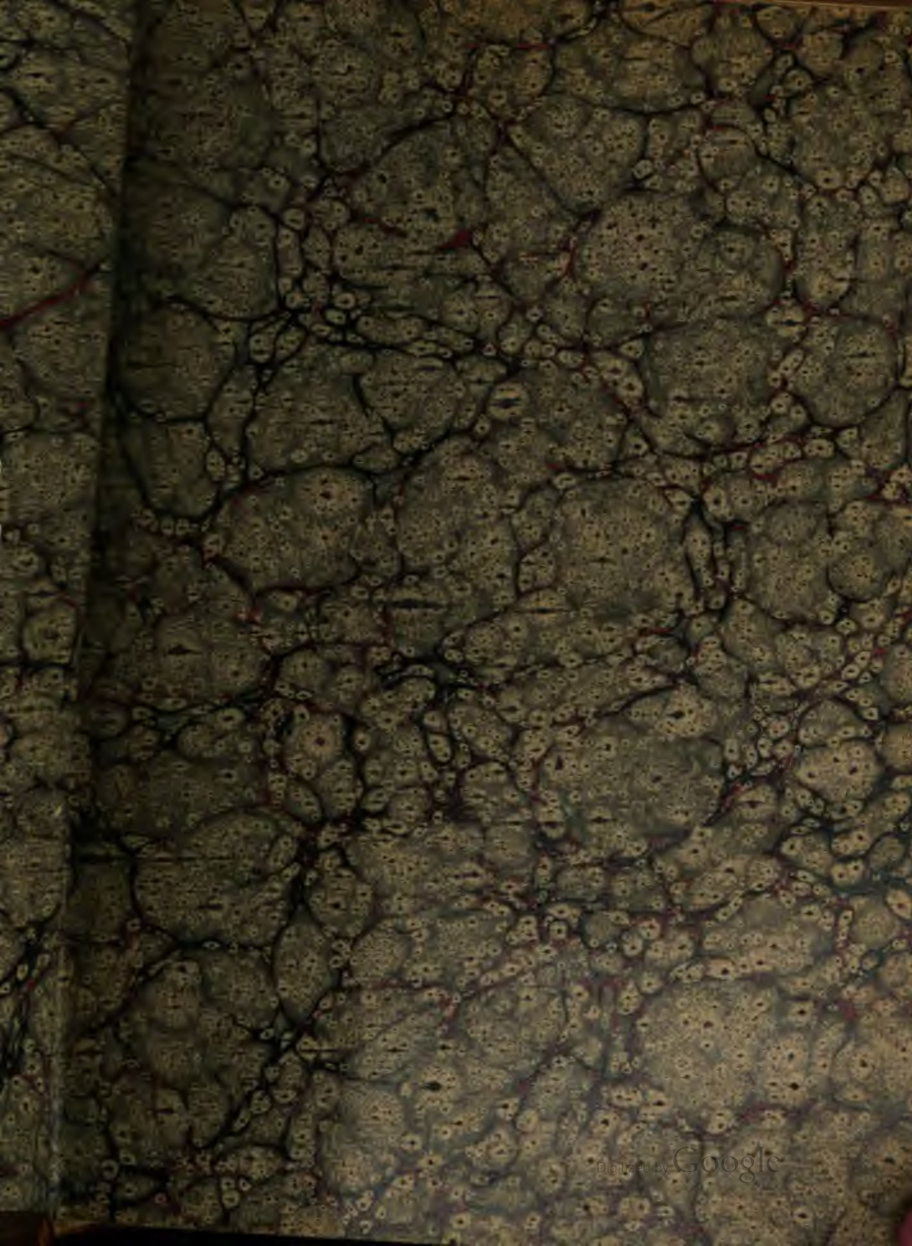




CAMPAGNES DE RUSSIE & DE SAXE
(1812-1813)

SOUVENIRS

d'un ex-Commandant

DES

Grenadiers

de la

Vieille-Garde

Fragments des Mémoires inédits
du Lieutenant-Général

L.-J. VIONNET DE MARINGONÉ

Avec préface de

Rodolphe VAGNAIR



PARIS
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE MILITAIRES
Edmond DUBOIS
18, Rue des Grands-Augustins, 18

1899

SOUVENIRS

d'un Ex-Commandant des

GRENADIERS DE LA VIEILLE-GARDE

CAMPAGNES DE RUSSIE & DE SAXE
(1812-1813)

SOUVENIRS

d'un ex-Commandant

DES

Grenadiers

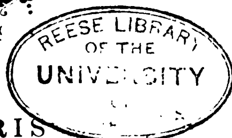
de la

Vieille-Garde

Fragments des Mémoires inédits
du Lieutenant-Général
L.-J. VIONNET DE MARINGONÉ

Avec préface de
Rodolphe VAGNAIR





PARIS
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE MILITAIRES
Edmond DUBOIS
18, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18

1899

PREFACE

L'histoire des guerres de la première République et de l'Empire est une mine inépuisable de documents inédits, de mémoires, de souvenirs personnels, qui, successivement, depuis près d'un siècle, sont venus apporter leur pierre contributive à l'édification de ce grand monument littéraire élevé par les écrivains militaires à la gloire des armées françaises.

Après les *Victoires et Conquêtes*, après l'*Histoire du Consulat et de l'Empire;* après Michelet, Norvins, Lanfrey, Laurent de l'Ardèche et tant d'autres; après les *Mémoires* de tous les grands personnages : maréchaux de France, généraux en chef, ministres, ambassadeurs, cardinaux, diplomates, qui ont joué un rôle plus ou moins important dans cette grande épopée de vingt-cinq ans, on a vu surgir une foule d'ouvrages dûs à la plume d'officiers subalternes et de soldats ayant servi sous nos drapeaux de 1792 à 1815.

La piété filiale de leurs descendants a, surtout dans ces dernières années, tiré de l'oubli et fait connaître à notre génération ces héros jusqu'alors

anonymes, qui ont pris part aux luttes gigantesques de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle.

Aujourd'hui, c'est le hasard, seul, qui nous permet d'offrir aux lecteurs un fragment de mémoires écrits dans les premières années de la Restauration, par un des acteurs de ce grand drame napoléonien dont toutes les scènes ne sont pas encore connues.

Echoué parmi d'autres ouvrages disparates et hurlant dans leur promiscuité, oublié pendant de longs mois dans l'arrière-boutique d'un brocanteur, ce manuscrit, si intéressant, allait être détruit comme l'on été fort probablement ceux qui le précèdent.

Le voici dans son intégrité, car en fait d'histoire, toute relation écrite par un témoin oculaire doit être tenue pour précieuse; et c'est à ce titre que les *Souvenirs sur les Campagnes de Russie et de Saxe* voient le jour de la publicité.

Le décousu et la simplicité même du récit, font voir qu'il n'était pas destiné à l'impression.

Néanmoins, le manuscrit a été publié tel quel, sans y changer une lettre, en respectant scrupuleusement l'orthographe quelquefois fantaisiste de l'écrivain.

On a craint que la moindre retouche ne nuisît à son caractère de véracité. La sincérité la plus

scrupuleuse était d'autant plus nécessaire, que ce document jette une lumière toute nouvelle sur deux campagnes célèbres dans nos fastes militaires.

Si le lecteur veut bien comparer les détails qui sont donnés dans les *Souvenirs* publiés aujourd'hui avec ceux qui ont été donnés jusqu'à présent sur les mêmes faits, il s'apercevra que si notre gloire nationale n'y perd rien, la vérité y gagnera désormais quelque chose.

Notre intime conviction est que ce livre est le dernier d'une série de *vingt-trois* volumes, qui ont dû être écrits, à loisir, de 1820 à 1823, pour occuper les longues soirées de trois hivers passés à Briançon ou à Gap par l'officier général qui les a composés.

Les livres de commerce, malheureusement introuvables, eux aussi, d'un relieur établi rue Richelieu, à Paris, pendant la Restauration, auraient pu nous fixer à ce sujet.

Sur le premier feuillet du manuscrit se trouve, en effet, le n° 23; et le récit continuant la narration des événements militaires postérieurs au 24 août 1812 jusqu'à la fin de l'Empire, tout porte à croire que le soldat devenu alors maréchal de camp, commandant la subdivision du département des Hautes-Alpes, a consigné, dans les vingt-deux volumes précédents, ses souvenirs person-

nels sur les événements militaires et peut-être sur bien d'autres faits intéressants de l'époque révolutionnaire et impériale auxquels il a participé. Il s'agissait de connaître le nom de l'écrivain dont, pour la première fois, depuis soixante-dix ans, la prose voyait le jour. Un détail important, relaté dans la dernière partie de ces mémoires, a fait cesser l'ignorance dans laquelle on se trouvait à ce sujet.

Le registre des mariages de Neuilly-sur-Seine mentionnait que, le 9 février 1815, le maréchal de camp Vionnet de Maringoné, épousait mademoiselle Beuzelin. Le nom de l'auteur n'était plus un mystére pour personne, et il était alors possible, sinon facile, de dire le rôle qu'il a joué et de le suivre pas à pas, dans sa carrière militaire.

Vionnet Louis-Joseph est né et fut baptisé le 16 novembre 1769, aux Longevilles, commune qui fait partie du canton de Mouthes, arrondissement de Pontarlier, dans le département du Doubs. C'est un village d'environ 650 habitants. Fils d'un simple artisan, Antoine-François Vionnet et de Jeanne-Claude Lanquetin, il eut pour parrain un de ses oncles, Pierre-Joseph Vionnet, et pour marraine la belle sœur de sa mère, Claudine-Françoise Sarran, femme de Pierre-Antoine Lanquetin.

Aussitôt qu'il fut en âge de travailler, le futur général, pour gagner sa vie et apporter au logis paternel sa faible part de salaire, fut occupé aux travaux d'exploitation d'une mine de fer. Mais l'enfant avait été, précédemment, mis à l'école du village et, grâce à son intelligence et à son désir d'apprendre, il avait conservé le goût de l'étude, tant et si bien qu'un beau jour on lui fit quitter les outils de mineur pour le placer comme instituteur communal à Métabief, petit village voisin des Longevilles. Il avait alors à peine dix-huit ans.

Les événements de la Révolution de 1789 en firent un soldat, comme tant d'autres; et, le 22 juillet, quatorze jours après la prise de la Bastille, Vionnet s'enrôlait comme aspirant d'artillerie.

En 1792, il fut désigné par le Directoire du Doubs pour faire partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, mais le licenciement de ce corps de troupes, au mois de mai de cette même année, l'empêcha alors de partir pour Paris.

Nommé sous-lieutenant, le 5 août, et lieutenant, le 1er décembre de la même année, au 6e bataillon des volontaires du Doubs, il fut dirigé sur l'armée du Rhin, commandée, en 1792, par le vieux maréchal Luckner et par Biron.

En 1793, passant successivement sous les ordres des généraux Desprès, Brassier, Custine

et Houchard, il fit d'abord partie de l'armée du Haut-Rhin, ensuite de celle du Bas-Rhin, commandée, tour à tour, par Landremont, Beauharnais, Meunier, Michaud et Pichegru.

Les généraux en chef se succédaient rapidement, à cette époque de destitutions, de mises en jugement et de guillotinades.

En l'an II, c'est-à-dire dans les trois derniers mois de 1793, et en l'an III, le 6e bataillon du Doubs faisait partie de l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par Hoche; puis, de l'armée du Rhin, sous les ordres de Michaud et de Pichegru.

Le 13 octobre 1793 (22 vendémiaire an II), le lieutenant Vionnet se distingua à la défense et à la reprise des fameuses lignes de Wissembourg; suivant le rapport qui fut adressé au ministre de la guerre, il traversa avec deux pièces de canon toute l'armée ennemie, placée au village de Stemfeldt. Le 4 thermidor an II (22 juillet 1794), l'épaulette de capitaine de canonniers à la 170e demi-brigade venait récompenser les services de Vionnet. Désigné pour faire partie de l'armée des Alpes, commandée par Kellermann, en l'an IV (1796), puis de l'armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, il fut blessé d'un coup de feu à la jambe gauche, à l'affaire de Brentino, devant Rivoli, le 11 thermidor an IV (29 juillet 1796).

Ce jour-là, tous les canonniers qu'il commandait ayant été tués ou blessés, il continua, quoique blessé lui-même, à manœuvrer avec un caporal seulement, pendant plus de deux heures, son unique pièce de canon, et pointait si juste que chaque coup emportait une file de l'ennemi auquel il démonta deux pièces. Quoiqu'il fût corné de toutes parts, la position qu'il occupait ne fut abandonnée qu'après qu'il eut brûlé sa dernière charge.

Passé, comme capitaine de grenadiers, dans la 12e demi-brigade de ligne, le 1er octobre 1798 (10 vendémiaire an VII), il fit la campagne de Rome, en l'an VI, avec le général Saint-Cyr, et celle de Naples, en l'an VII, sous les ordres des généraux Championnet et Macdonald.

A l'affaire de Tyano, dans le royaume des Deux-Siciles, à la tête de 22 grenadiers, il emporta d'assaut le couvent de Saint-Antoine, bâti sur une montagne défendue par 300 hommes.

A la prise de Naples, il commandait les six compagnies de grenadiers qui traversèrent toute la ville, sous un feu très meurtrier, et entra le premier dans le fort de Saint-Elme.

A l'affaire de Modène, il fit un colonel et six hommes prisonniers de guerre.

A la retraite de Plaisance, après la bataille de la Trebbía, il défendit pendant plus d'une heure,

avec sa compagnie, seule, contre toute l'avant-garde ennemie, le passage d'un pont; ce qui donna à notre armée le temps de se rallier.

Le capitaine Vionnet combattit encore à Novi, le 15 août 1799; il y fut blessé de deux coups de feu à la main gauche et à la poitrine.

Après Marengo, où il combattit avec sa bravoure habituelle, il fit la campagne des Grisons, en l'an IX, sous les ordres de Macdonald. A l'affaire de Coire, le 26 novembre 1800, il fut, de nouveau, blessé d'un coup de baïonnette au côté droit.

Le Premier Consul lui décerna, en récompense de son courage, un sabre d'honneur, le 20 septembre 1802 (troisième jour complémentaire, an IX); et lors de l'institution de la Légion d'honneur, le capitaine Vionnet fut promu officier de l'Ordre, le 14 juin 1804 (25 prairial an XII).

Il servit au camp de Bruges, en 1804 et 1805, et fit avec la Grande Armée, dans les rangs du 12e de ligne, la campagne d'Ulm et d'Austerlitz.

Le 1er mai 1806, il entrait, comme capitaine de grenadiers à pied, dans la garde impériale, et faisait avec cette troupe d'élite les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807.

Employé à l'armée d'Espagne en 1808, il passa avec son grade dans le 1er régiment de tirail-

leurs-grenadiers, le 1er février 1808; et, ce jour-là même, fut doté par l'Empereur d'une inscription de mille francs de rente sur le Monte Napoléone, en récompense de ses services dans les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz et de Friedland.

La Garde quitta l'Espagne en 1809, pour aller faire la campagne d'Autriche; et, le jour de la bataille de Wagram, le 6 juillet, Vionnet était nommé chef de bataillon aux fusiliers-grenadiers. C'est en cette qualité qu'il prit part aux campagnes de 1810, 1811 et à une partie de celle de 1812, en Espagne, avec le corps de la Garde impériale, commandé par le général Dorsenne.

Il fut rappelé d'Espagne pour faire l'expédition de Russie et reçut deux fortes contusions, l'une à la jambe gauche et l'autre au côté droit, pendant le combat de Krasnoé.

Après la retraite de Moscou, il passa, comme chef de bataillon, dans le 2e régiment de grenadiers à pied (Vieille-Garde), le 8 avril 1813, et y fut promu au grade de colonel-major, le 14 du même mois.

Le 26 août suivant, à la bataille de Dresde, il fut blessé de deux coups de feu et de deux coups de mitraille.

L'Empereur le nomma chevalier de la Couronne de fer, le 30 du même mois, et lui octroya le titre

de baron de l'Empire (baron de Maringoné), le 14 septembre suivant.

Le 16 octobre 1813, à la bataille de Wachau, il fut atteint, de nouveau, d'un coup de feu au bras droit, et reçut, quelques semaines après, le 22 novembre suivant, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Il revint en France après la bataille de Hanau, et fit, en Belgique et en Flandre, la campagne de 1814, dans le corps commandé par le général Maison.

Telle fut, en résumé, l'existence militaire de Vionnet pendant les guerres de la première République et de l'Empire.

Elle a été véritablement glorieuse; et ce soldat qui avait troqué contre un sabre l'abécédaire de l'instituteur communal, ce paysan arraché au minerai qu'il exploitait, devenu baron, pouvait, à juste titre, revendiquer, pour sa part, le droit de porter haut et fier le titre et les décorations que l'Empereur lui avait accordés en récompense de ses bons services.

Assurément, son avancement n'avait pas été rapide; il a dû voir, avec chagrin, les épaulettes de colonel et les étoiles de brigadier ou de divisionnaire, données, dans les derniers temps surtout, à quelques beaux fils des états-majors de l'Empereur ou de Berthier ; à certains privilé-

giés, aides-de-camp ou officiers d'ordonnance, poussés aux plus hauts grades, grâce à leur intimité avec certaines princesses de la famille impériale ; mais on lui avait rendu justice dans la campagne de Saxe ; et, se souvenant de son origine plébéienne, tout faisait croire que l'ancien capitaine de grenadiers de la Vieille-Garde serait resté fidèle à son Empereur, à sa cocarde tricolore et à ses idées de volontaire de 1792. Il n'en fut rien. Aussitôt que l'abdication de Napoléon fut connue, le colonel Vionnet s'empressa d'envoyer son adhésion au gouvernemeut provisoire. Il fit prendre la cocarde blanche à son régiment, et avec les autres colonels du corps d'armée dont il faisait partie, il alla recevoir, à Calais, son nouveau maître, le roi Louis XVIII. « *Messieurs, je vous fait tous maréchaux de camp* », telle fut la première parole du nouveau souverain à ces hommes qu'une simple visite élevait subitement d'un grade dans la hiérarchie militaire.

Malgré ses actions d'éclat, Vionnet avait été confiné, pendant douze ans, dans le grade de capitaine. Au bout d'un an à peine, il changeait ses épaulettes de colonel contre l'habit brodé de général; le régime lui a semblé bon, il s'y est tenu depuis lors.

Mis en non activité, le 1er septembre 1814, il fut créé chevalier de St-Louis, le 17 du même mois.

Le 9 février 1815, il épousa, à Neuilly-sur-Seine, Mlle de Beuzelin, fille d'un ancien officier de marine, propriétaire du château des Ternes, magnifique propriété qui s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église Saint-Ferdinand des Ternes et les rues environnantes.

Le retour de Napoléon vint le surprendre en pleine lune de miel; ses nouvelles convictions royalistes aidant, il refusa énergiquement de reprendre du service pendant les Cent Jours; il n'a pas compris que sa place était à la frontière menacée de nouveau par un million d'étrangers; il n'a pas, il est vrai, comme Bourmont et Clouet, déserté en face de l'ennemi; il n'a pas, comme Reiset, suivi fidèlement Louis XVIII à Gand, mais il n'a pas voulu non plus, comme Ney, Pajol, Letort, Duhesme, Kellermann, Milhaud, Gérard, Reille, Vandamme et tous les autres héros de Ligny et de Waterloo, se trouver au dernier rendez-vous de l'honneur et du patriotisme.

Il a voulu se ménager pour l'avenir, il prévoyait le retour des Bourbons, pressentait l'impossibilité pour l'Empereur de lutter contre les forces coalisées de l'Europe entière; et il est resté tranquillement dans son château des Ternes, pendant qu'au milieu de l'armée en déroute, tandis que les tambours battaient la Grenadière, ses

anciens soldats criaient aux Anglais : « La garde meurt et ne se rend pas! »

Après la seconde abdication, pendant les quelques jours d'interrègne dans Paris, en juillet 1815, tandis que Carnot se lamentait de son impuissance, que Davout hésitait sur le parti à prendre envers Blücher qu'il pouvait écraser avec les forces dont il disposait; pendant que Fouché intriguait, le général Vionnet tenta, avec quelques autres royalistes, une démonstration qui faillit lui coûter cher.

Revêtu de son uniforme, la cocarde blanche au chapeau, il marchait à leur tête, parcourant la ville en criant : « Vivent les Bourbons! Vive Louis XVIII ! » et en engageant les passants et les soldats isolés qu'ils rencontraient à les imiter.

Le hasard les fit se croiser avec un groupe de gardes nationaux fédérés qui, furieux du désastre de la patrie, loin de partager les vues des royalistes, se jetèrent à bras raccourcis sur eux, les dispersèrent et, se saisissant du général Vionnet, qui semblait le chef des manifestants, se disposaient à le pendre à un réverbère, quand la force armée vint, avec peine, l'arracher de leurs mains.

Pour le récompenser de son dévouement de fraîche date, la Restauration le nomma commandant du département du Rhône, le 15 novembre

1815. Il fut compromis dans les accusations de cruauté portées contre le général Canuel, lors de la répression des troubles du Lyonnais et du Dauphiné, de 1815 à 1817.

Il existe, aux Archives de la commune des Longevilles, son pays natal, une notice écrite par lui sur les événements auxquels il a été mêlé à cette époque. Elle est très intéressante à consulter, car elle établit réellement le rôle qu'il a joué à Lyon au milieu des cruelles répressions de cette époque néfaste. (V. la *Curiosité Militaire 1899*),

Par suite de l'ordonnance qui supprimait une partie des états-majors, le général Vionnet fut privé de son emploi et mis en non-activité, le 1er avril 1817.

Trois ans plus tard, il fut désigné, le 1er avril 1820, pour le commandement de la 3e subdivision de la 7e division militaire (département des Hautes-Alpes), et passa à la 1re subdivision (département de la Drôme), le 6 juin 1821.

Comme tant d'autres anoblis du premier Empire, il éprouva alors le besoin d'un titre moins *peuple* que celui dont l'avait gratifié Napoléon.

Il y avait encore, à cette époque, tant de barons que tous ne demandaient qu'à ne plus l'être, et le titre de vicomte de Maringoné, octroyé au général Vionnet, par ordonnance royale, en date du 17 août 1822, vint mettre le comble au bonheur

du pauvre petit mineur des Longevilles, de l'ancien instituteur de Métabief.

Ce qui donne une singulière idée de l'état d'âme du nouveau vicomte, c'est la lecture de différentes lettres qu'il écrivit à cette époque à ceux qui lui firent obtenir cette faveur.

Il insiste à plusieurs reprises pour que, dans ses lettres patentes, on omette complètement son véritable nom, *Vionnet;* il semble honteux de l'avoir porté jusqu'au moment où l'Empereur a fait de lui un baron ; il rougit d'être le fils d'un pauvre paysan et demande en vain, du reste, qu'il ne soit question que du baron de Maringoné sur le parchemin qui le range parmi les privilégiés de l'Armorial de France.

Le 13 février 1823, il fut désigné pour commander une brigade dans le 4e corps de l'armée des Pyrénées, et fit, en cette qualité, la campagne d'Espagne.

Nommé lieutenant-général, le 3 octobre de la même année, il prit le commandement de l'armée de Catalogne. Le 6 novembre, il s'empara, sous les ordres du maréchal Moncey, de Puycerda, et entra, sans coup férir, dans Figuières. L'ordre du jour, à la suite des affaires de Lhaïo et de Lhiéri, en Catalogne, porte que le général de Maringoné a eu la part principale de ce qui s'y est fait de distingué en ces circonstances.

Grand-croix de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne, le 23 novembre 1823, il fut mis en disponibilité, le 22 septembre 1824, et resta dans cette situation jusqu'en 1831, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Il mourut à Paris, sans laisser de postérité directe, le 29 octobre 1834 ; sa veuve lui a survécu pendant quelques années.

Telle fut l'existence du soldat écrivain dont le lecteur appréciera, comme il mérite de l'être, nous n'en doutons pas, ce fragment de mémoires qu'une bonne fortune a sauvé de l'oubli.

RODOLPHE VAGNAIR

Février 1899



SOUVENIRS

D'UN

EX-COMMANDANT DES GRENADIERS

De la Vieille-Garde



Le 24 août nous étions sous les armes et prêts à partir à 8 heures du matin; on nous laissa pendant dix heures dans cette position. Enfin nous nous mîmes en marche à sept heures du soir, nous marchâmes toute la nuit. Le 25, à 8 heures du matin, on nous fit reposer quelques instants près de Panowo, ensuite nous passâmes le Borysthène à Solovie et nous fûmes biv. à environ une lieue et demi en avant; nous fûmes placés en colonne serrée à côté de la route. La chaleur était extrême et la poussière si fine que l'on avait peine à respirer et que l'on souffrait horriblement des yeux. Je fis usage des conserves de verre vert, qui me furent de quelque utilité.

Le 26 août, nous biv. au milieu des champs

couverts du plus beau chanvre, près d'Oswiate, à la droite et près de l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans le Borysthène. La nuit du 25 au 26 août avait été froide, mais la journée fut brûlante.

Le 27 août, nous passâmes à Dorogobutz et nous biv. près d'un couvent, à environ trois lieues en avant, au milieu des champs de seigle.

Le 28, il tomba un peu de pluye. Nous biv. dans un bois et près d'une petite rivière.

Le 29, nous arrivâmes à Wjasma, grande et belle ville située près des sources de l'Oka, rivière qui se jette dans le Wolga à Novogorod; les Russes avaient mis le feu à leurs magasins; il se communiqua à la ville, qui a été presque toute consumée. Il en a été de même de tout le pays, depuis Smolensk jusqu'à Wjasma; l'arrière-garde russe mettait le feu à une partie, et la négligence des soldats français, qui allaient pour faire du pain dans les maisons, occasionnait l'incendie du reste. Le spectacle que présentait un embrasement aussi général était effrayant. On voyait jusqu'à dix villages qui brûlaient en même temps. Du 25 au 29, la chaleur avait été si violente que la terre s'enflamait quand on faisait du feu dessus; des forêts entières ont été réduites en cendres, Les habitants, épouvantés par l'approche d'une armée ennemie, abandonnaient leurs maisons et

leurs meubles et se retiraient avec l'armée russe, on ne trouvait pas un seul habitant ; vieillards, enfans, tout avait fui à notre approche.

Wjasma est à environ 38 lieues de Smolensk et à 62 de Moscou, dans une position agréable et au milieu d'un pays fertil. J'y ai compté plus de 40 clochers ou dômes.

La pluye qui tomba la nuit du 28 au 29 août arrêta un peu l'incendie des villages, et on put concevoir l'espoir de sauver le reste de ce malheureux pays.

Le 30 août, séjour et inspection.

Le 31, nous occupâmes le camp des Russes, près de Teplucha. Nous manquions d'eau au point que l'on avait beaucoup de peine à s'en procurer pour faire la bouillie, pour la soupe ou pour boire ; on ne se lavait les mains et le visage que lorsqu'on trouvait une rivière. Il fallait mettre des gardes à tous les puits pour empêcher les soldats de se battre pour avoir un peu d'eau saumâtre et bourbeuse.

Le 1er septembre, le chemin fut très mauvais pour arriver à Tzarevozalomichlche où nous biv. : Il fit un orage avec des éclairs et des coups de tonnerre épouvantables, la foudre tomba dans plusieurs endroits du camp ; un soldat fut tué et plusieurs blessés. L'armée russe avait brûlé les ponts en se retirant, ainsi qu'une partie de

l'endroit, on s'occupa de les rétablir; cette petite ville est à 170 verstes de Moscou.

Le 2 septembre, nous devions rester dans notre camp, mais l'officier qui nous en apportait l'ordre n'arriva que lorsque nous étions rendus près de la ville. Nous logeâmes dans les faubourgs et dans la grande rue, par où nous devions entrer. Il n'était resté dans la ville qu'une très vieille femme qui ne voulut jamais nous parler.

Czatsk est une grande et jolie ville, chef-lieu de cercle. Il y a quelques maisons d'une architecture très élégante au dehors et fort commodes au dedans. Les rues sont larges et droites, mal pavées.

J'employai mes moments de repos à visiter les églises. Je remarquai particulièrement celle qui est dehors de la ville, sur la route de Moscou qui est en forme de croix grecque, avec une tour en avant et un dôme au-dessus du cœur. Elle est divisée en trois parties : le vestibule, le cœur et le sanctuaire. L'autel est dans le sanctuaire, c'est une table quarrée fort simple. Le sanctuaire est séparé du cœur par trois portes à jour ornées de sculptures représentans l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. Les murs sont couverts de tableaux peints sur du bois qui ont rapport à l'histoire sainte. Le fond de presque tous ces tableaux est en or, les couleurs en sont très vives

et les têtes bien dessinées, mais la pose uniforme de toutes ces figures les rend monotones. Un autre déffaut, c'est que généralement les corps ne sont pas proportionnés et qu'ils sont beaucoup plus grands qu'ils ne devraient être relativement à leur grosseur. J'ai remarqué une Tête de vieillard qui pourrait être d'un bon maître.

Il y a dans le sanctuaire de l'Eglise cathédrale, au-dessus de la porte d'entrée, une Cène qui est la copie de celle de Vinci. On voit dans toutes les églises de Russie une grande quantité de petits tableaux qui représentent une histoire entière, comme celle de saint Jean-Baptiste, la Femme adultère, de saint Pierre.

Les Russes ont conservé la forme des églises grecques, les ornements y sont prodigués, à la vérité, mais en général ils sont d'une richesse et d'une fraîcheur qui fait honte à la mesquinerie des nôtres. Les livres et tout ce qui sert au culte est d'une élégance et d'une magnificence dont nous n'avons pas une idée. J'ai remarqué une manière fort ingénieuse de représenter le mystère de la sainte Trinité, elle consiste à peindre sur une planche très mince, d'un côté la figure du Père éternel, de l'autre celle de J.-C. Ils coupent ensuite cette planche en lames qui ont environ quinze lignes de large et qu'ils posent sur un fond qui représente le Saint-Esprit en forme de co-

tombe, de manière que la figure de Dieu le Père se voit à droite, celle du Fils à gauche et celle du Saint-Esprit au milieu. On peut les voir toutes trois bien distinctement, l'une après l'autre, mais jamais on n'en voit deux ensembles. Ce tableau suffit aux paysans russes pour savoir que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul Dieu comme ils ne font qu'un seul tableau.

Ce même jour, 2 septembre, l'Empereur fit faire par les généraux de division un dénombrement exact du nombre de combattans qu'il y avait présens dans chaque régiment et de la quantité de cartouches dont chaque homme était muni. Le 3, cette même revue eut lieu par les généraux de brigade, après quoi on donna l'ordre de se préparer pour le combat.

Le 4 septembre, nous partimmes à six heures du matin, marchant tantot par peloton ou par section, d'autrefois par le flanc avec assez peu d'ordre; nous fûmes obligés de nous arrêter assez longtemps pour laisser passer les 1er et 3e corps qui étaient en arrière, ensuite on marchait sur plusieurs colonnes avec de l'artillerie et de la cavalerie dans le milieu. Nous biv. près de Downino sur le bord du lac et pas bien loin d'un petit bois, position que l'armée russe avait occupée la veille; il fit une gelée blanche le 5 au matin.

Le 5 septembre, l'armée se mit en marche à

neuf heures et demie du matin ; le temps était fort beau, vers dix heures, il s'éleva un vent froid qui dura toute la journée. Nous passammes près de Gridnewa, petit village où il y a un couvent de moines Grecs de l'ordre de saint Bazile. Il y a en Russie un grand nombre de maisons religieuses, mais un seul ordre monastique qui est celui qui suit la règle de saint Bazile.

Le couvent de Gridnewa est fort vaste, entouré de jardins magnifiques et fermé de murs. La porte d'entrée est en face de l'église, elle est surmontée d'un clocher et forme une espèce d'arc de triomphe. L'église a un dôme et quatre clochers en formes d'obélisques aux quatre côtés. La maison ne touche pas à l'église, elle est placée en arrière sur une coline qui domine tous les environs. Les moines et tous les habitans ont abandonnés leurs maisons. L'armée russe avait mis le feu aux deux ponts ; il s'est communiqué au village, qui a été détruit presque en totalité. Le vent contraire fait espérer que le couvent aura été sauvé ainsi que les bâtimens qui sont contigus. Le pays est bon et la terre fertile en toutes sortes de grains.

Nous arrivâmes près de la rivière en face de la position des Russes ; à 5 heures et un quart le feu commença allors aux deux extrémités de la ligne et il dura jusqu'à la nuit avec assez de vivacité. L'ennemi fut repoussé et notre armée

bîv. sur le champ de bataille ; la garde fut campée près d'un village ayant un ravin et la rivière en face ; elle était sur trois ligne et à distances pour pouvoir former un quarré ; la nuit fut très obscure et il tomba un peu d'eau.

Le 6, il tomba de l'eau le matin, le canon se fit entendre à 7 heures du matin et l'attaque commença près de l'endroit où les deux petits ruisseaux se réunissent pour entrer dans la Kologa. Le terrain qui, au premier coup d'œil, parrait égal et uni, est cependant parsemé de bosquets de bois et rempli de ravins et d'inégalités, les bords de la rivière sont escarpés et difficiles à franchir. Les Russes avaient élevés quelques batteries, ce qui suppose qu'ils avaient l'intention de déffendre cette position, si notre marche rapide leur avait permis d'achever leurs travaux. Voici quelle était leur position le six septembre au moment ou l'attaque commença : leur droite appuyait à la petite rivière qui se jette dans la Kalogha, leur centre à Borodino et leur gauche à une colline couverte de bois, qu'il avaient entouré de redoutes. En arrière de cette colline assez élevée, on distinguait une redoute placée sur une hauteur ayant un terrain uni en avant. Leur ligne était couverte par les deux rivières et formait un demi cercle assez étendu, mais que l'œil pouvait embrasser. L'attaque avait commencé par la droite

des Russes, près du moulin; le reste de l'espace de terrain jusqu'à la Moscowa était occupé par des cosaques qui se tinrent en repos et hors de la portée du canon, pendant toute la journée. Aussitôt que l'attaque fut commencée à notre gauche, la droite attaqua le bois qui couvrait l'aile gauche des Russes; il fut allors aisé de s'apercevoir que c'était la partie faible des Russes, et Napoléon en profita pour attaquer vigoureusement le bois qui fut emporté après une résistance oppiniatre. Les Russes tentèrent de le reprendre plusieurs fois, ils furent toujours repoussés. Les voltigeurs marchèrent contre la redoute placée à une portée de canon du bois; plusieurs fois ils furent repoussés, mais ayant été soutenus par une colonne d'infanterie et par de la cavalerie qui tenta de tourner la position, elle fut emportée d'assaut; on continua à se tirailler, mais, la nuit étant fort obscure, chacun préféra de se retirer et de réserver le peu de force qui lui restaient pour le lendemain. La nuit fut pluvieuse et froide. La garde fut placée sur trois lignes, la droite appuyant à la première position des Russes entre les deux rivières.

Le général Kutusoff, en choisissant sa position, avait consulté le génie de l'Empereur qui est dans l'habitude d'attaquer le centre de la ligne ennemie afin de la diviser en deux et paraliser

ainsi ses forces par le manque d'ensemble dans les opérations. S'il avait suivi ce système dans cette circonstance, nos troupes auraient été exposées au feu des deux ailles et même à être tournées. Cette observation ne lui échapa pas et, après avoir bien observé la position des Russes, il forma sur le champ son plan qui me parut être celui de déborder leur gauche et de la tourner, afin de leur couper la retraite vers Kaluga et les rejetter sur Moscou.

Si le général Kutusoff avait pu retarder la bataille de quelques jours, il n'est pas douteux qu'il nous aurait vaincus sans combattre, un ennemi plus puissant que toutes les armées du monde nous assiégeait dans notre camp : cet ennemi c'était la faim dévorante qui détruisait tout. A peine si nos soldats pouvaient se tenir sur pieds, plusieurs tombaient dans les chemins et ne pouvaient plus se relever; il périssaient ainsi sans secours en maudissant le chef qui les sacrifiait à son ambition demesurée.

La nuit du six au sept septembre fut terrible, nous la passames dans la boue, sans feu, au milieu des morts et des blessés dont les cris plaintifs déchiraient le cœur.

Les Russes étaient campés en amphithéâtre, en face de nous, les feux de leurs biv. formaient un spectacle unique et un constraste singulier

avec les nôtre, nous çhangeames plusieurs fois de position et nous ne fummes définivement placés que vers minuit.

Le 7 septembre, bataille de la Moscowa. La bataille commença à cinq heures du matin, l'armée russe avait sa droite vis à vis l'embouchure de la rivière de Kologha dans la Moscowa; elle était déffendue par trois redoutes, qui coupaient la route de Mozaisk; elle se prolongeait vers sa gauche. En remontant la rivière jusque vis à vis Borodino ou elle forme un ravin assez profond. Cette partie était défendue par la rivière d'abord, par plusieurs hauteurs et par trois redoutes dont deux avaient vingt pièces de canon chacune. Plus loin était la grande redoute qui formait le centre de l'armée ennemie; en arrière, un ravin derrière lequel étaient placés des corps nombreux d'infanterie. La gauche était appuyée à un bois et défendue par six redoutes qui en couvraient tout le front; en arrière on appercevait des bois et vers la droite et la gauche des hauteurs l'armée russe formait à peu près un angle droit dont le sommet était la grande redoute; cette position avait le double avantage de centraliser ses forces et de disséminer les nôtres en nous forçant à les employer sur un plus gra' d rayon.

Au moment ou la bataille commençait, on lut à tous les corps l'ordre du jour suivant :

« Soldats !

« Voici la bataille que vous avez tant désirée.
« Désormais la victoire dépend de vous; elle vous
« est nécessaire; elle vous donnera l'abondance
« de bons quartiers d'hiver et un prompt retour
« dans la patrie.

« Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Fried-
« land, à Witepsk et à Smolensk et que la pos-
« térité la plus reculée cite avec orgueil votre
« conduite dans cette grande journée et que l'on
« dise de nous : ils étaient à cette bataille sous
« les murs de Moscou.

« Au camp de Mozaisk, le 7 septembre 1812.

« Signé : NAPOLÉON. »

Dans plusieurs endroits la lecture de cet ordre se fit sous le feu du canon; il produisit un enthousiasme extraordinaire et fut le signal de l'attaque générale. Jamais on n'a fait un feu aussi vif et aussi soutenu; il était tel que l'on ne pouvait distinguer le bruit du canon; c'était une détonnation continuelle qui faisait trembler la terre. Vers neuf heures, le nombre des blessés devint considérable; l'imagination était épouvantée en

pensant quel pouvait être le résultat de cette journée qui était encore si longue! la gauche, commandée par le prince vice-roi, s'empara de la hauteur et en fut chassée; elle la reprit et la perdit une seconde fois. Plusieurs généraux était blessés, les rangs s'éclaircissait, mais les hommes tués étaient remplacés à l'instant, enfin, vers deux heures après midi, au moment ou il se faisait un effort général, les cuirassiers s'emparèrent de la grande redoute.

Les Russes tentèrent à plusieurs reprises de la reprendre ; ils vinrent jusque dans les fosses, mais ils furent toujours repoussés, elle n'avait plus que le nom de redoute, les fosses étaient comblées par les cadavres, les canons étaient brisés en mille pièces et les boulets avaient détruits jusqu'aux traces de l'épaulement qui avait existé quelques heures avant; la journée avançait, nous étions maître du centre de la position ennemie, mais la bataille n'était pas décidée, tout dépendait de notre aille droite, le maréchal qui la commandait lui montra la gauche de notre armée qui avançait ; il se fit un mouvement si rapide que l'ennemi fut obligé de céder et de battre en retraite. Allors le massacre devint horrible, cent pièces d'artillerie de la Garde furent placées en batterie devant la grande redoute russe et tirèrent à mitraille sur eux, pendant plus de

deux heures. Jamais bataille ne fut mieux disputée et jamais victoire ne coûta plus cher aux deux partis. Un espace d'environ deux lieues quarrées était couvert d'hommes et de chevaux morts, de canons brisés, de débris de caissons brulés et ressemblait à une boucherie; les blessés de toutes les nations étaient réunis sous des arbres, sans secours et sans moyen d'existence. Il fallait aller prendre l'eau très loin au dessus du champ de bataille, toute celle qui était au-dessous était mélangée de sang et les chevaux mêmes n'en voulaient pas boire. Nous bivaq. sur le bord du ravin en avant de Borodino, la nuit fut très froide, il tomba un peu de pluye, nous continuames à manquer de tout. Les Cosaques restèrent dans la plus parfaite inaction pendant toute cette seconde journée, mais à peine la bataille gagnée, ils se portèrent sur la route de Smolensk et blessèrent ou pillèrent plusieurs domestiques qui allaient chercher du fourage, les Russes avaient conservés les redoutes construites à l'endroit ou les deux routes qui viennent de Mozaiska se réunissent, ils les abandonnèrent le soir et la nuit leur armée se retira vers Moscou et l'arrière garde resta en avant de Mozaiska.

Le 8 septembre, je visitai le champ de bataille dès la pointe du jour, je remarquai que dans beaucoup d'endroits les cadavres étaient entassés

l'un sur l'autre, que le sang avait formé des petits ruisseaux et que les boulets et la mitraille couvraient toutes les plaines comme des grêlons à la suite d'un grand orage, dans quelques parties qui avaient été plus exposées que les autres, surtout en face de nos batteries, le nombre des boulets, des èclats d'obus et de la mitraille étaient en si grande quantité qu'on aurait pu juger que ce terrain était un arsenal mal tenu et ou lon avait dispersé les piles de boulets et vidés les boëtes de mitraille. Je ne concevais pas comment un seul homme avait pu s'échapper, mon étonnement redoubla en visitant le fond des ravins, les obus y avaient roulés dans une si grande quantité que l'imagination ne peut le concevoir et qu'amoins de l'avoir vu il n'est pas possible de s'en faire une idée. J'avoue que ma première pensée, en portant ma vue sur ces débris, fut de croire que c'était une espèce de magasin, je ne pouvais assez me convaincre de tout ce que je voyais dont jusqu'alors je n'avais pas vu d'exemple. Je restais comme un homme assoupi qui n'ose en croire sa première vue, je revenais toujours là et je déplorais les malheurs de tous les misérables blessés qui se trouvaient par un espèce d'instinct réunis dans ces ravins où ils étaient un peu à l'abri du vent. Ces infortunés n'avaient pas le moindre secours et demandaient

par grâce qu'on les fit mourir. Le nombre en était si considérable que les ambulances ne pouvaient y suffire; ceux qui ne pouvaient pas se traîner restaient sur le champ de bataille, exposés à être foulés aux pieds des chevaux ou écrasés par les voitures. Presque tous ont péri ou de leurs blessures ou de misère. J'ai vu un soldat français qui avait une jambe emportée d'un boulet, mais dont la peau tenait encore un peu, la couper avec son sabre, afin de pouvoir se trainer dans un endroit ou il put mourir en paix et sans être foulé aux pieds. Il vint près d'un petit feu que les soldats m'avaient allumés; je le fis placer aussi bien que possible; d'autres blessés s'en apperçurent et se trainèrent aussi de mon coté. Je remarquai un sergent russe qui avait les deux cuisses coupées et qui parlait un peu français; il avait été prisonnier en France et s'était trouvé à l'entrevue de Tilsit. Bientôt mon b. fut si rempli de blessés que je fus obligé de l'abandonner et de chercher un autre azile. Mes domestiques et mes ordonnances se plaignirent beaucoup de mon trop de bonté; ils emportèrent le peu de bois qu'ils avaient trouvés et ces malheureux se trouvèrent de nouveau sans aucune consolation.

Je continuai de parcourir le champ de bataille et d'examiner toutes les positions. Je me confirmai

que l'attaque était impossible par notre gauche et que si on l'avait tentée notre perte était certaine. Pendant que je faisais mes courses et mes observations, mon cuisinier avait coupé une cuisse de cheval et m'en avait préparé un morceau qu'il me présenta à mon retour; il avait aussi préparé de la bouillie pour tenir lieu de pain. Je trouvai tout cela fort bon et j'en mangeai avec plaisir.

Nous partimmes à deux heures après midi pour poursuivre l'armée; nous joignimes son arrière garde vers cinq heures, près d'un village, sur la route de Mozaiska. Il s'engagea une fusillade assez vive et l'on tira quelques coups de canon. Nous biv. sur la route en avant du village, manquant de tout et n'ayant pas même de l'eau; les Russes, en se retirant, avaient détruits les puits, et la réunion d'une si grande multitude d'hommes et de chevaux sur un même point consommait dans un instant toute celle qui restait dans les puits qui avaient été conservés. Le froid fut très vif pendant la nuit et nous n'avions de bois que celui des maisons que l'on détruisait; aussi le village disparut dans quelques minutes.

Le 9 septembre, nous continuames notre marche vers Moscou en traversant la petite ville de Mozaiska qui est un chef lieu de cercle; elle est bâtie sur une coline et entourée de deux grandes plaines, une un peu plus élevée que l'autre. Je

remarquai une église très belle qui n'était pas achevée. La ville était pleine de blessés russes que l'armée n'avait pu emmener. Nous en trouvions également un grand nombre le long de la route; beaucoup mouraient dans le chemin, allors l'arrière garde russe les mettaient dans le fossé, les couvraient d'un peu de terre et plaçaient une croix dessus.

Notre avant garde se battit toute la journée. Nous biv. près d'un petit village à trois lieues en avant de Mozaiska. La nuit fut très froide et le vent violent qu'il faisait la rendit encore plus pénible.

Nous avions placé nos chevaux dans une maison ou nous trouvames, sous de la paille, un sergent et quatre soldats blessés; deux autres étaient morts à côté d'eux sans qu'ils se fussent dérangés pour les retirer de la chambre; ils les regardaient comme des gens endormis et ne faisaient pas plus de difficulté d'être avec des cadavres que s'ils avaient été avec des camarades vivants et bien portans. Nous les fimmes enterrer dans le jardin en prenant comme eux la précaution de leur tourner la tête vers l'orient et de placer une double croix au dessus de leur fosse. L'armée ne reçut toujours ni pain ni viande; l'eau même était fort rare et je payai six francs pour en avoir une bouteille qui fut propre à boire.

Plusieurs chevaux périrent de soif; quelques-uns passèrent trois jours entiers sans avoir une goutte d'eau.

Le 10 septembre, l'Eglise grecque célèbre la fête de saint Alexandre, patron de S. M. l'Empereur de Russie. Nous partimmes à huit heures dn matin. L'avant garde se battit toute la journée. Nous allions de position en position, recevant quelques coups de canon et faisant peu de chemin, de manière que nous fummes jusques à la nuit close pour faire quatre lieues et demie. Nous passammes à Szelkowka et nous biv. près du village de Krauimskoe, dans une plaine remplie de sable et de poussière. Il y avait en avant des faisceaux un ravin dans lequel nous passammes la nuit et ou nous étions un peu à l'abri du vent du Nord qui était très violent et des plus froid. La faim continuait à exercer ses ravages dans notre armée, la chair de cheval devenait très rare; on la mangeait et, moitié pourrie, elle se vendait encore très cher; le pain n'avait pas de prix, il n'y en avait pas.

Le 11 septembre, M. le Maréchal duc de Trévise me fit appeller et me donna l'ordre de prendre trois cents fusiliers et de me rendre dans les deux villages de Gholovkooo et de Jachkino, qui, d'après les indications des cartes, devaient être à environ trois lieues du point ou nous nous

trouvions pour en amener tous les vivres que je pourrais réunir. Il est aisé de comprendre toute la difficulté d'une pareille mission, il fallait traverser des forets et des marais, sans guides et sans autre indication qu'un mauvais croquis que j'avais pris à la hate sur la carte du maréchal. Je pouvais rencontrer l'ennemi. Tout cela m'inquiétait fort. Le Maréchal m'encouragea et me donna un de ses aides de camp pour m'accompagner. Quand on sut dans le camp que j'étais chargé d'une mission, tout le monde voulait venir et en effet j'eus au moins cent hommes de plus qu'il n'en avait été commandé. Je disposai ma troupe et je leur dis que nous allions à l'ennemi; j'essayai de me bien orienter par la direction du vent et par celle d'un petit ruisseau que je trouvai dans le bois. Après avoir fait environ deux lieues je fis reposer ma troupe, je vis venir à moi deux cosaques que je pris pour des cosaques polonais qui servaient notre armée, ils me dirent qu'une division russe composée d'environ dix huit cents cosaques réguliers venait d'arriver au village ou je devais aller, ils me dirent aussi que le bois se prolongeait jusqu'à une portée de pistolet du chateau, et qu'il fallait passer la rivière qui traversait la plaine pour y arriver; j'hesitai un instant si j'irais avec aussi peu de monde attaquer une division de cavalerie, mais

en réfléchissant à la misère ou était la division et la facilité de me déffendre dans le bois, où les chevaux ne pouvaient passer qu'un a un, je redoublai le pas et je fis passer dans l'âme des soldats l'espérance dont j'étais animé et le désir de nous signaler par une action éclatante. En arrivant au bord du bois, je fis porter de suite une petite avant garde au pont, avec ordre de le garder et de tirer sans discontinuer sur le village, les cosaques montèrent à cheval en désordre et furent se mettre en bataille sur le coté du village dans la plaine. Pour déterminer leur retraite, je fis marcher 60 hommes, dont 30 en tirailleurs et les autres en peloton le long de la rivière, comme pour leur couper la retraite; cette ruse eut tout l'effet que j'en avais attendu, les Russes se retirèrent, je les fis poursuivre quelques pas hors du village. Je laissai mon bataillon à l'entrée du bois et j'envoyai les sous-officiers et quelques officiers pour réunir les bœufs, vaches, veaux, le pain et la farine et conduire tout à l'entrée du bois ou j'en fis faire la répartition, les bœufs et les vaches étaient au nombre de 20, je fis charger une voiture de volailles et de farine, le pain fut distribué de suite aux hommes ainsi qu'une bonne ration d'eau de vie, j'en conduisis en outre un petit tonneau au maréchal et chaque soldat se chargea de la quantité de farine qu'il pouvait

porter ; quelques-uns en avaient remplis leur sac, d'autres en avaient dans des sacs en toille, et tout cela se fit avec beaucoup d'ordre. Le seigneur du chateau parlait latin, il me remercia de l'ordre que j'avais fait observer, je me remis en marche et j'arrivai au camp à l'entrée de la nuit sans avoir laissé un seul homme en route.

A notre arrivée ce fut une fête, tous les régimens eurent de la viande, de la farine et de l'eau de vie, les soldats passèrent une partie de la nuit à tuer les bœufs, faire la soupe, des galettes et à chanter. Je reçus beaucoup de compliments du maréchal, je fus porté aux nues par les soldats, mais les officiers supérieurs, au lieu de me savoir gré de ce que j'avais fait pour eux, manifestèrent à haute voix leur dépit de ce que j'étais toujours choisi pour ces sortes d'expédition. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer qu'avant de savoir quel sera le résultat d'une entreprise, personne ne s'en soucie : l'un dit que ce n'est pas son tour, et l'autre autre chose, quand ensuite elle réussit bien, chacun se plaint de ne pas avoir été choisi, chacun assure qu'il s'est offert, le fait est qu'il n'en est rien et que beaucoup d'officiers sont bien aise de rester au camp plutot que d'aller exposer leur vie et leur réputation dans des expéditions dont la réussite est très incertaine et qui ne procurent qu'une réputation passagère et insigni-

fiante et causent souvent bien des désagrémens. Ces réflections sont bien tristes, cependant on ne peut trop les répéter afin d'accoutumer les jeunes officiers à ménager l'amour propre des autres, à ne pas trop se faire valoir et à savoir, quelquefois, paraître incapable de commander, c'est assez souvent le moyen d'y parvenir.

Le 12 septembre, la misère continuait, les soldats n'avaient plus de farine et ne mangeaient que du seigle bouilli, la plaine était couverte des plus riches moissons; les Tartares continuaient aussi à incendier tout ce qu'ils ne pouvaient emporter; on voyait de tous côtés les meules de foin brûler, ce qui répandait une fumée noire et épaisse qui, quelquefois, obscurcissait l'horizon. Nous biv. dans une allée, au milieu d'un bois charmant, à dix lieux de Moscou.

Le 13 septembre, les Russes avaient élevés quelques retranchemens sur la montagne des Oiseaux; ils les deffendirent faiblement et se retirèrent après quelques coups de canons. Nous biv. près des châteaux d'Azintzodo, dans une petite plaine, en arrière du bois.

Le 14 septembre, jour de la fête de l'exaltation de la Sainte Croix, les Russes envoyèrent un parlementaire à l'Empereur pour lui dire qu'ils allaient evacuer la ville et que dans deux heures

ils pourrait y entrer; ils le priaient de ménager cette ancienne capitale de l'Empire. Je reçus l'ordre de me rendre avec mon bataillon à la tête de la colonne, comme pour arriver à Glubokoe, et de remplir à Môscou les mêmes fonctions en attendant l'arrivée du commandant titulaire et en prenant les ordres du maréchal duc de Trévise.

Je me rendis avec mon bataillon sur la place du Gouvernement où il resta au biv. Le maréchal se logea sur la place, chez un apoticaire, dont la maison faisait l'angle de la rue et en face du palais du gouverneur. Cet homme parlait français et paraissait être fort instruit. Un jeune homme qui travaillait chez lui parlait italien; c'est à ces deux hommes que je dus les premiers renseignements que j'obtins sur la ville de Moscou. Les suivants me furent communiqués par l'intendant d'une maison particulière et ou je m'étais logé, qui était très près de la place. Je m'occupai d'abord de placer des gardes et des sentinelles à toutes les maisons publiques, aux magasins des vivres, à la Bourse, à la Banque et à l'hospice des Innocents qui forme un immense palais dans lequel se trouvaient des magasins considérables. Le reste de la division était logée au Kremelin et dans une rue appelée le Pont des Maréchaux. La première chose qui

me frappa en entrant dans Moscou ce fut la tristesse que je voyais peinte sur les figures du peu de particuliers qui y étaient restés. J'en remarquai plusieurs qui pleuraient à chaudes larmes. La sollitude des rues, le silence qui régnait partout présentaient bien des matières de réflections. Je fis emplette de quelques bouteilles de vin et d'un peu de pain et après avoir mangé un morceau de viande je me mis à parcourir la ville avec une patrouille, d'abord dans l'intention de la bien reconnaître et ensuite afin d'empêcher jusqu'au moindre désordre. Je trouvai tout dans la plus parfaite tranquilité et je ne rencontrai pas un seul soldat français. Au moment ou je rejoignais la place, un instant après le coucher du soleil, je vis un homme très mal habillé, portant un fusil à deux coups, qui cherchait à nous éviter, je fis courir après lui et on me l'amena; je le fis interroger par un Polonais parlant russe et français que j'avais avec moi. Il avoua qu'il était aux galères pour sa vie, mais qu'avant son départ le gouverneur les avait tous mis en liberté. Mon adjudant me rendit compte aussi que quelques soldats étant entrés pour acheter un peu d'eau de vie dans un endroit où l'on en vendait, ils avaient aussi trouvés dix de ces gueux cachés dans cette maison et tous bien armés. Je fis faire des recherches et on en arrêta un

grand nombre que je fis enfermer dans une maison voisine du corps de garde, je fis redoubler de surveillance à l'entrée de la nuit et faire des patrouilles continuelles dans toutes les directions. Ces précautions me parurent nécessaires afin d'assurer la tranquilité du peu d'habitans qui restaient dans la ville. J'étais loin de prévoir la catastrophe qui était prête à détruire cette belle et intéressante cité, et je croyais n'avoir à la déffendre que contre les troupes françaises et non contre ses propres citoyens. Je ne pouvais ni prévoir ni penser que les peuples modernes eussent assez d'énergie pour détruire eux-mêmes leur ville afin de priver l'ennemi des ressources qu'il pouvait y trouver; il était réservé aux Moscovites de donner cet exemple extraordinaire qui ne doit pas trouver beaucoup d'imitateurs.

Je me hâte de venir aux événemens funestes qui ont détruit la plus belle ville de l'Europe et j'en ferai la description ensuite. Je ne dis rien que je n'ai vu par moi-même, et quelque soit le jugement que l'on en portera, les faits que je consigne ici resteront tels qu'ils sont écrits. Aucune passion, aucun motif ne m'a déterminé, et si par un hazard que je ne puis prévoir, ces notes tombaient entre les mains d'un historien, il peut en faire usage et être persuadé qu'elles sont de toute exactitude.

Vers minuit je visitais les postes que j'avais placés dans la ville. En arrivant à celui qui était près de la Bourse, j'aperçus une fumée épaisse, mais point de feu; le chef du poste me dit qu'il avait déjà vu la même chose une autre fois, mais que toutes les portes étant fermées, il avait cru que ce ne pouvait être qu'une chose naturelle à laquelle l'armée n'avait aucune part; tout en causant ainsi et en examinant d'où cette fumée pouvait provenir, j'aperçus une lueur de feu, je courus vite à la place et je revins conduisant cent hommes avec moi, je fis mettre le reste du bataillon sous les armes. Quoi que j'eusse été fort peu de temps, à mon retour je trouvai une maison toute en feu et le commencement d'un incendie. J'en fis prévenir le Maréchal qui dit de faire chercher des pompes et de prendre les précautions nécessaires pour empêcher la communication. Il n'y avait point de vent et le feu ne paraissait pas faire de progrès bien rapides, mais on ne pouvait y porter du secours parce que toutes les portes étaient fermées et que nous n'avions aucun instrument pour les briser; je m'assurai d'abord que l'endroit où était le feu formait une grande îsle et que cette partie seulle pourrait être consumée. Je parvins cependant à réunir quelques personnes, à enfoncer une grande porte et à pénétrer dans l'endroit où était le foyer de l'in-

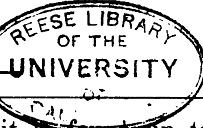
cendie, il aurait été très facille de l'éteindre si l'on avait eu des pompes. Un des hommes que j'avais réunis près de moi me dit en langue italienne « qu'il n'y avait pas une pompe dans « la ville et que le gouverneur les avait emme- « nées avec lui ». Il me dit aussi qu'il croyait que le feu avait été mis par ses ordres et par des gens qu'il avait fait sortir des prisons. Je fis prévenir le Maréchal de toutes ces circonstances et ne pouvant avoir de pompes, je m'occupai à couper le feu en interrompant la communication. Je reconnus qu'en détruisant une petite maison servant de magasin et adossée contre un mur le feu ne pourrait pénétrer plus loin. Nous nous mimmes à l'ouvrage, une vingtaine de fusiliers grenadiers, une dixaine d'habitans et moi. Nous en étions occupé lorsque le Maréchal vint visiter à quel point en était les choses; il trouva que j'avais fait tout ce qu'il fallait pour arrêter les progrès du mal; mais il ne pouvait se persuader que le feu eut été mis par les Russes; il se retirra et nous continuames notre travail. Je fis vérifier que toutes les portes de la Bourse étaient fermées et qu'aucun français ne s'y était présenté. Je trouvai quelques personnes dans l'intérieur du bâtiment qui me dirent la même chose. Après des efforts incroyables nous parvinmes, après quatre heures dé fatigues et de peines, à détruire

la petite maison. Je crus que tout serait fini dans quelques heures et que la perte se réduirait à quelques batimens de la Bourse d'assez peu d'importance. J'étais très fatigué et je pouvais à peine me soutenir sur mes jambes. Je me retirai sur la place; je m'endormis pendant à peu près une heure et demi; on m'éveilla pour me dire que le feu avait pris dans une autre partie de la Bourse et dans une maison qui n'en était pas éloignée, mais qui était du coté du vent; je me rendis en toute hâte sur les lieux; quelques habitants se joignirent à nous; on fit des efforts inouïs pour maîtriser le feu; on en était venu à bout vers midi et tout faisait espérer que ce serait la fin de nos maux; nous étions mort de fatigue, lorsque nous apperçumes un spectacle plus horrible que tout ce que l'on saurait imaginer. Le feu fut mis en même temps à six endroits différens de la ville et comme si la nature avait été d'accord avec les scélérats qui détruisaient dans un moment les monuments de plusieurs siècles, il s'éleva un vent si violent que le feu était porté à de très grandes distances, la nuit du 15 au 16 septembre fut épouvantable; le bruit des maisons qui s'écroulaient et la perspective d'un embrasement général, la vue des malheureux qui avaient peine à échaper à l'activité des flammes, formait un spectacle que l'imagination ne saurait repré-

senter. Le 16 à midi je reçu l'ordre de rejoindre le régiment ; je quittai sans regrets le triste commandement que j'avais eu et qui m'a donné bien de la fatigue sans pouvoir rendre service aux malheureux dont je déplorais les désastres. J'étais fort triste et je le fus bien davantage en approchant du Kremlin. Je trouvai que l'on avait permis aux soldats d'enlever ce qu'ils pourraient des maisons ou le feu prenait; je les voyais chargé de butin enlevé à des malheureux, parce que sous le prétexte de piller les maisons incendiées on les pillait toutes.

Le 17, le vent changea tout d'un coup et portait le feu vers le Kremlin, allors l'empereur sorti de Moscou. On fit des efforts incroyables pour sauver au moins une partie de la ville; mais les forçats qui avaient reçu l'ordre de mettre le feu exécutaient cette horrible commission avec un zèle qui rendait nos efforts inutiles. Je m'étais retiré dans la maison d'un colonel dont je connaissais le nom et que j'avais vu à Tilsit; j'étais parvenu à la sauver du pillage et de l'incendie.

Le 18, l'orage qui durait depuis trois jours redoubla avec tant de violence que l'on avait peine à se tenir debout dans les rues et sur les places. Je me reposais à une croisée, examinant le tableau que présentait cette triste ville, lorsque je vis dans la cour d'une maison qui était en



face un paysan qui mettait le feu à un tas de paille qu'il avait réunis contre un batiment qui était en bois. Je courus avec précipitation et nous parvinmes à sauver cette maison. On arrêta l'homme qui était occupé fort tranquillement à mettre le feu à une autre partie de la maison; il était aussi peu agité qu'un homme que l'on aurait trouvé allumant du feu dans sa cheminée. Il fut conduit en prison avec la déclaration des témoins et j'ignore ce qu'il est devenu. On arrêta un grand nombre de ces incendiaires qui furent jugés par une commission militaire. L'indignation que ce crime causait à tout le monde fit que l'on ne donna pas à ces jugemens toute la solennité et l'appareil qui aurait été désirable afin de remonter aux premiers instigateurs de cette mesure. Il n'en est pas moins démontré que plus de vingt individus ont été arrêtés sur le fait et que tous avouaient avoir reçu l'ordre d'incendier la ville aussitot que l'armée française y serait entrée.

Ayant été obligé de me rendre au Régiment je trouvai en voulant rentrer dans mon logement la maison détruite, mes domestiques, la Garde avec mes chevaux et effets étaient dans la rue ne sachant ou aller. Il me racontèrent qu'après que j'étais sortis, ils avaient vu dans la maison en face, un homme avec du feu qu'il mettait à la paille, qu'ayant voulu comme la première fois

aller l'éteindre, ils avaient trouvé les portes fermées et n'avaient pu pénétrer, que la maison avait été en flammes dans un instant et comme le vent les poussait sur celle que j'habitais, ils avaient eu toutes les peines du monde à sortir la calèche et les chevaux.

L'orage continuait avec la même violence. Les soldats parcouraient les rues accompagnés des paysans russes qui leur servaient de domestiques et les aidaient à piller.

On donna un ordre que toute la troupe resterait sous les armes et que l'on se bornerait à déffendre le Kremlin et la partie de la ville située près du pont des maréchaux, ou les marchands étrangers habitent.

Je me logeai dans la maison du sénateur Nélédinski-Mélinski, elle avait été épargnée. Il y avait un intendant qui parlait un peu français qui me dit que ses maîtres avaient tout emporté. Je n'avais ni lit, rien dans cette maison, aucun français cependant n'y était encore entré. Je crus remarquer que l'intendant faisait comme les autres et qu'il prenait ce qui appartenait à ses maîtres, espérant qu'à leur retour il en serait quitte pour dire que c'était les français. Je n'avais rien du tout dans la maison, un jour, je lui demandai un verre de vin, il me dit qu'il n'en restait que 28 bouteilles dans la cave. La Garde

me prévint le lendemain matin que pendant la nuit l'intendant avait emporté du vin, des effets et emmené une voiture.

Le 19, l'incendie continuait, mais il tomba une pluye abondante qui commença a en diminuer l'activité.

Le 20, il continua de pleuvoir, le feu fut encore moindre que la veille.

Le 21, l'incendie cessa, après avoir duré depuis minuit du 14, c'est à dire pendant huit jours. L'empereur revint au Kremlin. On donna des ordres pour faire cesser le pillage, on arrêtait aux portes les soldats porteurs d'effets pillés et on les déposait par terre à coté des corps de garde. C'était un spectacle bien triste de voir dans la boue ces riches pelleteries, ces broderies d'or et d'argent et mille autres objets précieux. Je pense qu'environ les trois quarts des maisons de Moscou ont été consumées. Le Kremlin est resté entier ainsi que quelques maisons aux environs, particulièrement près du pont des maréchaux ou nous étions logés.

Aussitot que l'incendie eut cessé, je recommençai à visiter la ville. A chaque pas je déplorais la perte de tant de beaux édifices qui avaient été détruits, mais malgré les désastres Moscou me parrut encore une ville charmante. C'est une des plus grande ville de l'Europe, elle a environ

douze lieues de circonférence en y comprenant les faubourgs et tout ce qui porte le nom de Moscou, sa population n'est pas proportionnée à son immense étendue, elle n'est guère que de cinq cents et quelques mille âmes. Cette ville est traversée par la Moskowa, rivière considérable qui lui a donné son nom; elle est composée de quatre quartiers renfermés l'un dans l'autre, qui tous portent le nom de ville. Le premier ou celui du Milieu est le Kremlin que l'on peut considérer comme une grande citadelle qui a la forme d'un triangle équilatéral. Il est placé sur une élévation et entouré de murs très hauts et très forts. Le Kremlin renferme le palais des Empereurs, celui du sénat, l'église de Saint-Iwan (Saint Jean), l'arsenal, un grand nombre d'églises, des hôtels pour la Garde Impériale, un hôtel des Monnaies, un palais ou l'on garde le Trésor impérial et plusieurs autres édifices publics.

En entrant dans le Kremlin, on voit d'abord un obusier énorme dont la bouche a trois pieds de diamètre, à coté six couleuvrines montées sur des affûts immobiles, à peu près comme nos mortiers, dont la plus grande a vingt-quatre pieds de long; à droite est l'arsenal, en face le palais des Czars, devant le palais un hotel pour les Gardes, à coté, l'église de Saint Iwan, sur la place qui est entre cette église et le palais, on voit l'énorme

cloche que l'on nomme ordinairement la cloche de Moscou, c'est la plus grande qui soit au monde, elle pèse 480.000 liv., elle est au-dessous du sol, dans l'endroit même ou elle a été jettée. A coté, on voit les fondations de la tour ou elle devait être placée, mais on a renoncé à ce projet et on doit la mettre à la tour de Saint-Iwan qui appartient à l'église de ce nom.

Cette cloche fut fondue par ordre du Czar Boris Godonoff en 1599, ce prince voulut faire quelque chose d'extraordinaire qui fit parler de lui, il a réussi jusqu'à un certain point, car il n'arrive pas un étranger à Moscou qu'il ne visite cette cloche qui est outre sa grandeur, fort belle et ornée de superbes sculptures. Le palais impérial ne présente rien de bien extraordinaire, la façade est assez régulière, les autres cotés le sont moins, le grand escalier est superbe, il est en marbre avec une balustrade élégante.

L'église de Saint Iwan (Saint Jean) est l'édifice le plus riche et le plus admirable qui soit au monde. L'Empereur et tous les officiers qui l'accompagnaient furent frappés d'étonnement en y pénétrant, la beauté des sculptures, l'élégance des ornemens, surpassent tout ce que la fable raconte des palais des fées. Les murs sont couverts de lames d'or, les tableaux du sanctuaire sont entourés de diamans ou de perles d'une

grosseur et d'une blancheur extraordinaire, plusieurs sont de la grosseur d'un œuf de pigeon. Nous restammes quelques momens dans une extase causée par la vue de tant de richesses. nous ne pouvions parler. Bientot, notre admiration s'augmenta encore en voyant les ornemens qui servaient au saint sacrifice. La croix qui surmontait le dome était en vermeil, haute de dix-neuf pieds et d'une grosseur proportionnée à la hauteur; outre le dome principal, cette église a 4 clochers aux quatre clochers de la tour, les cloches qui y sont placées sont beaucoup plus grosses que celle de Saint Pierre de Rome, leur poids est tel qu'elles ne peuvent être sonnées, elles sont fixées aux deux cotés du mur, le battan seul est mobile. Pour sonner, des hommes placès à droite et à gauche de la cloche tirent alternativement le battan jusqu'à ce qu'il frappe le bord de la cloche; le bruit est plus fort que celui d'un coup de canon du plus gros calibre. J'ai compté soixante clochers dans le Kremlin seul. Tous les dômes non seulement du Kremlin, mais aussi de toute la ville sont dorés, quelques-uns ressemblent à nn aérostat qui serait arrêté en l'air. Le coup d'œil que présentent tous ces édifices lorsqu'ils sont éclairés par les rayons du soleil, ne saurait s'exprimer, notre langue n'a pas de terme qui puisse rendre l'effet qu'ils produi-

sent. C'est particulièrement de dessus la tour de Saint Jean que l'on peut jouir de ce spectacle, de là on découvre parfaitement toute la ville, ce point de vue me parait propre à en faire le panorama.

Le trésor impérial que l'on garde au Kremlin renferme une grande quantité de perles, de brillants et de pierres précieuses. On y conservait aussi les armes de Pierre le Grand et en particulier l'épée qu'il avait à la bataille de Pultawa, des mémoires de Catherine II et les trophées que les Russes avaient enlevés à leurs ennemis dans les différentes batailles.

Le Kremlin a été fondé par Daniel Alexandrowitch en 1303. Ce prince avait reçu du Czar André Alexandrowitch, son frère, le district de Moscou pour son appanage.

Le second quartier qui environne le Kremlin s'appelle Kitaigorod, ville du milieu ; il s'appelle aussi La Ville, proprement ditte. Le mot Kitaigorod signifie ville chinoise, parce que c'est dans cette partie de la ville que les caravanes qui viennent de Chine déposent leurs marchandises. La Chine quoique fort éloignée de Moscou, confine cependant à cet Empire. Il y a dans cette partie de la ville beaucoup de boutiques et de marchandises à l'usage des orientaux. C'est aussi le séjour des négociants de toutes ces nations.

Le 3e quartier environne les deux premiers; il se nomme Beloigorod, ville Blanche. Ce nom lui a été donné parce que les maisons de ce quartier étant pour la plupart batties en pierre, ont été blanchies.

Enfin le 4e quartier, qui est le plus exterieur de Moscou et forme un cercle immense qui renferme les trois autres se nomme Zemlianoigorod, ville de Terre. On croit que ce nom lui a été donné parce qu'il fut environné de bastions de terre lors de la guerre que les Russes eurent sous le règne du Czar Fedor Iwanovitch.

Les faubourgs sont au nombre detrente. Partout on rencontre des palais immenses que l'on prendrait pour des temples; presque tous son décorés de balcons, de pilliers, de balustrades et d'autres ornemens. Toutes les maisons étaient couvertes en tolle fort mince, ce qui rendait les incendies très rares, malgré qu'il restait beaucoup de maisons baties en bois.

Moscou est le magasin général de tout l'empire et l'entrepot de toutes les marchandises d'Europe et d'Asie. La bourse était un batiment trè vaste qui renfermait des provisions en tout genres pour plusieurs années. Je fus frappé en y entrant de voir l'énorme quantité de sucre, café, coton, vin de Champagne, Bordeaux, Bourgogne, huile, liqueurs des îles et autres qu'elle renfermait. Je

remarquai surtout un chantier de bois que je pris d'abord pour du bois à bruler, mais qui était entièrement composé de bois odoriférans et de toutes les espèces de bois des îles. Toutes ces richesses ont péri. Le feu qui en sortait ressemblait à un feu d'artifice qui, dans quelques endroits étaient bleu, dans d'autres blanc, mélangés de toutes les couleurs.

La maison d'éducation qui est placée à la gauche et près du Kremlin, sur la gauche de la Moskowa est un édifice extraordinaire en grandeur qui se nomme aussi la maison des innocens, là on reçoit et on élève avec beaucoup de soin les enfans naturels et ceux que la misère de leurs parents oblige à les exposer, tous les enfans orphelins et ceux des militaires morts au service de la patrie. Dans le même édifice il y a un mont de piété ou l'on peut en payant un très modique intêret déposer toutes sortes d'effets.

A droite du Kremlin en remontant la rivière, on voit le beau pont de pierre qui est sur la Moskowa.

L'hopital militaire était autrefois un palais impérial que Paul premier a fait ériger en hospice qui peut recevoir six mille personnes, qui toutes sont soignées aux dépens de l'état.

On voit près de l'amirauté, la tour appelée Sukareva Barreguia qui est extraordinairement

élevée et au-dessus de laquelle on conserve un vaiseau construit par Pierre le Grand.

Le magasin d'eau de vie était immense, c'est un batiment qui forme un quarré long, on y entre par deux portes cochères placées en face l'une de l'autre, aux deux petits cotés. Le gouverneur avait fait répandre une si grande quantité d'eau de vie que l'on pouvait aller en batteau dans la cour, mais malgré cela il y en avait encore une si énorme quantité que toute l'armée française en ayant reçu trois rations par jour et autant qu'elle en avait pu porter lors de son départ, il en restait encore beaucoup.

Je remarquai une promenade publique que l'on nomme Wal)bastions) qui ressemble beaucoup à nos boulevards de Paris et qui a été également battie dans un endroit où il y avait autrefois des murs. C'est dans cette promenade que sont les bains publics, ou, à une certaine époque, le peuple se baigne pelle-melle, hommes, filles, femmes, garçons et enfans, sans qu'il paraisse que les personnes du sexe éprouvent le moindre sentiment de honte ou de pudeur. Je fus conduit dans ces bains par un négociant italien établi à Moscou depuis plusieurs années. Je fus obligé d'interrompre mes courses d'abord, parce qu'il n'était pas très sur de parcourir ces ruines et ensuite parce que nous étions continuellement

de service ou de parade, ce qui nous occupait toute la journée. Malgré que les choses nécessaires à la vie fussent très abondantes, je n'en continuais pas moins le genre de vie que j'avais adopté. J'avais fait provision d'une vingtaine de pains biscuité, de trois pains de sucre, de 25 liv. de café, d'un peu de thé, de vingt bouteilles de vin et trente de rhum ou d'eau de vie. Tous ces objets étaient disposés dans ma callèche de manière à n'être exposés ni au froid, ni à se casser. Voila tout ce que j'emportais de Moscou. J'avais fait faire un carrick doublé en petit gris dont j'avais acheté le drap et les fourrures chez un marchand français qui m'avait fait payer tout cela fort cher. J'avais en outre acheté d'un officier un vichoura en hyennotte, fourrure qui tient très chaud, j'étais pret a partir à tout moment et j'avais prévu autant que possible tous les évênements qui me semblaient prêts à tomber sur nous.

J'étais dans ces dispositions lorsqu'il arriva à Moscou un parlementaire qui paraissait apporter des propositions de paix, ce qui me parut ainsi qu'à quelques officiers, un piège grossier pour nous retenir à Moscou jusqu'à la mauvaise saison. L'empereur donna à plein collier dans ce piège, il passait des revues continuelles, fatiguait beaucoup les soldats et ne prenait aucune pré-

caution pour assurer les communications avec la Pologne. Les cosaques acquirent tout d'un coup une importance qu'ils n'avaient pas eu jusqu'alors, ils arrêtaient les convois, faisaient prisonniers les détachements qui les escortaient et pendant ce temps, la saison s'avançait à grands pas, les nuits devenaient froides, le ciel était brumeux et tout annonçait l'aproche de la saison si terrible dans ces climats glacés.

Le 9 octobre, on donna l'ordre à chaque régiment de se pourvoir de vivres pour six mois, nous fîmmes des provisions de grains, de pommes de terre, que nous allions recueillir dans les champs, de légumes et de tout le nécessaire. Cet ordre acheva de ruiner les malheureux habitans qui avaient échapés aux désastres de leur ville. Pendant que tout cela se préparait, on faisait détruire les maisons adossées aux murs du Kremlin, on minait secretement les remparts et il se trouvait dans toutes ces mesures une contradiction, qui ne pouvait échaper à l'œil le moins clairvoyant. Pour étourdir les étrangers, Napoléon faisait représenter au théâtre des opéras italiens et affectait un air très content et très gai. Il faisait de nombreuses promotions dans l'armée, rendait des décrets et avait l'air de ne pas avoir la moindre inquiétude pour l'hiver.

Un grand nombre de filles publiques étaient

restées dans Moscou, quelques femmes honnêtes réduites à mourir de faim, avaient été obligées de se livrer à la discrétion des premiers venus, de manière qu'on ne voyait plus que ces créatures dans toutes les maisons qui restaient sur pied, elles s'étaient installées comme si elles avaient été maîtresses des maisons, s'emparaient des ornements des dames et se faisaient donner les riches habits que l'armée avait pillés, les lingots d'argent, pour prix de leurs faveurs souvent bien amères. C'était un contraste frappant entre leur tournure, leurs manières et leurs habits. Je trouvais souvent dans mes promenades des vieillards qui pleuraient en voyant ce désordre affreux. Je ne savais pas assez la langue pour les consoler, mais je leur montrais le ciel et allors ils venaient baiser mes mains et me conduisaient dans les débris ou leur famille gémissait de faim et de misère.

Je profitais des détachements que l'on envoyait pour apporter des provisions des campagnes, pour examiner les environs de Moscou. Ils sont remplis de châteaux et de maisons de campagnes charmantes. On peut distinguer Czaritsina, Calomenskoie et Peterhoff, maisons de campagnes des empereurs de Russie. Peterhoff est à une lieue et demi de Moscou sur la route de Pétersbourg. C'est la que l'empereur se repose lorsqu'il

vient de Pétersbourg à Moscou, avant de faire son entrée dans cette dernière ville. Il y a aussi un grand nombre de maisons de campagnes qui appartiennent à des particuliers. Les curieux vont visiter Astanchina, maison de campagne du comte Cheremetieff; Petrowsky qui appartient au comte Razumowsky; Arkangelski, château bati par le prince Gallitzin; Sirlowa, campagne agréable du général Wissotsky, où il y a un joli théâtre; Lublino qui appartient à M. Durassoff; celles de la comtesse d'Orloff, du général Divoff, et beaucoup d'autres.

On vante comme une merveille Gorenki, maison de campagne du comte Alexis Razumowiski où il a été établi un jardin botanique ou l'on cultive toutes les plantes connues en Europe.

Moscou a été fondé en 1147, selon quelques historiens, et en 1149 selon les autres, par le Grand Duc Youri Wladimirovitch Dolgoruky. Le mot Dolgoruky signifie longue main. Cette ville est batie au milieu d'une plaine très étendue que l'on nomme la plaine sacrée. Cette plaine qui est fort élevée, est comme un immense bassin ou les eaux des neiges se réunissent et où les grands fleuves de la Russie ont leurs sources. Le Volga qui passe au nord de Moscou se dirige à l'orient et a son embouchure dans la mer Caspienne; le Dnieper ou Borysthène passe à l'occident de

Moscou, a son cours au midi et se jette dans la mer des Zabaches a Oczakoff et la Diwna qui se dirige à l'occident, a son embouchure dans la mer Baltique à Riga, ont leurs sources très près l'une de l'autre sur les frontières du gouvernement de Twer et de Smolensk; au nord-ouest de Moscou, un autre fleuve considérable de Russie, c'est le Don, autrefois nommé Tanais, qui se divise en sept branches et se jette dans la mer Noire nommée aussi le Pont-Euxin, il a sa source au sud-ouest de Moscou près de l'Ocka.

Excepté sur les bords des fleuves, l'eau est très rare dans les environs de Moscou, particulièrement sur la route de Smolensk ou nous en manquions très souvent.

Les Russes ont plusieurs traits de ressemblance avec les Grecs dont ils suivent la religion qui est le grec schismatique. Leurs cimetières sont ordinairement placés sur le bord des routes, dans les endroits les plus apparents et un peu élevés. Ils ne sont ni fermés de murs, ni clos de haies et ressemblent beaucoup aux champs Elysées des anciens. Ils les placent à la portée des ruisseaux et des endroits frais ou il y a un beau gazon, leur forme est circulaire et ils sont environnés d'arbres plantés très près l'un de l'autre; chaque fosse en a un, quelquefois deux d'inégales grandeurs. Souvent dans le milieu des cimetières,

il y a un sapin très élevé ce qui donne à cet en droit l'air d'un bosquet agréable ou l'on va chercher l'ombrage pendant les chaleurs de l'été et ou l'on se met à l'abri de la pluye pendant la mauvaise saison. Cette manière est une figure bien sensible de la paix des tombeaux ou l'on est à l'abri des passions qui nous tourmentent dans ce monde. Ils ont ainsi otté à la mort ce qu'elle a de plus rebutant et l'on voit approcher sans crainte et sans peine le moment où l'on va se reposer pour jamais dans ces aziles de la paix. Les arbres qu'ils employent à cet usage religieux sont les arbres du pays, c'est à dire les bouleaux qui leur sont d'une si grande utilité pendant leur vie. Ils en bâtissent leurs maisons, font des souliers avec son écorce et se préparent une boisson, enivrante comme le vin, avec ses fruits. L'espace compris entre les fosses forme autant de petits sentiers qui, par leurs sinuosités irrégulières, ressemblent à un labyrinthe. J'ai vu sur plusieurs fosses des bans de marbre, de pierre ou de bois peints ; c'est là que les amis du défunt vont se reposer, parler de ses vertus et se préparer ainsi à aller le rejoindre. Je vis, avant d'arriver dans Moscou, un cimetière qui me parrut être au moins de la grandeur des Champs-Élysées de Paris et qui était une promenade publique. J'avoue que je n'ai rien vu de puls extraordi-

naire en ce genre et que je ne pouvais me lasser de l'admirer.

Les habitants des villes sont habillés comme dans le reste de l'Europe; seulement ils portent en hiver des vichoura de différentes peaux et des bonnets de martres, zibelines ou d'astracan. Dans les villes on porte des souliers et des bottes et, lorsque les Moscovites voyagent et qu'il fait froid, ils ont de grandes bottes qui viennent jusqu'au milieu des cuisses et qui sont doublées en dedans avec des pelleteries, à peu près comme nos bottes de pêcheurs. Les paysans, ou les esclaves, ce qui est synonime, ont un costume qui ressemble beaucoup à celui des Polonais et plus encore à celui des Asiatiques : c'est une grande robe presque sans forme qu'ils serrent à la taille avec une ceinture de cuir dans les beaux jours et assez souvent avec une simple corde. Leur chemise n'a point de col; ils portent des caleçons et pour chaussures des espadrils qui sont faits avec l'écorce du bouleau. Ces chaussures sont attachées autour de la jambe avec des ficelles qu'ils croisent en différens sens, de manière que le tout ressemble un peu à la chaussure des anciens Romains. En hiver, il s'enveloppent avec des peaux et portent des robes et des caleçons de la même matière dont la laine est en dedans.

Les Russes, quoique habitant un climat glacé, sont très sensibles au froid; dans toutes les maisons un peu commodes il y a des thermomètres en dedans et en dehors de chaque chambre et du moment où il descend au dessous de 25 degrés de zéro, personne ne sort plus, et pendant tout le temps ou le froid reste à ce degré, les rues sont désertes et les places abandonnées.

Les maisons des villes, même celles qui sont construites en bois, sont fort belles et ordinairement assez commodes; il y en a beancoup, particulièrement à Moscou, qui sont toutes entières en briques, les pierres étant très rares dans cette partie de la Russie; celles des paysans sont en bois seulement, n'ayant qu'un four qui sert de poële et une très petite cheminée. Au dessus de ce poële il y a des planches qui forment le lit d'honneur que l'on offre ordinairement aux étrangers; ce lit se trouvant assez élevé, ils construisent une espèce de barrière autour du poële pour que l'on ne puisse pas tomber. Tout autour de la chambre il y a un banc; dans un des angles, ordinairement c'est celui qui fait face à la porte, une table; dans l'angle opposé une barricade et de la paille où toute la famille couche pêle mêle sans distinction de sexe ni d'âge; lorsqu'il y a une jeune femme nouvellement mariée, on lui laisse occuper avec son mari le lit d'honneur au

dessus du poële; les plus pauvres qui ont, soit une vache soit un cheval, les logent dans la même chambre. Le luxe des plus riches ne va qu'à avoir deux chambres, et à coucher dans des endroits séparés les différents sexes : lorsqu'ils ont une couchette élevée au dessus du plancher et de la paille, c'est tout ce qu'il peut y avoir de plus brillant pour eux. Les murs extérieurs sont faits avec des pieds de bouleaux qui sont placés l'un sur l'autre sans autre travail que de l'équarir en dedans et d'unir un peu les parties qui doivent se joindre. Souvent aussi ils creusent un peu la pièce qui est placée au dessus et lui donnent la forme concave; celle de dessous, qui est convexe, s'enchasse dedans. Aux angles, les bois se croisent l'un sur l'autre; ils sont retenus par une entaille qui fait qu'ils joignent assez passablement et que les murs ressemblent à nos anciens coffres et sont d'une solidité à résister à tous les tremblements de terre du monde.

Pour remplir les vides qui se trouvent entre les différentes pièces qui composent les murs, ils employent de la mousse de la même manière que pour calfater un vaisseau. Quelquefois ils les enduisent à l'extérieur d'un peu de terre glaise, d'autre fois de fumier de vache, mais le plus souvent il n'y a rien que le bois; les murs de refente, lorsqu'ils ont deux chambres, sont fait de

la même manière. L'inconvénient de cette construction, c'est qu'il se forme dans la mousse une énorme quantité de punaises, de criscris et d'autres insectes forts incommodes. Les croisées sont très petites, presque partout il n'y a point de vitres ni de papier, mais une simple planche, qui se glisse dans un couloir et qui bouche le trou par où le jour entre. Telles sont les maisons des paysans; on les construit au milieu des forêts; on numérote les pièces, puis on les défait et on les transporte à l'endroit ou elles doivent être établies.

La noblesse est instruite, les villes sont civilisées, les arts font des progrès rapides, mais le peuple continue à être esclave. Il n'y a que dans les domaines de l'empereur qu'ils ont été affranchis; cet esclavage au reste n'est pas bien pénible. Il y a encore un grand nombre de négocians, d'apoticaires et d'ouvriers qui payent une somme d'argent chaque année pour avoir le droit de se livrer à leur industrie. Les autres sont attachés à la glèbe; ils ne peuvent ni voyager, ni se marier, qu'après en avoir reçu la permission de leur maître. En vendant la terre, il est spécifié qu'il y a tant d'hommes, de femmes, de garçons, de filles, de vieillards, d'enfants, de chevaux, de bœux, de vaches, &c., &c.

La couleur verte est la couleur nationale et

favorite des Russes. Les habits des soldats sont de drap vert. Les domes des tours et les clochers des églises sont ordinairement peints en vert, lorsqu'ils ne sont pas dorés. Les volets et les portes des maisons élégantes sont de la même couleur. Enfin, les figures des saints et les gravures enluminées, que l'on voit chez les particuliers, ont toujours quelques ornements de cette couleur. Les couleurs, dont on se sert en Russie dans les arts et la peinture, m'ont paru beaucoup plus vives que les nôtres. Elles ressemblent tout à fait à celles de la Chine. La fabrique de papier peint que j'ai vu à Moscou et qui a échapé à l'incendie, est dans le genre des papiers chinois que nous payons si cher, et je ne doute pas que les Moscovites ne fassent, par la suite, passer plusieurs des produits de leurs manufactures comme venant de la Chine, et qu'ils lèvent ainsi un tribut sur notre luxe.

Les bains sont fort en usage à Moscou et font, comme dans l'orient, partie de la religion du peuple : chaque maison riche a une salle de bain ou sont réunis le luxe et la mollesse de l'Asie, avec la propreté et l'élégance de l'Europe. Ordinairement, la salle de bains est divisée en deux parties : la première sert pour se déshabiller et s'habiller; elle est ornée de glaces et chauffée par des bouches de chaleur. Tout autour, il y

a un divan assez large pour pouvoir s'y coucher. Le parquet est couvert d'un tapis ou plutot d'un coussin, à peu près comme nos coussins de voiture, en maroquin.

La seconde chambre, qui est celle du bain, est pavée en marbre : la baignoire est aussi de marbre ou de granit; elle est au-dessous du pavé et entourée d'une balustrade; on y descend par un escalier en marbre blanc très commode. Tout autour, il règne un petit banc pour s'assoir; ou bien on se sert d'une espèce de lit de camp et l'on se baigne couché. Le pavé de cette chambre est chauffé au degré nécessaire pour y poser les pieds avec plaisir. Au-dessus de la baignoire, il y a ordinairement un petit dôme décoré de peintures voluptueuses et de croisées que l'on ouvre pour otter la vapeur et changer l'air.

Il y a aussi des maisons de bains publics. J'ai visité celle qui était la plus renommée : voici de quelle manière je fus traité. On me fit d'abord entrer dans une petite chambre fort propre et on m'invita de me coucher un instant sur un sopha, qui était contre le mur, de trois cotés de la chambre; aussitot, sans que j'eusse rien vu, il se répandit une vapeur douce et une odeur suave dans la chambre et une chaleur modérée. Un domestique proprement mis me déshabilla, ne me laissant que ma chemise et ma redingotte; il

me chaussa une paire de pantoufles fourrées, et me fit entrer dans une chambre à côté. Celle-ci était plus échauffée et la vapeur y était plus épaisse, mais sans odeur. Il y avait, autour de cette chambre, des bancs larges et commodes, couverts en cuir; elle était parquetée de même. J'y trouvai deux esclaves nuds comme la main, ayant seulement une toile d'un pied quarré qui leur couvrait les parties naturelles et qui était attachée sur les reins avec un petit cordon. Ces deux hommes étaient taillés en hercule, avec des barbes qui leur descendaient jusqu'à l'estomac. Ils m'otèrent le reste de mes habits, me prirent sur leurs bras et me portèrent avec beaucoup de dextérité dans une baignoire qui était préparée dans une chambre à coté. Il y avait deux baignoires dans cette chambre, elles étaient placées entre la porte et les croisées; en face, il y avait une espèce d'amphitéâtre qui parait destiné à y placer des musiciens. A droite et à gauche, on voyait deux bouches de chaleur ou étaient des bois odoriférans, sur lesquels ils jetaient de temps en temps un peu d'eau pour en faire sortir l'odeur qui était fort agréable. Au-dessous des croisées, il y avait deux lits de camps couverts de nattes de jonc. Le parquet était en marbre et chauffé au degré convenable pour pouvoir y poser les pieds avec plaisir. Au bout d'une demi-heure

que j'étais dans le bain, un des esclaves vint me peigner la tête; ensuite il en grattait la peau avec ses doigts, écartant les cheveux; après il la frotta avec du savon parfumé et la lava plusieurs fois. Il me massa tout le corps et me laissa un quart d'heure en repos. Au bout de ce temps, ils me prirent dans leurs bras et me portèrent sur le lit de nattes. Ils m'essuyèrent d'abord avec de la flanelle, puis un des deux prit un gros gant de laine, comme un gant de maître d'armes, et m'en frotta plusieurs fois le corps. Le second apporta des essences de différentes fleurs et m'en frotta partout; après quoi, il me frotta une troisième fois avec un gant beaucoup plus doux, après quoi ils me posèrent sur mes pieds au milieu de la salle et me versèrent à trois reprises différentes de l'eau sur la tête. Ils m'essuyèrent avec des serviettes, me mirent sur leurs bras, et me portèrent dans la chambre à côté ou ils me mirent les mêmes habits que j'avais en y entrant. J'entrai dans la grande chambre, ou le même domestique me mit mes habits.

J'avoue que je trouvai cette manière très bonne pour la santé et j'étais d'une légèreté extraordinaire en sortant de là. Je me promenai dans les jardins et je visitai la maison avec soin. Le propriétaire était Russe, mais il parlait français et avait fait un voyage à Paris. Quoique la maison

eut beaucoup souffert, elle était encore fort bien. Je lui fis donner une garde pour la sureté de sa famille et de son établissement, et ne l'ai plus revu depuis.

Quelquefois en sortant des bains, ou bien en sortant d'une chambre très chaude, les Russes se roulent tout nuds dans la neige, sans en ressentir la moindre incommodité. Il parait que ce passage subit d'une grande chaleur à un grand froid augmente la force de leurs tempérammens et les rend capables de suporter les plus grandes fatigues et les plus étonnantes privations.

Un des divertissements les plus agréables pour les Russes de toutes les conditions, c'est la course en traineau surla glace. On choisit, pour cet exercice, une coline un peu élevée, sur la quelle on fabrique une espèce de théâtre en planche. On monte au sommet par des escaliers placés en arrière; en avant et sur les deux cotés, la pente est très rapide. Pour augmenter encore la vitesse de la course, on répand sur la montagne artificielle un peu de paille et on jette de la neige dessus. On verse ensuite de l'eau au sommet; elle coule sur la montagne et sur la plaine, se gèle en un instant, et forme une glace en pente qui est unie comme du cristal. Ils ont des petits traineaux sur chacun desquels une personne s'arrange; elle place ses pieds de manière à pouvoir

conduire le traineau, le diriger vers le but que l'on a choisi et diminuer sa vélocité si on en est incommodé. Les traineaux sont placés au sommet de la montagne; une personne leur donne l'impulsion; ils vont avec la rapidité de l'air et la force qu'ils reçoivent suffit pour les faire aller à des grandes distances dans la campagne.

Avant que la route du Mont-Cenis eut été construite, on descendait cette montagne de la même manière : on appelle se faire ramasser cette manière de voyager. Elle était très dangereuse au Mont-Cenis; mais en Russie, le seul accident qui peut en résulter, c'est d'être renversé par terre et d'achever la descente sur son derrière, les traineaux étant fort bas on ne peut jamais se faire beaucoup de mal. Les dames aiment cet exercice, quelquefois une société se réunit et on met un prix pour celui qui ira le plus loin, ou bien pour celui qui arrivera le premier. Cet amusement ne pouvant avoir lieu qu'en hiver, ne conviendrait pas à nos dames, dont les habillements sont beaucoup trop légers pour les exposer à un froid rigoureux qui est encore augmenté par la vélocité de la course.

La langue russe est la langue slave, c'est celle dont ils se servent dans leurs prières et pour toutes les cérémonies de l'Eglise. Les Russes sont religieux, cependant ils conservent encore plu-

sieurs des superstitions qu'ils avaient avant leur civilisation. Le lundi est le jour de malheur pour eux; ils n'osent entreprendre ni voyages, ni rien d'important ce jour là. Le peuple a une mythologie particulière et le nom de ses divinités fabuleuses est souvent rappelé dans ses chansons.

La verste est une mesure de distance qui égale un quart de nos lieues de postes. Quelques personnes font ce nom masculin. J'ignore quel est l'usage adopté en Russie on écrit : werste et voilà ce que j'en sais. Il y en a 104 au degré.

Pendant que je m'occupais de ces recherches, Napoléon avait fait enlever les diamens, les perles, l'or et l'argent qui étaient dans l'église; il avait aussi fait abattre la croix en vermeil qui surmontait le dôme de Saint-Iwan. On prétendit que le motif qui l'avait déterminé à faire descendre cette croix était parce qu'il y avait en Russie un proverbe pour désigner qu'une chose était impossible on disait : « Cela est vrai comme il est vrai que la croix de Saint Iwan est allée à Paris. » Il avait voulu faire mentir ce proverbe. Les Russes en avaient un autre qui venait de l'opinion établie parmi eux que le Kremlin n'avait jamais été pris et qu'il ne pouvait jamais l'être. On disait pour désigner qu'une maison, un endroit quelconque était très sur « On y est en sureté comme dans le Kremlin. » Napoléon avait donc

fait enlever tous les trophés qui se trouvaient au Kremlin; on en avait chargé vingt-cinq voitures. Mais par une suite de son caractère, au lieu de payer son armée en argent, la solde était acquittée en billets de Russie qui ne vallaient pas le quart de leur valeur nominale, puisque le rouble ne s'échangeait que contre vingt sous. Il faisait donner le double de la solde ordinaire, et ainsi le malheureux officier était réduit à la moitié de la solde ordinaire. Par exemple, un capitaine de 1re classe a deux cents francs par mois; on lui en donnait quatre cents en roubles, qui, échangés contre de l'argent, valaient cent francs. Il faisait sonner beaucoup qu'il donnait double solde à son armée, lorsqu'en effet il la diminuait de moitié. On a peine à concevoir une lézinerie semblable dans un moment ou il avait des voitures chargées d'or. Il faut se reporter à ce que j'ai dit au commencement de la Campagne. Il était la dupe des lâches flatteurs qui l'entouraient, et qui applaudissaient toutes ses idées les plus extravagantes et les plus ridicules,

Le 16 octobre, on donna l'ordre de discontinuer les approvisionnemens pour l'hiver et d'emporter pour un mois de farine et d'eau de vie.

Le 17, quelques corps eurent ordre de partir, l'Empereur annonça que nous allions détruire les débris de l'armée Russe et marcher sur Tula

et Caluga ou sont les seules fonderies qui existent en Russie.

Le 18, nous reçumes l'ordre de partir le lendemain.

Le 19, nous restammes sous les armes depuis huit heures du matin jusqu'à dix du soir, que nous nous mimmes en marche en suivant la route de Kaluga; nous traversammee la ville, et nous biv. environ à une demi-lieue en dehors des faubourgs, dans une grande plaine ou il faisait un vent des plns froids. On ne put presque pas faire de feu, et le vent était si violent, qu'il emportait même le boiset renversait les marmites.

Le 20 octobre, notre division biv. près de Desnain. Il tomba un peu de pluye pendant la nuit.

Le 21, notre régiment fut chargé de l'escorte du trésor qui biv. en avant de Kraovské au coin du bois.

Le 22 et le 23, nous biv. au milieu des bois et loin de toute habitation.

Le 24, jour de la bataille de Malo-Iaroslavetz, nous biv. en avant de Boruska, ville assez considérable adossée à une montagne et traversée par une rivière très rapide et guéable presque partout.

Le 25 octobre, nous passions l'inspection de propreté lorsque des cris extraordinaires se firent

entendre. Un instant après, un officier d'ordonnance vint nous prévenir de passer le pont en toute hate pour aller au secours de l'Empereur qui avait été attaqué par un pulk de cosaques de plus de 3.000 chevaux et qui n'avait avec lui que 50 dragons de la Garde. Nous arrivâmes au pont en même temps que lui; il me parut fort atteré. son escorte cependant avait suffi pour repousser l'attaque. Un officier de cosaques ayant reconnu l'Empereur, le pressa avec tant de vigueur, qu'il était au moment de l'atteindre, lorsqu'il fut tué par un dragon.

Le 26, nous restammes tout le jour sous les armes et lors qu'à l'entrée de la nuit, nous avions préparé un peu de feu et des abris, je reçu l'ordre de partir. La nuit était des plus obscures, il fallait traverser les bois sans chemin et sans guide.

Après bien des inquiétudes et de la fatigue, j'arrivai avec mon bataillon à Boruska. Cette ville, qui deux jours auparavant était encore dans un état parfait, ne présentait plus qu'un tas de décombres. Elle avait été incendiée, et il ne restait sur pied que quelques granges isolées. Nous biv. dans les jardins contigus à la ville.

Le temps avait été continuellement couvert d'un brouillard si humide, que les habits en étaient pénétrés, et que la terre en était délayée comme dans les plus grandes pluyes : au point

que les voitures avaient de la peine à avancer. Le nombre des voitures qui suivaient l'armée était si considérable, que la colonne occupait à elle seule un espace de plus de six lieues. Il est impossible d'avoir une idée du dsordre que cela occasionnait : les soldats se battaient pour passer l'un devant l'autre, et quand, par hazard, on trouvait un pont, il fallait quelquefois attendre douze heures pour le traverser. Les voitures avait été numérotées, mais dès le second jour de marche, l'ordre avait été interverti au point que l'on ne se connaissait plus, et que ceux qui avaient, par leur rang, droit a avoir une voiture, ne savaient le plus souvent où la trouver et ne pouvaient avoir ce qui était dedans et dont ils avaient grand besoin; de cette façon, dès les premiers jours de la retraite, on commençait déjà à manquer de tout, Ce jour nous entendimes pour la première fois sauter des caissons que l'on ne pouvait pas conduire par faute de chevaux ; c'était des caissons du corps d'armée italienne qui avait eu beaucoup de chevaux tués aux dernières affaires. Tout le monde murmurait de ce qu'on ne prenait pas tous ces chevaux inutiles plutôt que de perdre ainsi des munitions qui pouvaient nous être si nécessaires. On observa même qu'un général d'artillerie avait, en sortant de Moscou, douze voitures, toutes attellées de six

chevaux chacune. En avançant un peu plus loin, nous trouvames les débris de ce parc qui brûlaient encore. Ce spectacle était bien triste et bien effrayant.

Le 27, nous suivimmes la route qui rejoint celle de Mohilow à Moscou. Nous bivouaquames près de Vereja, jolie ville qui, allors, était bien conservée, mais qui a été détruite par l'arrière-garde italienne. Nous fimmes plusieurs changements de position et ce ne fut qu'à dix heures qu'enfin nous fumes placés définitivement.

Le 28, le temps, quoique froid, continua d'être beau. Nous biv. en avant de Mozaisk.

Le 29, le froid continua et la misère commença de se faire sentir : les provisions étaient épuisées et le pays n'offrait aucune ressource. Il s'établit dans l'armée une habitude de voler qui était telle, que rien n'était assuré et que l'on était obligé de porter toutes ses provisions sur soi ou au moins de ne pas les quîtter un instant de vue. On enlevait les porte-manteaux sur le dos des chevaux et les marmittes au feu. Ce jour, nous biv. entre Gridewa et Dowinn, à l'angle d'un bois.

Le 30, on commença d'appercevoir quelques désordres occasionés par la faim et le manque absolu de tout ce qui était nécessaire à la vie. Nous biv. à Czatsk entre l'église et la ville pour

attendre l'arrivée du corps d'armée commandé par le prince Eugène Bauharnais.

Le 31, nous marchames tout le jour et nous arrivâmes de nuit devant un village dont j'ignore le nom. Il fit un vent froid des plus violens. Nous eumes toutes les peines du monde à allumer du feu.

Le 1er novembre, nous partimes à 4 heures du matin et nous arrivames de nuit à Wiasma où nous biv. Le froid et le désordre augmentèrent. Les colonnes se mêlèrent; les soldats ne retrouvaient plus leurs régimens; la confusion devint extrême et on commença de prévoir tous les malheurs qui allaient tomber sur nous.

Le 2 novembre, nous arrivames de nuit près d'une église entourée de pallissades, où il y avait un poste pour la correspondance. Nous y biv.

Le 3, nous biv. dans un bois au bord d'un lac qui baigne les murs du château où logeait l'Empereur.

Le 4, nous restames dans la même position. Pendant la nuit on me vola deux chevaux; en parcourant le camp, je les retrouvai, mais mes selles uniformes étaient enlevées et je ne pus les découvrir. Le lac gella, pendant la nuit, au point que le matin on passait sur la glace.

Le 5, il tomba une pluye froide comme de la glace avec un vent du Nord-Est si violent qu'il

pénétrait jusque dans la moelle des os. Toute la terre fut couverte d'eau qui, s'étant gelée presque à l'instant, forma une glace unie comme un miroir sur laquelle les chevaux ne pouvaient se tenir en pieds; les crampons en acier s'usaient fort vite et on ne trouva d'autres moyens pour empêcher les chevaux de tomber que de les défferer et de les laisser aller pieds nuds; on leur envelopaient les sabots avec des chiffons qui étaient déchirés de suite. Nous biv. sur la hauteur de Dorogobùtz, près d'un petit clocher.

Le 6, il tonba une grande quantité de neige. Nous biv. près d'une maison de poste, environnée de palissades, ou l'Empereur logea. Le nombre de chevaux et d'hommes qui périssaient de faim et de misère augmenta à un point extraordinaire. A tout moment l'on rencontrait des parcs qu'on avait été obligé de bruler faute de chevaux pour les conduire.

Le 7, je fus de garde au château ou logeait l'Empereur. Au milieu des misères, il avait des provisions considérables et des vins de toutes sortes. Nous reçumes un peu de farine et de viande de bœuf ou de vache.

Le 8, nous biv. près de quelques granges échappées à l'incendie ou étaient les équipages de l'Empereur, à six lieues de Smolensk. Je vis l'impossibilité où nous serions de sauver aucune

voiture, ce qui me détermina à abandonner ma calèche et la plus grande partie de mes effets; je ne conservai qu'un petit porte-manteau avec quelques chemises, un habit et une paire de bottes. Je mis dans des sacs le sucre, le café, le vin, le rhum et le pain qui me restait, et je disposai tout pour échapper au froid et à la famine.

Le 9, nous arrivames à Smolensk; nous fumes placés d'abord dans le même faubourg que nous avions occupé en avançant; mais le lendemain on nous fit aller au faubourg Witepsk, sur la route d'Elnia. Nous reçumes un détachement qui arrivait de France et qui nous apprit que l'armée russe de Moldavie occupait la Volhinie. Une partie des officiers pensait que l'on prendrait position à Smolensk et que l'on tenterait le hasard d'un combat. Mais outre l'inconvénient du froid qui était extrême, on n'avait fait aucune provision de vivres ni de fourrages; les hommes n'avaient rien du tout que la chair des chevaux qui périssaient en grand nombre et, malgré une situation aussi désespérée, on ne prenait aucun soin des soldats; on en exigeait un service plus pénible encore que dans un temps d'abondance. Chaque nuit on en voyait un bataillon par régiment biv. sur une montagne où il n'y avait pas un brin de paille, point d'abris et la déffense de faire du feu. Cette défense était à peu près inu-

tile; elle prouvait seulement le peu d'humanité de ceux qui donnaiènt des ordres, puisqu'il n'y avait point de bois à plus d'une lieue loin. Le froid augmentait toujours et le vent de Nord-Est continuait; on donna une petite quantité de mauvais biscuit tout moisi et quelques goutes d'une eau de vie de grains plus capable de faire du mal que du bien. Aussi, malgré ce léger secours, un grand nombre de soldats tombaient malades. On criait contre les officiers comme s'ils avaient été cause de tant de maux, dont ils étaient les premières victimes.

Le 14 novembre, le froid étant insupportable, nous partimes de Smolensk et nous biv. à six lieues, près d'un bois, ou il y avait plus de six pieds de neige. Toute la route était couverte de glace; les chevaux tombaient à tout moment; quelques centaines furent assommés; d'autre' périrent de misère. Un de mes domestiques qui conduisait deux chevaux, sur lesquels étaient quelques provisions, fut assassiné par des soldats qui pillèrent tout et tuèrent aussi un des chevaux; l'autre tomba entre les mains des Cosaques.

Le 15, nous couchames dans des granges à Krasnoï. Pendant la nuit du 15 au 16, nous fumes envoyé pour attaquer un village ou l'avant-garde russe était logée; nous parvinmes à nous emparer du village. Un grand nombre de Russes

furent tués ou prisonniers; de notre coté, nous eumes quelques soldats et plusieurs officiers blessés ou tués. Je reçus cinq balles dans ma redingotte et deux contusions légères. Après cette expédition, nous rentrames à Krasnoï et nous y passames la nuit.

Le 17, nous marchames en avant pour protéger l'arrivée du 1er corps qui faisait l'arrière garde. Il y eut un grand combat ou nous perdimes beaucoup d'officiers et de soldats. Les deux premiers régiments de tirailleurs et de voltigeurs furent entièrement détruits; il ne resta pas 120 hommes de ces deux corps; les deux régiments de fusiliers souffrirent aussi beaucoup. J'eus deux chevaux tués sous moi.

Il y avait en avant de Krasnoï un ravin et un petit pont; bientôt, il fut tellement encombré par les voitures qui se pressaient de passer, qu'il fut impossible d'avancer ni de reculer, et l'on fut forcé d'abandonner tout ce qui était de l'autre coté. Une jeune femme, très bien mise, qui avait des souliers de satin blanc, ayant été obligée d'abandonner sa calèche, s'en allait à pied, portant un enfant de deux ou trois mois dans les bras; en arrière de mon bataillon, elle perdit ses souliers; elle continua de marcher à pieds nuds, regardant son enfant et levant de temps en temps les yeux au ciel, jusqu'à ce que je la perdis de vue. Dans

ce moment, il tombait une grande quantité de boulets, de mitraille et de balles; elle n'en paraissait pas émue et semblait envier le sort de ceux qui étaient tués et dont les cadavres couvraient la plaine. Je fus blessé à la jambe gauche par la chute d'un de mes chevaux qui eut la jambe emportée d'une obus, et je reçus presque en même temps un coup de feu au coté droit qui ne m'occasionna qu'une contusion assez légère. Lorsque le premier corps eut passé le défilé, nous battimes en retraite en traversant Krasnoï; en arrière de cette ville, le chemin est creusé à cause d'une élévation. Nous n'avions pas une pièce de canon à opposer aux ennemis; il falut donc traverser cet espace sans pouvoir s'écarter ni à droite ni à gauche, sous le feu de quatre pièces de canon et de deux obusiers qui faisaient un ravage extraordinaire. Aucun coup n'était perdu; les obus ne pouvaient aller ni d'un côté ni de l'autre, et elles ne cessaient de tuer ou de couper les jambes que quand leur force était arrêtée par la résistance des corps. On peut juger quelle effroyable boucherie cette batterie occasiona; elle acheva de décourager tous ceux qui furent spectateurs de ce massacre. A l'entrée de la nuit, nous biv. près d'une mauvaise maison ou l'Empereur logea.

Le 18, on continua la retraite.

Le 19, nous passames le Borrysthène, à Orsa, où nous biv.

Le 20, à Dobrouna.

Le 21, à Oriba.

Le 22, à Kokanova.

Le 23, à Bobre.

Le froid était d'autant plus insupportable que l'armée n'avait rien à manger. Un grand nombre d'hommes périssaient de misère; leurs cadavres couvraient les routes; les corps étaient tellement affaiblis, que les soldats ne pouvaient pas, la plupart du temps, faire de feux et qu'ils mangeaient la chair des chevaux toute crue.

Le 24, nous nous réunimes au corps du maréchal duc de Régio qui, n'ayant été qu'à Polosk, avait un peu moins souffert.

Le 25, l'armée arriva devant Borisow, qui était occupé par l'armée russe de Moldavie. Nous biv. sur une petite montagne d'ou l'on découvrait la ville. Les Russes avaient fait des redoutes qui étaient garnies de canons; ils occupaient une espèce de camp retranché en face du pont. La ville est battie en amphithéâtre contre une coline qui domine toute la rive gauche de la Beresina; le passage de cette rivière est un des plus difficille à cause que ses bords sont marécageux. Il se trouvait encore une difficulté de plus à cause des glaces que la rivière chariait, qui renversaient

les travaux que l'on commençait. On manquait des objets nécessaires pour un aussi grand travail qui devait s'exécuter devant une armée et qui exigeait toute la célérité possible, puisque l'armée russe pouvait arriver d'un moment à l'autre et qu'alors, environnés de toutes parts, il ne nous restait plus que la mort les armes à la main, ou la honte de les déposer devant ceux que nous avions vaincus tant de fois! avec la perspective d'aller achever notre vie dans les déserts de la Sibérie.

Le 26, nous biv. à l'entrée du pont, qui a près d'un quart de lieue de long, en colonne serrée, dans un endroit ou il y avait beaucoup de bois dont on fit de grands feux, ensuite nous remontames la rivière jusque près de Studzianca ou l'on travaillait à construire un pont. Nous biv. vis à vis de l'endroit ou l'on travaillait, on regardait avec inquiétude l'ouvrage qui allait très lentement et l'on écoutait les coups de fusils que les tirailleurs qui étaient passés à la droite ne cessaient de tirer pour éloigner l'armée russe. Les corps étaient déjà diminués d'une manière sensible, les régiments étaient réduits à très peu de monde. Les ouvriers travaillaient toute la nuit, et le matin du 27 le pont était achevé; on en avait commencé un second qui ne put être fini. La Garde passa à la pointe du jour. L'Empereur,

les maréchaux et beaucoup de généraux étaient à la tête du pont pour maintenir l'ordre; mais, malgré leur présence et leurs efforts, les hommes se précipitaient sur le pont avec une espèce de fureur, ce qui fut cause qu'il se rompit plusieurs fois, ce qui retardait beaucoup le passage. Nous biv. à l'entrée du bois sur une hauteur, entre des marais; la nuit fut des plus mauvaises.

Le 28 au matin la bataille de Borisow commença, l'armée française se couvrit de gloire; il y eut une charge de cavalerie qui mit un grand désordre dans l'armée russe qui se retira avec précipitation dans la ville. Nous fîmes un grand nombre de prisonniers. Presque au même instant le maréchal Oudinot fut blessé. Le soir, nous biv. dans le même endroit que la nuit précédente; il tomba une grande quantité de neige et le vent était si violent qu'il enlevait le feu et même le bois. Nous souffrîmes tout ce qu'il est possible d'imaginer pendant cette triste nuit.

Le passage de la Beresina est un des événements les plus extraordinaires dont l'histoire puisse conserver le souvenir. L'armée, fatiguée par la longueur des marches, affaiblie par les privations et la faim, exténuée par le froid, était déjà détruite moralement, quoi quelle existat encore phisiquement.

A l'aspect du nouveau danger que présentait

notre position, chacun songea à sa conservation personnelle; les liens de la discipline achevèrent de se briser; allors il n'y eut plus d'ordre; le plus fort renversait le plus faible et lui marchait sur le corps pour arriver au pont. On se précipitait en foule pour passer et il fallait, avant que d'entrer sur le pont, gravir une montagne de cadavres et de débris; beaucoup de soldats blessés ou malades, de femmes à la suite de l'armée étaient renversés par terre et foulés aux pieds. Quelques centaines d'hommes furent écrasés par les canons. La foule qui se pressait pour passer formait une masse immense qui couvrait un grand espace de terrain et dont les mouvements ressemblaient aux vagues de la mer. A chaque espèce d'ondulation, les hommes qui n'étaient pas asez forts pour résister au choc étaient jettés par terre et étouffés par la masse. L'armée russe s'étant approchée, il tomba quelques obus et des boulets au milieu de ces malheureux; la terreure s'empara de tous les esprits. Beaucoup de personnes tentèrent de passer sur des chevaux à la nage; quelques unes réussirent, mais la plupart furent noyés, entraînés par les glaçons et même coupés en morceaux par leur choc. On en vit arrêtés par les glaces, sans pouvoir s'en dégager, périr ainsi en appelant le secours d'un ami. La division polonaise qui était restée à la gauche de

la Beresina ayant été repoussée par les Russes, eut beaucoup de peine à percer cette masse de débris et à gravir cette montagne de cadavres; mais étant enfin parvenue à la droite du fleuve et l'armée russe continuant à la poursuivre, elle mit le feu au pont, abandonnant à l'ennemi plus de vingt mille soldats ou domestiques, deux cents pièces de canon et mille voitures. Quelques uns de ces infortunés tentèrent encore de passer, quoique le feu fut au pont, mais ils périrent tous, soit en se brulant, soit en tombant dans l'eau.

Le 28, nous vinmes dans la nuit occuper le même bivouac, ou nous avions passé la nuit précédente. Nos abris avaient servis d'ambulance et avaient été brulés ensuite; nous ne trouvions plus de bois. Toute la nature paraissait conspirer contre nous. Il tombait une quantité énorme de neige; elle était transportée comme de la poussière par un vent du Nord-Est si épouvantable que ses sifflemens inspiraient la terreure aux plus intrépides. On pouvait à peine respirer; le froid augmentait encore; nous passames une nuit dont on ne peut pas se faire une idée.

Le matin du 29, je fus visiter l'endroit ou avait été le pont; la rivière était presque entièrement gelée et le silence de la mort avait succédé aux bruits de la guerre. On voyait quelques corps

russes qui occupaient la hauteur de Studzianca, ou nous avions bivaqué le 26. Les débris abandonnés par l'armée française couvraient toute la plaine et présentaient un aspect effrayant.

Nous remontames la droite de la Beresina en traversant un marais ou je crois avoir compté quatre-vingts ponts; nous biv. dans un bois.

Le 30 novembre, nous biv. près de Plechnitsi, village dévasté ou nous ne trouvames aucune ressource.

Le 1er décembre, le froid augmenta encore. Les cosaques coupèrent plusieurs fois la colonne; je marchai contre eux avec cinquante fusiliers grenadiers et, quoi qu'ils fussent un nombre assez considérable, un seul feu de peloton suffit pour les mettre en fuite. Nous biv. à Slaiki; il y restait encore quelques maisons qui furent brulées.

Le 2 décembre, nous arrivames à un bourg nommé Illia; nous biv. près d'un pont. Le corps d'armée d'Italie, qui y avait logé la veille, avait consumé tout ce que les Juifs avaient pu sauver de provisions qu'ils leur avaient vendus au poids de l'or.

Le 3 décembre, nous biv. près des débris d'un village que l'on croit être Malodetschno; nous y trouvames heureusement une maison ou nous passames la nuit.

Le 4 décembre, à Markovo, le froid étoit

encore augmenté; il était ce jour la de 21 degrés; le ciel était clair et sans nuages; mais le froid était si vif que le soleil paraissait d'un jaune pale. Les hommes étaient si affaiblis par la faim et le froid qu'ils n'avaient plus de formes humaines; ils ressemblaient à ces spectres que l'imagination épouvantée enfante pendant la nuit; on les voyait courir çà et là, comme des insensés furieux, regardant fixement et sans rien dire, les cheveux et la barbe couverts de glaçons qui pendaient comme les cristaux d'un lustre, la figure noircie par la fumée et le sang des chevaux dont ils s'étaient nourris; presque tous étaient sans souliers et sans chapeaux, le corps couvert de haillons, la tête entourée de peaux encore saignantes; lorsqu'ils apercevaient du feu, ils se précipitaient dessus, pour se chauffer les pieds; ils tombaient dedans, sans que ceux qui étaient autour prissent la peine de les retirer; ils périssaient ainsi au milieu des flammes auxquelles ils servaient d'alliment. Le bivouac que nous quittions ressemblait a un champ de bataille; il était couvert de morts ainsi que les chemins que nous avions parcourus. Quelquefois, lorsqu'un feu était abandonné, des hommes, qui n'avaient pas la force de couper du bois, se plaçaient autour, mais le feu venant à diminuer, ils mouraient couchés auprès; d'autres arrivaient et s'assoyaient

sur les cadavres de leurs camarades et périssaient un instant après.

Le 5 décembre, nous biv. à Smorgoni. Nous apprimes que l'Empereur était parti la veille pour se rendre à Paris, laissant le commandement de l'armée au roi de Naples. On marchait sans ordre; les corps étaient confondus et mêlés et, quoique l'on fit peu de chemin, les jours étaient si court qu'il fallait toujours marcher pendant une partie de la nuit. Le froid augmenta encore d'un degré. On ne peut pas se faire une idée des malédictions horribles que les soldats donnaient à Napoléon lorsqu'ils surent qu'il nous avait abandonné. Les officiers sages pensaient qu'il n'y avait que ce moyen de sauver la France et de rétablir l'honneur de nos armes en créant une autre armée capable de résister aux Russes et de retenir les allié dans le devoir.

Le 6, à Soupranouy. Il y avait quelques granges dans lesquelles nous fumes entassés l'un sur l'autre, pelle melle, hommes, chevaux, cadavres tout enfin. Nous y trouvames les débris des corps napolitains et de la division Loison qui étaient de douze mille hommes en arrivant à Vilna et qui étaient déjà réduits à 5 ou 600 hommes. Aussitôt que le départ de l'Empereur fut connu, la plupart des chefs ne songèrent plus qu'à en faire autant. Les colonels mettaient le drapeau de leur régi-

ment en ceinture et cachaient l'aigle en quelque endroit ou les Russes ne pourrait la trouver. La faim et la misère était portées à leur comble. On voyait des troupes d'hommes que l'on nommait les hébétés, qui en effet étaient insensés, ouvrir le ventre des chevaux vivans, en arracher les rognons, le foye, le cœur et les manger avec une voracité qui ne peut s'exprimer, à côté de l'animal encore palpitant. D'autres, qui n'avaient plus ni sabres, ni couteaux, déchiraient avec les dents la chair et succaient le sang des chevaux tombés par terre mais encore vivants; enfin j'ai vu de mes yeux des forcenés se déchirer les membres et succer leur propre sang, tant la faim et la misère avaient altéré leur raison et réduit des hommes raisonnables à une condition au dessous de celle des plus vils animaux.

Le 7 décembre, nous biv. à Rovno- Polé. Le froid était à 24 degrés dans la matinée; mais dans la nuit il s'augmenta au point que le thermomètre était à 29 degrés et demi et, le 8 au matin, le mercure était entièrement fixé dans le tube. J'avais conservé un joli thermomètre que je brisai en présence de plusieurs officiers auxquels je montrai le mercure qui était comme du plomb. Tout le chemin était couvert d'une glace unie comme du cristal, ce qui joint à la faiblesse causée par la fatigue et le manque de nourriture

faisaient que des milliers d'hommes tombaient et ne pouvaient plus se relever; au bout de quelques minutes ils étaient morts. Vainement, ils appelaient les secours d'un ami pour leur tendre la main. Tous les cœurs étaient fermés à la pitié et, dans ce malheur général, l'homme le plus sensible ne pouvait penser qu'à sa conservation personnelle. Toute la route était couverte de morts et de mourans; on voyait à chaque instant des soldats qui, ne pouvant plus supporter leurs maux, s'assoyaient par terre afin de mourir; en effet, il ne fallait pas rester plus de cinq minutes assis pour être mort. Des amis étaient à causer ensemble; un d'eux se sentait si faible qu'il disait : « Adieu, mon ami, je reste ici »; il se mettait par terre et dans un instant il n'était plus.

Le 8, nous biv. à Roukoni. Ce fut la journée la plus pénible de cette longue retraite. Le peu de chevaux qui nous restait périt; la route en était couverte; on ne pouvait plus mettre le feu aux équipages que nous abandonnions; les cosaques ne cessaient de nous harceler et, à peine étions nous arrivés dans un bivouac, qu'ils se présentaient avec quelques pièces de canons qu'ils conduisaient sur des traineaux et nous tirrait dessus à mitraille. Presque tous nos soldats avaient jettés leurs fusils; ceux qui les avaient

conservés étaient si faibles qu'ils ne pouvaient pas s'en servir. Depuis le 7, le froid était si extraordinaire que les hommes les plus robustes avaient leur corps entièrement gelé au point que tous ceux qui s'approchaient du feu tombaient en morve et restaient morts. On voyait un nombre extraordinaire de soldats qui n'avaient plus que les os des mains et des doigts ; toute la chair était tombée; beaucoup avaient perdus le nez et les oreilles; un grand nombre étaient devenus fou ; on les appelait ainsi que je l'ai déjà dit, les hébétés; c'était le dernier degré de la maladie; au bout de quelques heures ils périssaient. On les aurait pris pour des hommes saouls ou au moins yvre; ils marchaient en vacillant et disaient les choses les plus extraordinaires qui auraient pu paraître plaisantes si 'on n'avait pas vu que cette situation ne précédait de peu d'instans la destruction de l'individu. L'effet que le froid extrême produit est le même que celui du feu le plus actif; les mains et le corps se chargent de cloches, remplies d'une eau rougeâtre; ces cloches percent et la chair tombe presque aussitôt. On peut avoir une idée de cette destruction en plaçant près du feu une pomme de terre fortement gelée; à mesure qu'elle se dégèle elle tombe en eau; il en est ainsi de notre corps, et ceux qui avaient été dégelés de cette manière ne présentaient plus qu'un squelette des

séché dont les os tenaient à peine l'un à l'autre.

Malgré le danger certain qu'il y avait à s'approcher du feu, peu de soldats avaient assez de force pour résister à cet attrait; on les voyait même mettre le feu aux granges et aux maisons pour se chauffer; à peine étaient-ils dégelés qu'ils tombaient morts. D'autres malheureux arrivaient, s'assoyaient sur leurs cadavres et périssaient un moment après, sans que l'exemple de leurs camarades put leur faire éviter le danger. J'ai vu de cette manière plus de 800 hommes morts autour d'une maison. D'autres fois ils se mettaient si près que, n'ayant pas la force de se reculer lorsque les flammes s'approchaient d'eux, ils étaient brulés; on voyait des corps à moitié consumés, d'autres qui, allumés pendant la nuit, ressemblaient à autant de flambeaux placés çà et là pour éclairer nos désastres.

Le 9 décembre nous arrivames à Vilna ou nous eûmes toutes les peines d'entrer parce que les rues étaient remplies de canons, de caissons, de chevaux et de bagages renversés et abandonnés au moment ou les cosaques s'y étaient présentés. On nous logea dans des maisons du faubourg; mais à peine arrivés, un groupe de cosaques se présenta avec deux pièces de canons qui tirèrent à mitraille sur les maisons que nous

occupions; il fallut allors sortir pour les repousser. Un régiment de grenadiers biv. sur la montagne et perdit trois cents hommes qui moururent dans la nuit.

Les magasins de Vilna qui étaient immenses furent pillés; au lieu de faire des distributions régulières, on ouvrit les portes de manière que quelques-uns eurent tout et les autres rien, J'avais été assez heureux pour faire acheter une douzaine de bouteilles de vin, du pain et de la viande, mais mon estomac était si rétréci et si affaibli que je ne pus manger qu'un peu de potage. Le vin me fut d'un grand secours pour le reste de la route. Je le prenais comme on prend un remède par cuillerée et d'heure en heure.

Le 10 décembre, nous fîmes séjour; il nous servit à nous laver, à couper nos barbes qui étaient longues et couvertes de cendres et d'une crasse noire qui nous faisait ressembler à des mulâtres. On répandit le bruit que des troupes fraiches arrivaient et que nous allions prendre position á Vilna. Déjà l'espérance rentrait dans nos cœurs, lorsque vers minuit nous reçumes l'ordre de partir. Un grand nombre de soldats restèrent dans les maisons et dans les rues, préférant de tomber entre les mains de l'ennemi, et même d'être tués plutot que d'aller s'exposer à un froid qui continuait d'être insup-

portable. Nous traversames la ville et ensuite on nous fit entrer dans une espèce de magasin ou nous restames jusqu'à sept heures du matin, que nous en partimes en suivant la route de Kowno. A peine avions nous fait quelques pas qu'un pulk de cosaques pilla et fit prisonnier un assez grand nombre d'administrateurs et de militaires conduisant des équipages. Cependant, comme nous continuions à marcher en ordre, jamais ils n'osèrent s'approcher de nous; ils marchaient sur les cotés de notre colonne, à une distance respectueuse, sans que de part ni d'autre il fut tiré un seul coup de fusil.

Le 11 décembre, nous logeames à Sismari. Quoique le temps fut horrible et le froid toujours le même, nous marchames assez bien parce que nous avions mangé un peu. J'avais chargé le seul cheval qui me restait de toutes les provisions que j'avais pu me procurer. Aussitôt après mon arrivée, je m'occupai de préparer quelque chose à manger; j'eus lieu de me féliciter de cette précaution, parce que vers minuit on vint nous dire que l'on partait de suite.

Le 12 décembre, nous marchames depuis une heure du matin jusqu'à midi pour arriver à Jewi ou nous espérions de passer la nuit. On nous avaient logés tout ce qui restait du régiment avec le corps Hessois commandés par le prince Emille de

Hesse, dans une mauvaise barraque ou nous étions les uns sur les autres. Ces braves Hessois avaient reçu à Vilna une compagnie qui escortait leurs drapeaux. Je crois qu'ils en avaient une douzaine qu'ils ont rapporté avec beaucoup de soins et sans en perdre un seul. On ne pouvait se lasser d'admirer la conduite de ce jeune prince, qui ne quittait jamais ses officiers, partageant leurs peines, leurs privations et leurs dangers comme le dernier d'entre eux. A l'entrée de la nuit on nous donna l'ordre de partir; nous marchames toute la nuit. Jamais je n'ai été aussi fatigué; mille fois j'eus la pensée de me coucher par terre et de finir comme des milliers d'autres avaient fait; mais des idées de religion m'empêchèrent de contribuer volontairement à abréger mes jours. Le froid était trop violent pour pouvoir rester à cheval; je n'avais d'ailleurs plus la force d'y monter; tous mes domestiques avaient péri; je n'avais qu'un soldat qui soignait un peu mon cheval et qui, comme moi, avait peine à se soutenir.

Enfin, le 13 décembre, vers les dix heures du matin, nous arrivames à Kowno, je fus logé chez un particulier qui me reçut assez bien et qui ne pouvait croire à tous nos désastres. Nous restames vingt-quatre heures à Kowno; pendant ce temps, on pilla le Trésor, les maga-

sins et tout ce que les soldats trouvaient; on enlevait les porte-manteaux des officiers sur leurs chevaux derrière eux; on les volait sous la tête de celui qui dormait couché dessus. Ce qui avait échapé aux désastres de la Russie paraissait plutôt une bande de voleurs que les débris d'une grande armée.

En sortant de Vilna, à environ une lieue, on trouve une montagne très escarpée qu'il faut franchir; le chemin est ordinairement très beau, mais le froid extraordinaire avait rendu la montagne comme un massif de glace qu'aucune voiture ne put gravir; le Trésor qui avait passé la Bérésina et tant d'autres passages difficilles ne put vaincre celui-là ; il falut bruler toutes les voitures et abandonner la croix de Saint-Iwan les autres trophés apportés de Moscou avec tous les équipages de l'Empereur. On distribua le Trésor, qui était de plus de cinq millions, aux troupes qui l'escortait; mais presque tous s'approprièrent ce qui ne leur avait été que confié, et l'on en sauva fort peu de chose.

Le 14 décembre, nous repassames le Niemen, abandonnant le territoire de la Russie. On ne peut pas se figurer ce que ressemblait notre armée. Que l'on imagine un ramas d'hommes sans armes et sans ordres, comme des brigands, pillant et dévastant tout, sans discipline et sans chefs;

une grande partie avait des pelisses de femme couvertes en soie, en casimir et en autres étoffes : bleu, verte rouge et de toutes les couleurs ; au lieu de souliers des chiffons et des cordes autour des pieds, pour chapeaux des peaux non tannées; plusieurs avaient des peaux de moutons; ils mettaient leur tête dedans et environnaient les canons autour du cou; d'autres étaient presque nuds et on voyait leur corps gelé qui tombait en pourriture. La place de Kowno était couverte des cadavres des hommes morts de froid ou d'excès de boisson ; plusieurs soldats qui n'avaient bu ni vin ni liqueurs depuis longtemps trouvèrent un magasin d'eau de vie en burent avec excès; plus de cinquante restèrent morts sur la place. Il nous restait encore quelques voitures que l'on laissa encombrer sur le pont que nous eumes toutes les peines du monde à passer, tandis qu'il aurait été si aisé de passer sur la glace qui avait une épaisseur et une force suffisante pour porter une pièce de 24. Le Niemen paraissait non pas une plaine, mais une suite de colines de glace dont quelques unes avaient plus de vingt pieds de hauteur. Il tomba une grande quantité de neige. Ce jour, 14 décembre, nous couchames à Pilluvisken.

Le 15, à Virballen. Nous y fimes séjour le 16 et nous passames la revue du Roi de Naples, général en chef et du prince de Wagram, major gé-

néral de l'armée. Le froid continuait et ce jour, surtout, il faisait un vent si froid qu'il coupait la respiration.

Le 17, nous logeames à Staluponen.

Le 18, à Gumbinen.

Le 19 à Juterburg.

Ce fut la première ville ou nous trouvames quelque chose à manger. Notre diné, qui nous parrut un banquet magnifique, se composa d'un potage, d'un morçeau de bœuf, deux poulets et quatre bouteilles de vin pour sept personnes. A peine avions-nous fini ce repas si simple que je fus saisi d'une fièvre violente qui me dura jusqu'au lendemain.

Le 21 je pris une médecine et le lendemain du quinquina; mais le mal augmentant, je demandai la permission de me rendre à Koenigsberg. Je partis le 23 accompagné du chirurgien major dans un traineau que nous avions loué. Nous couchames à Velau. Le lendemain, comme toute la terre était couverte de neige et de glace, nous ne suivions aucun chemin et notre conducteur nous dirigeait par la route qui lui paraissait la plus directe. En passant ainsi à travers champs, notre traineau renversa dans une source d'eau chaude ou nous fumes plongés jusqu'au cou; on nous en retira, mais, étant loin de toute habitation, le froid nous saisit et nous étions tous

deux comme deux blocs de glace; nous restames dans cet état pendant près de cinq heures. Enfin, étant arrivés dans un village dont j'ignore le nom, j'eus assez de force pour me faire descendre dans la cour au milieu de la neige dont on me frotta d'abord les mains et le visage ; on dégela peu à peu mes habits, on me déshabilla tout nud et deux Juifs me frottèrent pendant une heure le corps avec de la neige, au point que le sang sortait de tous cotés par les pores de la peau qui était toute déchirée; allors on me mit dans une chambre ou il n'y avait pas de feu ; on m'habilla et on me mit dans un autre endroit ou il y avait du feu. Il ne me resta de gelé qu'un point dans une oreille et le bout de l'orteil du pied gauche. Mon chirurgien, qui s'était fait descendre dans un endroit chaud, était mort quelques minutes après. Je repartis de ce village après avoir généreusement récompensé mes deux Juifs et les personnes qui m'avaient donné azile et j'arrivai à Koenigsberg; je fus logé sur la place dans une maison qui paraissait bien, mais dont les maitres étaient des gens durs et barbares qui me mirent dans un grenier sans feu et presque sans couverture et me firent payer douze francs pour un bouillon et un verre de vin. On me fit venir un médecin qui ne me laissa pas ignorer les dangers de ma position, mais qui

cependant entreprit de me traiter; il me donna d'abord du quinquina à grandes doses, l'acide sulphurique et d'autres remèdes qui ne produisirent aucun effet. Allors il résolut de tenter le traitement par le moyen de la préparation arsenical de Koenigsberg; cette préparation me sauva la vie. Le régiment arriva à Koenigsberg le 31 décembre. Le lendemain les officiers vinrent me voir et me dirent qu'ils partaient le 2 et que toute l'armée se retirrait sur la Vistule, malgré mon état, je me résolus à partir. Je louai un traineau pour 40 piastres qui devait me conduire jusqu'à Elbingen.

Je partis le 3 janvier 1813, n'ayant avec moi qu'un soldat qui me soignait. Mon conducteur était un coquin qui me conduisit dans un village éloigné de la route où il me fit payer quarante autres piastres en menaçant de me conduire aux cosaques si je ne le satisfaisais pas de suite. Je passai la nuit sur un banc, dans une chambre qui me parrut être une douane. J'étais si malade que je n'avais pas la force de me remuer; je faisais toutes mes nécessités dans mes pantalons, ce qui m'avait tellement écorché que, quand il fallait me les otter, le peu de peau qui me restait s'en fut avec.

Le 4, j'arrivai à Elbingen; je fus assez heureux pour rencontrer des officiers du régiment qui me

firent loger avec eux. Je fus soigné par le docteur de la maison ; je me crus un peu mieux, je demandai la permission de me rendre à Berlin pour me guérir mais le général Roguet me la refusa. Je restai dans cette position jusqu'au 11 janvier que je reçus l'ordre de me rendre à Marienburg ce jour. Je partis avec deux officiers dans deux traineaux, les cosaques occupaient déjà tout le pays, et en arrivant au bord de la Vistule nous nous trouvames au milieu d'eux ; il fallait prendre son parti à l'instant. Je fis passer nos deux traineaux au milieu de la Vistule, me souvenant qu'il y avait un canal qui communique avec Elbingen, les chevaux des paysans allaient très bien sur la glace, ceux des cosaques avaient un peu plus de difficulté, ils nous poursuivirent pendant une heure des deux côtés du fleuve, tirant des coups de pistolets contre nous sans jamais pouvoir nous atteindre. Après une fatigue inouye pour un malade, nous arrivames à Elbingen à huit heures du soir ; le lendemain, toute la troupe eut ordre de partir d'Elbingen ; nous avions trouvé un chariot à acheter, on nous donna des chevaux et nous arrivames à Marienburg à la nuit, le 12 janvier. Nous fumes très mal logés et tout ce qu'il fut possible de nous procurer, ce fut une soupe à la bière et des œufs ; mes compagnons de voyage avaient les pieds

gelés, mais leurs estomacs se seraient très bien accomodé d'un diné plus succulent.

Le 13 janvier l'armée continua sa marche et fut à Dirschau ; on annonça qu'elle irait a Posen. Nous ne pumes pas trouver un azile dans cette ville, ce qui me détermina à aller jusqu'à Stagard, où nous couchames chez un médecin qui nous traita fort bien. Il nous dit que les cosaques occupaient la route de Posen et qu'il était dangereux d'y passer sans escorte. Cet avis me fit changer de direction et je me résolus de suivre la route qui étant la plus près de la mer était la moins exposée aux cosaques et offrait plus de ressources. En conséquence, nous suivimes des chemins de traverse jusqu'à Alt-Kirschau, mauvais village où nous logeames le 14 janvier.

Quoique le temps fut très froid, la différence était si grande pour nous qu'il nous semblait être au printemps, nous restions tout le jour sur notre chariot sans autre couverture qu'un simple vichoura et sans avoir froid, nous ne trouvames rien à manger à Att.-Kirschau.

Le 15 janvier, à Couitz.

Le 16, à Jastrow.

Le 17, à Schoulauke.

Le 18, à Driesen.

Le 19, à Friedberg.

Le 20, à Laudsberg; nous y trouvames les deux

régiments de tirailleurs et de voltigeurs qui venaient de Paris, qui avaient des musiques superbes et qui étaient très beaux.

Le 21, à Custrin ; nous obtinmes d'y faire séjour le 22. Nous logeames chez un apoticaire au coin de la place.

Le 23, à Müuchberg.

Le 24, à Dalwitz.

Le 25, à Berlin.

Nous rencontrames le roi de Prusse près de Müuchberg ; il allait, disait-on, à Breslau en Silésie. A Berlin, je fus logé Frédéric stras chez M. Simon, architecte, j'y fus traité avec beaucoup de douceur et d'humanité et j'y restai le 26 et le 27.

Le 28, je fus couché à Vittenberg. Je ne renouvelle point la description de ce pays parce que j'en ai parlé dans mes voyages précédents.

Le 29, à Leipzig, j'appris que tous les officiers avaient reçu l'ordre de se rendre en poste à Paris. J'y fis séjour le 30, espérant de trouver le colonel Bodelin, que je croyais qui y était encore.

Le 31, à Naumburg ; nous y vendimes nos chevaux de voiture.

Le 1er février, à Erfurt.

Le 2, à Eisenac.

Le 3, à Vac.

Le 4, à Fulde.

Le 5, à Schlictern.

Le 6, à Hanneau.

Le 7, à Francfort.

Le 8, à Mayence. Je fus logé à l'Hotel des Trois-Couronnes, ou descendait les diligences. J'y restai jusqu'au 13, que je partis pour Paris où j'arrivai le 18 février à une heure après midi.

La maladie dont j'avais été attaqué était une fièvre putride inflammatoire, autrement fièvre adinamique. Elle était détruite, mais il me restait une faiblesse générale et des obstructions dans les parties inférieures du corps qui faisaient craindre pour ma vie ou au moins pour ma santé pendant longtemps. Les moyens violents que l'on avait employé pour détruire la fièvre avaient agi sur mes organes qui étaient très affaiblis. Mes pieds et mes jambes étaient enflés d'une manière effrayante. Je restai jusqu'au 20 mars sans pouvoir mettre de bottes. J'étais encore assez mal lorsque le 20 mars je me rendis à Panthemont pour y reprendre mon service. Il est aisé de se figurer dans quel état je me trouvais ; le soldat qui m'avait servi était resté malade à Mayence, je n'avais plus ni chevaux, ni effets, ni rien ; il fallait tout remplacer pour se mettre en état d'entreprendre la campagne qui allait s'ouvrir. Malgré l'injustice que l'on m'avait fait en ne m'accordant aucun avancement, je résolus

de faire la campagne et je me préparai afin d'être prêt à partir sous peu de jours. J'eus d'abord deux bons chevaux, les selles uniformes et tout le nécessaire. Cependant j'avais toujours les pieds enflés et une espèce d'érésipel sur tout le corps ; ce fut dans cette situation que j'entrepris de partir, et l'on verra que la route, au lieu de me nuire, comme tout le monde le croyait, hata ma guérison et contribua au parfait rétablissement de ma santé.

CAMPAGNE DE SAXE

EN 1813

CAMPAGNE DE SAXE

(1813)

J'étais dans l'état que l'on a vu lorsque le 30 mars je reçus à quatre heures après midi l'ordre de partir le lendemain avant jour ; il fallut en toute hate arranger mes affaires et celles du régiment. J'y employai toute la nuit et je partis avec le bataillon de fusilliers que je commandais encore. Le 31 mars, à six heures du matin, nous fimes halte à Bondi et nous couchames à Claye. Je fus logé au « Cheval Blanc ».

Le 1er avril, nous déjeunames à Meaux, à l'hotel de « la Sirène », il est renommê pour la bonne chère que l'on y fait, et nous couchames à Laferté. Je fus logé à « la Croix Blanche ; il fit pendant toute la journée un vent violent qui fatiguait beaucoup les soldats, qui n'étaient pas encore habitués à la marche.

Le 2 avril, à Château Thiery, nous eumes un chemin détestable et une pluye froide pendant la marche ; le soir il fit un violent orage et il tomba

une grande quantité de grelle. Le 3, nous fimes séjour; je visitai la ville, qui est divisée en deux par la Marne; c'est la patrie de Lafontaine, on y voit encore la maison qu'il habitait.

Le 4, à Dormans, la journée fut courte et le temps charmant; les soldats n'en étaient pas moins fatigués, on leur faisait faire une heure d'exercice après être arrivés au logement, et pendant la route, à chaque repas, quelque temps d'exercice, former les faisceaux et rompre par peloton de façon que ces corps n'ont eu avant d'aller à l'ennemi d'autre instruction que celle qui leur a été donnée pendant la route.

Le 5, à Epernay, je fus logé à « la Croix d'Or », mais je dinai avec le capitaine Hilaire et sa famille, ce sont de très braves gens qui m'accueillirent de la meilleure grâce du monde.

Les 6 et 7, à Châlons, je fus logé au palais impérial. On peut observer que les maires nous logent toujours dans des hotels parce que au moyen de ce que nous y mangeons, on a bien soin de nous faire payer très cher notre logement.

Le 8, à Auve, c'est un des plus pauvres villages de la France, aussi toutes les troupes furent disséminées dans les environs.

Le 9, nous déjeunames à Sainte-Menehould, on y mange un met qui porte le nom de cette

ville et qui est en effet très bon. Nous couchames à Clermont ; je fus logé à l'auberge de Saint-Nicolas.

Le 10 et le 11, à Verdun, je logeai chez mon ancien hote, M. Michel, et le lendemain je dinai chez M. de Marbœuf.

Le 12, à Mars-Latour. Il fit une chaleur et une poussière insuportables.

Le 13, à Metz, je fus logé au Faisan. Nous continuames à faire nos exercices. Nous fimes une visite au général Lorges, qui commandait la division et au préfet.

Le 14, à Courcelles. C'est un petit village ou les troupes ne logent ordinairement pas. Le prince de Wagram dina à l'hôtel où j'étais logé.

Le 15 et le 16, à Saint-Avold, je logeai à la Carpe ; le soir il fit beaucoup d'éclairs et de tonnerre et il tomba une pluye d'orage qui couvrit tous les chemins.

Le 16, l'Empereur dina à la poste ; il donna 50 napoléons pour son diné et 100 francs à la fille qui l'avait servi.

Le 17, à Saarebrück, logé à l'hôtel des Trois-Colombes.

Le 18, à Hombourg, à la Poste.

Le 19, à Landsthut, à Lauge.

Le 20 et le 21, à Kaiserslautern, au Grand-Cerf.

Le 22, à Wenweiler, au n° 115, chez le sous-inspecteur des forêts.

Le 23, à Alzey, aux Trois-Rois.

Le 24, à Mayance, au Cheval-Blanc.

Le 25 et le 26, à Francfort. Je fus logé chez M. Betteman, fameux banquier, ou je fus très bien reçu. J'appris ma nomination de colonel de la Garde.

Le 27, à Hauneau, logé sur la place n° 473.

Le 28, je partis pour rejoindre le deuxième régiment de tirailleurs dont on m'avait donné le commandement. Je logeai à Gelnhausen, chez un médecin boiteux, au n° 381. J'y fus bien accueilli et bien traité.

Le 29, à Schlüctern, au n° 4, hôtel de l'Auge. J'eus très mauvais chemin.

Le 30, à Fulde, chez le père d'un colonel au service de France, je dinai chez madame Meige nièce de M. Robertson, conseiller d'Etat à Hanneau.

Le 1er mai je fis halte à Voc et je fus loger à Eissenach au n° 176. Je visitai mon ancien logement aux Rois Maures.

Le 2 mai, passé à Gotta, à Erfurt et logé à Weimar, chez M. Müller, conseiller, lettre A, n° 43.

Le 3 mai, passé a Naumburg et couché à Lutzen ; cette ville était remplie de blessez et de

prisonniers, les maisons avaient été dévalisées et je ne pus rien avoir à manger. Le régiment était à Pegaud, jolie ville à la droite de l'Elster. L'empereur de Russie et le roi de Prusse y avaient leur quartier général le jour de la bataille. Les environs sont marécageux et couverts de bois très propres pour une guerre de partisans, le pays est fertil en grains et en toutes sortes de fourages.

Le 4, je rejoignis le régiment, qui biv. près de Borna, petite ville située dans une isle formée par la rivière ; les chemins sont trés fatiguants et fort mauvais.

Le 5, la division fit une halte à Lausig, petite ville presque toute bâtie en bois, et fut biv. en avant de Golditz, jolie ville adossée à une coline agréable. La journée fut longue et fatiguante. La route n'est ni pavée ni ferrée et le terrain généralement composé d'une marne glissante très susceptible de se transformer en boue ou en poussière. Il plut pendant toute la nuit du 5 au 6, ce qui rendit les chemins presque impraticables.

Le 6, la division biv. à la gauche de Valdheim, la pluye continua pendant toute la journée, elle était très froide et bien incommode.

Le 7 mai, toute la Jeune Garde biv. en colonne par brigade à la gauche de la route. Le régiment fut placé près du village de Nosen, ayant sa droite au château, ce village est situé à la

gauche de la Mülda, rivière qui a sa source dans les montagnes de la Bohême, passe à Golditz et se jette dans l'Elbe au-dessus de Dessau. Les chemins sont des plus mauvais et si étroits qu'ils peuvent à peine donner passage à deux voitures ordinaires, ils sont en outre coupés par une grande quantité de ponts, qui tous avaient été brulés ou détruits par les ennemis.

Le 8 mai, la division biv. à la gauche de la route, sur trois lignes, ayant la droite au village d'Ober-Corvitz et faisant face à Dresde, dont elle était éloignée d'une petite lieue, sur le même terrain ou Frédéric le Grand gagna une batatlle en 1745. De cette position, qui est un peu élevée, on découvre parfaitement la ville et le cours de l'Elbe qui serpente au milieu d'une plaine agréable et fertille.

On ne conçoit pas comment l'empereur de Russie et le roi de Prusse, dont la plus grande force consistait en cavalerie avaient pu choisir un pays aussi coupé et aussi couvert pour donner une grande bataille contre l'armée française qui n'avait pas un cavalier à leur opposer. La victoire de Lutzen fut la suite de cette fausse manœuvre, cette victoire presque entièrement due à l'infanterie française, renversa les calculs de la politique qui avait du supposer que l'armée française, composée de conscrits sans instruction et sans ex-

périence, serait battue et détruite; il n'est pas douteux que si le champ de bataille avait été mieux choisi, si la cavalerie des Russes avait pu se déployer et manœuvrer, l'armée française était perdue sans ressource. Le champ de bataille des Russes était si resserré qu'ils s'embarrassaient l'un l'autre, se gènaient et étaient bien plus exposés au feu de notre artillerie qui les atteignaient dans des endroits où nous ne savions pas même qu'ils étaient. Cependant leur retraite se fit en bon ordre et ils se trouvèrent au bout de peu de jours en état de donner une seconde bataille.

Le 9 mai il tomba beaucoup d'eau, ce qui rendit notre camp incommode et malsain. Nous n'avions que des petits abris en vieille paille qui ne pouvaient pas même nous deffendre du soleil.

Le 10, nous éntrâmes en ville au moment ou toutes les corvées étaient aux distributions entre huit et neuf heures du soir, ce qui occasiona la perte de beaucoup d'effets. C'est un grand défaut qui existe dans l'armée française que cette impatience qui ne permet pas de différer d'un instant l'exécution de mouvements dont le retard n'entraine aucun danger; dans cette circonstance, par exemple, la perte des fusils, gibernes, sacs et effets, fut considérable. Il était possible de l'éviter soit en envoyant l'ordre d'entrer en

ville avant d'envoyer aux distributions, soit en différant jusqu'au lendemain matin de nous faire quitter le camp. Il était tout à fait indifférent pour les opérations militaires que nous fussions logés à minuit ou bien à huit heures du matin puisque nous devions y rester plusieurs jours, mais voilà notre manie qui n'est pas facile à corriger et dont la force vient de ceux qui entourent le chef.

L'Empereur était déjà entré en ville le 8 mai, lorsque l'ennemi occupait encore la ville neuve qui est à la droite de l'Elbe, le pont de pierre avait été détruit par les Russes. S. M. se logea au château du Roi, qui est près du pont de l'Elbe, de l'autre côté du quel l'ennemi avait élevé des batteries qui ne cessèrent pendant plusieurs jours d'envoyer des obus, des boulets et de la mitraille qui causerent un grand dommage à la ville et blessèrent plusieurs personnes.

Le régiment se reposa les 11, 12 et 13.

Le 14 il fut avec toute la Garde recevoir S. M. le Roi de Saxe près du chateau du Gros-Garden sur la route de Prague. Le pont de pierre qui avait été détruit fut réparé et toute l'armée se mit en mouvement.

Le 15 mai, nous reçumes à minuit l'ordre de prendre les armes sur le champ. Toute la troupe resta en bataille jusqu'à sept heures du matin,

croyant à chaque instant de partir; enfin on se mit en marche en suivant la route de Dresde à Berlin ; le régiment biv. en avant de Reichenberg entre les deux routes, les bataillons étaient placés sur deux lignes, l'un derrière l'autre à distance de demi-bataillon.

Le 17, nous partimes à dix heures du matin, nous marchames jusque fort avant dans la nuit et nous biv. près d'un grand village dont j'ignore le nom.

Le 18, on fit l'exercice, une pluye abondante nous obligea de nous retirer et dix minutes après nous reçumes l'ordre de nous mettre en route. Nous suivimes la division et nous biv. en avant de Bischofwerda. petite ville entièrement brulée. La division était placée sur deux lignes à distance de bataillon ayant deux pièces de canon en avant et le reste de l'artillerie en arrière entre lá ville et le camp. Le régiment était formé en colonne par division à distance de peloton et placé à la droite entre les deux lignes. Le soir on apprit qu'un détachement de lanciers avait rencontré un gros de cosaques et avait eu quelques hommes blessés. M. le général Lanus ayant eu ordre d'aller le reconnaître, prit le régiment qui partit le 19 à la petite pointe du jour. En route nous fumes instruits que les cosaques s'étaient retirrés et qu'ils étaient encore à plus de cinq lieues de l'en-

droit ou nous étions, ce qui détermina le général à rentrer au camp. En y arrivant nous trouvames que toute l'armée était partie. On ne laissa aux soldats que le temps nécessaire pour manger la soupe, après quoi nous nous mimes en marche pour la rejoindre. Nous trouvames la jeune garde devant Beautzen, campée sur trois lignes, ayant la droite au village ou était l'Empereur, et la gauche dans la direction de la ville, faisant ainsi face aux montagnes de la Bohême.

Le 20 mai (bataille de Bautzen), le canon commença de se faire entendre vers neuf heures du matin, en même temps la fusillade s'engagea à la droite assez vivement. La division se mit en marche en se dirigeant vers la gauche de la ville. L'empereur était placé sur un mamelon qui dominait toute la plaine, la vieille garde était en bataille autour de ce mamelon formant un espèce de quarré simple et très étendu. La jeune garde était placée à la droite et en avant du mamelon, sur deux lignes parallèles, en colonnes serrées par division, par bataillon en masse, les bataillons ayant entre eux distance de deploiement. Il tomba allors une pluye si violente qu'elle suspendit un moment les opérations des armées.

Aussitôt que l'averse cessa, le feu s'engagea sur toute la ligne ; la gauche de notre armée s'étant emparée d'une hauteur où les ennemis avaient un

camp, ce fut comme un signal pour se mettre en mouvement. Toutes les masses se dirigèrent la gauche de la ville vers une hauteur où l'ennemi paraissait réunir toutes ses forces et dont nous étions séparés par un ravin profond et escarpé, bordé de rochers en plusieurs endroits, au milieu du quel coule la Sprée, dont le cours est très sinueux. On avait construit à la hate un pont sur la rivière, c'était le seul qui existait dans toute cette partie, ce qui obligeait les colonnes de passer l'une après l'autre ou d'aller faire un grand détour avant de pouvoir se remettre en ligne. Au moment où nous nous mimes en marche, l'ennemi avait retiré les troupes qui couvraient le sommet de la montagne; il avait à une très petite portée une batterie considérable qui dirigeait son feu sur la plateforme et sur les troupes qui gravissaient la montagne dont l'accês est des plus difficiles ; malgré tous ces obstacles, les troupes marchaient au pas de charge et se formaient à mesure qu'elles pouvaient arriver ; l'ordre des divisions, des brigades et des régiments se trovait ainsi interverti pendant quelques instants, il falut le rétablir sous une grêle de boulets, on y parvint cependant avec beaucoup de facilité. Le 2e bataillon du régiment arriva le premier au sommet de la montagne et se forma sur le plateau en colonne serrée par division. Le 1er bataillon se

forma à la droite du second. Lorsque toute la division fut ralliée, notre brigade se mit en marche en se dirigeant vers un mamelon qui était un peu à la gauche et qui dominait le cours de la Sprée. En y arrivant, nous formames un quarré long ayant l'artillerie aux angles. Ce fut en formant ce quarré que M. le général Lanus fit une chute qui ne lui permit plus de continuer à commander. Je fus chargé de le remplacer pendant le reste de la journée, qui se passa en manœuvres et en mouvements jusqu'au moment ou nous fumes maîtres de la position de la seconde ligne ennemie, ce qui termina la bataille.

Notre perte fut peu considérable. Le régiment eut deux hommes tués et quelques blessés. L'armée resta en position jusque au lendemain matin sans feu, sans paille et sans manger autre chose qu'une très petite portion de mauvais pain. La nuit fut très pénible à passer.

Le 21 mai (bataille de Wurtchen). Cette bataille est une des plus importantes de la campagne et dont les résultats auraient pu amener la paix si l'Empereur n'avait pas été injuste dans ses demandes et d'une obstination sans exemple dans ses prétentions. Au moment ou les troupes prirent les armes, la jeune garde fut formée en deux divisions dont le commandement fut conféré aux généraux Dumousthier et Barrois ; le pre-

mier commandait les fusiliers et les voltigeurs et le second les tirailleurs. Le régiment faisait partie de la 1re brigade, commandée par le général Rottembourg. Aussitot que la division fut organisée, la brigade se forma en colonne par bataillon à demi distance. On commença d'entendre quelques coups de canon. On fit former le quarré par brigade, elle se mit de suite en marche en se dirigeant vers un village dont j'ignore le nom, mais qui me parut être à mille toises du point dont nous étions partis. Le mauvais chemin et des marais impraticables forcèrent de rompre le quarré et de reformer les troupes en colonne serrée par division. Le feu commença allors sur toute la ligne; la brigade fut placée à coté de l'artillerie qui était en batterie dans des seigles et un peu masquée par un rideau qui était en avant à une petite portée de fusil des redoutes que les Russes avaient établies près de l'auberge de Klein-Bascheville. C'est de là que pendant six heures ils nous firent un feu de mitraille et de boulets qui tuait et blessait beaucoup de monde.

On envoya une centaine de tirailleurs pour inquiéter l'ennemi et déranger ses canonniers et on fit de nouveau former le quarré. L'empereur envoya les pièces de 12 se placer à notre droite; dès ce moment nous fumes couverts de feu, de

boulets, d'obus et de mitraille ; l'horizon paraissait enflamé et la terre tremblait sous nos pieds. Jamais on n'avait vu un pareil fracas, les files entières tombaient, le nombre des blessés augmentait dans une progression effrayante et cependant aucun soldat ne quittait son rang pour les emporter, ceux qui avaient les bras amputés s'en allaient se faire panser sans rien dire et sans se plaindre. Les autres qui ne pouvaient pas marcher restaient au milieu du quarré sans proférer une parole. Quelques-uns de ceux qui avaient été blessés de cette manière furent tués par un second coup ou blessés entre les mains des officiers de santé qui leurs donnaient les premiers secours. La plaine en arrière de nous était labourée par les boulets ; il était dangereux de la traverser, aussi plusieurs des officiers qui nous apportaient des ordres furent tués. Nous apprenons que notre aille gauche, qui avait attaqué la droite des Russes, faisait un mouvement rétrograde et qu'elle avait abandonné une redoute dont elle s'était emparée. Nous croyons la bataille perdue ; c'est à ce moment que l'Empereur dit : « La bataille est gagnée ». Ceux qui l'avaient entendu crurent que c'était une mauvaise plaisanterie, mais un instant après on vit combien son coup d'œil était juste et pénétrant. Le général Barrois reçut l'ordre suivant. « L'Empereur or« donne à

« la division Barrois de s'emparer des redoutes « ennemies qui sont en face d'elle ». Il fit former le premier régiment en colonne serrée par division, et le second en quarré à cinquante pas du premier. On donna pour point de direction l'angle saillant de la première redoute. Vingt-quatre pièces de canons étaient placées à notre droite et à notre gauche et suivaient notre mouvement; plus de cinquante autres étaient dans différentes positions sur les cotés qui faisaient un feu continuel pour le seconder. Nous partimes au pas de charge, mais l'ennemi ne jugea pas à propos de nous attendre et abbandonna ses redoutes, laissant quelques pièces démontées, quelques blessés et beaucoup de morts en notre pouvoir. L'Empereur se porta de suite à l'auberge de Klein-Baschevillc, fit prendre position à la division et envoya le régiment pour s'emparer d'une position où l'ennemi paraissait vouloir s'établir et qui me parut à une demi lieue de l'auberge. Quelques tirailleurs qui précédaient la colonne suffirent pour le déloger. J'établis mon régiment sur deux lignes, ayant une haye à sa gauche et un marais à sa droite. J'avais aussi quelques hussards que je plaçai en arrière, ne laissant en avant qu'un poste pour nous prévenir des mouvements de l'ennemi dans le cas où il aurait jugé à propos de nous attaquer. L'Em-

pereur vint nous visiter et loua beaucoup la position que j'avais fait prendre aux troupes sous mes ordres. La nuit fut des plus belles et se passa sans le moindre mouvement. Le régiment perdit soixante-neuf hommes dans cette journée qui fut des plus glorieuses pour les armées françaises.

Le 22 au matin, je reçus l'ordre de me porter sur la route pour rejoindre la division qui suivait la direction de Gorlitz, ou les ennemis paraissaient se retirer. Le régiment biv. dans un bois près de Weisenfels ; l'avant-garde se tirailla pendant quelques heures, mais quelques boulets seulement vinrent jusqu'à nous sans causer aucun mal.

Le 23, le régiment biv. sur une hauteur entre Reichenbach et Gorlitz près de l'endroit ou fut tué le Grand Maréchal du palais, Duroc. Les deux divisions de jeune garde étaient réunies et campées sur une même ligne dans l'ordre suivant : Le premier régiment en bataille, le second en quarré, le troisième en bataille, le quatrième en quarré, et ainsi de suite jusqu'à la gauche. Quoique le camp fut sur une hauteur assez élevée, néanmoins le front de bandière et le terrain en avant était très uni et formait une plaine très vaste.
L'ordre de campement des deux divisions me parut fort convenable, l'ennemi ayant une cavalerie nombreuse à très petite distance de nous.

Ce même ordre de bataille avait été employé avec succès à la bataille de Lutzen ou je crois qu'il avait été mis en usage pour la première fois. La difficulté était de placer la garde de police et les hommes pour faire la soupe et passer la nuit. Voici la position que je fis prendre : la garde de police fut placée au centre du quarré, les abris des compagnies à six pas en arrière de la droite et de la gauche de la façade du quarré la plus éloignée du front de bandière, vis à vis l'interval des régiments voisins de droite et de gauche de manière qu'aucune des faces du quarré ne fut masquée ; les cuisines étaient en arrière de la 4e division du second bataillon. Les compagnies étaient à six pas l'une de l'autre comme dans l'ordre de colonne., de façon que le premier bataillon était à droite et le second à gauche.

Le 24, la division traversa Gorlitz et fut biv. en avant ; la ville me parut assez considérable, il y a quelques jolies maisons, mais en général les rues me semblent étroites et mal pavées.

Le 25, la division se rendit à Valdau, le régiment fut détaché à Bochdorf, mauvais village à la gauche de la route.

Le 26, la garde fit une halte de quelques heures en avant de Buutzlau, sur le bord de la petite rivière de Quers pour attendre que l'armée eut passé le pont. Le régiment fut ensuite détaché à

Tomaswald, pauvre village qui avait déjà beaucoup souffert.

Le 27, l'armée arriva devant Liegnitz, capitale de la Basse-Silésie. J'y reçus plusieurs décorations d'officiers et de chevaliers de la Légion accordées par Sa Majesté comme un témoignage de sa satisfaction sur la conduite du régiment pendant cette campagne.

Le 28, nous restames dans le même camp.

On commença à parler d'armistice et des espérances de paix se répandirent de toutes parts.

Liegnitz est une ville assez considérable près de laquelle les Prussiens gagnèrent une bataille en 1760.

Le 29, les deux divisions de jeune garde biv. en arrière de Neumarck, à l'endroit où les routes de Dresde et de Glozau se réunissent.

Le 30 mai, les deux divisions traversèrent la ville et furent camper en avant, la 1re division à la droite de la route, et la 2e à gauche. La première formait les deux côtés d'un quarré de manière que la 1re brigade était en potence : la seconde division était sur une seule ligne. On reçut la nouvelle officielle de l'armistice.

Le 31 mai on donna l'ordre d'établir un camp à peu près comme ceux de Schooubron et de Finkestein. On ne saurait se faire une idée de ce que coute l'établissement d'un camp, c'est la

ruine d'un pays à quatre ou cinq lieues à la ronde et la destruction de l'habillement. Celui de Neumarek fut achevé en quatre jours ; il ne fut d'aucune utilité puisque nous n'y restames que jusqu'au 6 juin, et cependant il fut la source et la cause de beaucoup de pillages et de la destruction de plus de 500 maisons.

Le 6 juin, le régiment se mit en marche vers dix heures du matin et fut coucher à Parckwits, à Attlais et dans quelques villages ou il fut fort bien.

Le 7, à Lubben, petite ville assez jolie, environnée de murs, je fus logé près de la place n° 37, dans une maison où il y avait trois demoiselles très aimables.

Le 8, nous arrivames à Polkwitz. On nous distribua nos cantonnements ; ceux de mon régiment étaient dans les environs de Glogau ; les principaux villages sont à environ 3 lieues l'un de l'autre, ce sont Quittitz, Bauch, Rettkau, Grambschutz, Porschutz, Tsohrewitz, Toppenderf, Vilschau, Pinquaurt, Gros et Kleïn Obisch, et ce fut dans ce dernier ou je m'établis avec mon état major, le village est petit, ainsi que son nom le désigne ; il y a un mauvais château appartenant au prince Auguste de Prusse, qui ressemble plutot à une ferme qu'au palais d'un prince. Le régisseur nous traitait assez mal. Voici le

genre de vie que nous y menions : le matin nous déjeunions entre sept et huit heures avec une tasse de café de chicorée et un peu de lait, à midi nous dinions avec le maître de la maison, sa sœur et ses enfants ; notre diné se composait d'une soupe, du bœuf, des pommes de terre, et pour dessert, un morceau de fromage. Nous étions douze à table, mais nous n'avions jamais plus de trois bouteilles de vin et de la bierre. Nous soupions à huit heures du soir avec un roti de veau, de la salade, un plat de légumes et deux bouteilles de vin. Je n'ai jamais vu un homme plus flegmatique que ce régisseur. Il coupait le bœuf avec une espèce de mouvement mesuré qui demandait un temps infini ; aussi, malgré la mesquinerie de notre diné, nous restions au moins deux heures à table, et assez souvent les officiers n'avaient plus de pain lorsque le bœuf était auprès d'eux.

Nous fimes plusieurs voyages à Glogau pour nous procurer les choses dont nous avions besoin. Tout était d'une chèreté excessive qui nous obligeait de dépenser au delà de ce que nous aurions fait en France.

La Silésie produit beaucoup de seigle, d'orge, d'avoine et une grande quantité de lin avec lequel on fait ce beau linge si renommé dans toute l'Europe.

Pendant une quinzaine de jours, je crus à la paix et je me faisais une fête de rentrer en France pour soigner ma santé encore très délabrée par la campagne de Russie, mais vers la fin du mois de juin, lorsque je vis les choses traîner en longueur, je fus certain qu'elle ne se ferait pas; ainsi, au lieu d'imiter les colonels qui, pour faire briller leur régiment pendant la paix avaient acheté des pantalons blancs, je procurai au mien des pantalons de drap gris, amples et commodes, des guêtres d'étoffe noire et surtout de bons souliers.

Je fus confirmé dans l'opinion que j'avais eu d'abord, lorsque le 6 juillet je reçus l'ordre d'aller camper à Polkwitz. Je redoublai de zèle et d'activité pour équiper mes soldats, de manière à les mettre dans le meilleur état possible. Je fis traiter les galleux, guérir les maladies légères sans envoyer les hommes aux hopitaux, enfin le 30 juillet, jour ou le Maréchal Duc de Trévise nous passa en revue, mon régiment s'était augmenté de 200 hommes depuis l'armistice.

Aussitot après la revue du Maréchal Duc de Trévise on annonça que la fête de l'Empereur serait célébrée le 10 août, parce que l'armistice pouvait finir le 15 et qu'il était indispensable de prendre des mesures pour assurer la réunion de l'armée. On dressa une table en avant du camp

ou tous les officiers dinèrent. Le Maréchal Duc de Trévise, qui nous commandait présida à ce diné qui fut fort gai. On ne parlait que des conquettes que nous allions faire si la guerre recommençait, mais il ne fallait pas une grande pénétration pour s'appercevoir du changement qui s'était opéré dans l'armée et présager les désastres qui allaient tomber sur elle.

La bataille de Lutzen, gagnée contre toutes les probabilités humaines, aurait du déterminer l'Empereur à accepter la paix qu'on lui offrait. On ne conçoit pas comment il était assez peu instruit des affaires de l'Allemagne pour ne pas savoir que tous les souverains se préparaient à quitter son alliance ou comment il avait cru pouvoir résister à l'Europe entière ? L'entousiasme qui dabord avait conduit nos bataillons était détruit.

L'ambition avait remplacé l'émulation, l'armée n'était plus commandée que par des officiers braves jusqu'à la témérité, mais sans expérience et sans instruction. Les soldats ne cherchaient que l'occasion de s'éloigner de leurs corps, d'entrer dans les hopitaux et de s'éloigner du danger. Il faut ajouter qu'on les battait pour la moindre chose, qu'on maltraitait ceux qui tombaient malade ou qui nepouvaient suivre l'armée, que l'on n'en prenait aucun soins et qu'au lieu de les considérer comme les compagnons de nos travaux

et les agens de notre Gloire. La plupart des officiers et des généraux les traitaient en esclaves, ce qui dégoutait ceux qui avaient quelques sentiments élevés. On exigeait des choses impossibles, au-dessus des forces de l'homme. Pour les obtenir, tous les moyens étaient bons ; le Colonel qui avait le plus d'hommes présens aux drapeaux était le plus estimé, on ne lui demandait pas ce qu'il avait fait pendant les marches, on ne s'informait pas si on avait abimé de coups des hommes écrasés de fatigues pour les faire marcher, ils étaient arrivés et cela suffisait. Il résultait de cette conduite que l'homme attaqué d'une légère maladie, qui avec des soins se serait guéri, mourait misérablement au bout de quelques temps. Ce manque d'humanité était la cause de la perte d'une masse considérable de braves soldats. Une simple observation aurait montré la fausseté de ce système. On aurait vu qu'en gardant quelques hommes de plus au corps on les perdaient au bout de quelques jours et qu'on les perdaient pour jamais, au lieu qu'avec un peu de soins ils se seraient guéris et auraient rejoint à la fin de la campagne. Ce système de conservation qui doit être celui du gouvernement sage, n'est pas celui que l'on suit dans les armées françaises. On crie contre les colonels et autres officiers qui laissent des hommes en arrière pendant les marches

forcées, on forme des arrieres garde de sous-officiers et caporaux qui, à force de coups font marcher des hommes qui peuvent à peine se soutenir sur leurs jambes. On comble d'éloges et de faveurs ceux qui se montrent sans pitié et sans compassion et l'on force ainsi les officiers les plus doux à devenir durs et barbares comme les autres. Il résulte de cet état de chose que le soldat ne se bat plus pour la Gloire mais par crainte, et qu'une fois éloigné de ses officiers, il ne rejoint que le plus tard qu'il peut dans la crainte des punitions qui l'attendent à son retour.

Il faut ajouter une autre observation, c'est que l'administration est si mal organisée qu'au moins les trois quarts du temps l'armée n'a point de viande, ce qui oblige les capitaines d'envoyer les soldats piller les campagnes afin de ne pas mourir de faim. Le soldat abandonné à lui même est une bête féroce capable de faire tout le mal possibie ; nous en avions déjà des exemples frappant en Portugal, mais tout cela se perd et on ne songe jamais à prendre des mesures pour arrêter le mal que lorsqu'il est sans remède.

Toutes ces observations, au lieu de me donner des espérances comme à mes camarades me faisaient concevoir des craintes que nos premiers mouvements ne justifierent que trop J'avais prévu que nous ferions des marches forcées et

je redoutais surtout la décision de l'Autriche, qui en se déclarant contre nous, mettait l'Empereur dans la nécessité de se retirer à la gauche du Rhin, et à faire, au moins pendant quelque temps, une guerre déffencive, qui ne me paraissait pas convenir à son caractère violent et emporté.

Le 11 aout, les armées russes et prussiennes dénoncent l'armistice.

Le 15, nous abandonames le camp à 4 heures du matin, nous marchames tout le jour par des chemins détestables et nous biv. près du village de Séheinteiler; ce jour nous fimes sept mille d'Allemagne, environ douze lieues de France.

Le 16, nous continuames notre marche, nous passames à Bunzlau, petite ville située sur la Bober, contre des colines; elle est entourée de murs et l'on y construisait quelques redoutes. Je fus détaché avec la 1re brigade à Suberdorf, grand village dont les maisons sont fort éloignées l'une de l'autre. Le pays est bon, il produit beaucoup de grains, mais les chemins sont détestables.

Le 17, nous arrivames à Lauban. Je fus détaché avec les deux premiers régimens à Obersbertelsdorf, sur la route de Greiffenborg et de Zitau. Le village est peu considérable, mais le chateau est vaste, bien entretenu et les jardins en sont charmans. Je fis biv. un bataillon en avant, der-

rière un ravin, couper la route, et j'établis une garde en arrière pour communiquer avec Lauban, le reste des troupes fut logé dans des granges et au chateau.

Le 18, nous restames dans la même position, le bataillon qui était au biv. fut relevé. Je passai l'inspection des régimens, ce repos fut très utile aux soldats qui avaient beaucoup fatigués par la longueur des marches des jours précédens, et surtout par la pluye et les mauvais chemins.

Le 19 nous repassames à Lauban et nous fumes biv. près de Luthnau, grand et fort village à 3 lieues.

La vallée qui est entre Lauban et Luthnau est charmante, elle est arrosée par une petite rivière bordée de prairies immenses, c'est dans ces prairies que l'on blanchit le fil destiné à faire ce superbe linge de table qui s'envoye ensuite dans toutes les grandes villes. Je fus logé au moulin avec le colonel Darieule, nous y fumes parfaitement bien.

Le 20 aout nous marchames encore trois lieues dans la même direction, la division fit halte dans une plaine ou l'on fit la soupe, ensuite nous reçumes ordre de rétrograder sur Lauban ou nous n'arrivames que vers minuit par une pluye froide qui tombait comme un torrent. On nous fit biv. sur la montagne en avant de la ville sur la route

de Lowenberg dans un endroit ou il n'y avait pas un brin de bois ni une goute d'eau, excepté celle qui tombait du ciel assez à contre temps pour nous qui en étions abimés.

Ces contre marches au commencement d'une campagne jetterent un peu de trouble dans les esprits. ce n'était pas la méthode de l'Empereur de manœuvrer avant d'avoir donné une bataille. On crut remarquer de l'incertitude dans les mouvements et un manque d'unité et d'ensemble dans les opératious. On fit connaitre à l'armée la défection de l'Autriche qui s'était mise contre nous. Cette nouvelle fit beaucoup de sensation sur les gens raisonnables qui la regarderent comme le prélude de notre perte.

Le 21, la division arriva à Lowenberg, petite ville batie à l'entrée d'une plaine et au bord d'une rivière. Elle est entourée de montagnes dont la forme est celle d'un amphithéâtre circulaire. Le corps d'armée commandé par le Maréchal Macdonald s'était battu la veille et avait repoussé l'ennemi. Il continuait à tirailler dans les montagnes. Les généraux habitués à la guerre crurent que l'attaque de Lowenberg était un piège pour nous éloigner de Dresde, partager nos forces et nous battres en détail. Nous campames dans la plaine, en colonne serrée par division et par bataillon en masse; nous étions dans la boue et

dans l'eau jusqu'à mi jambe, et je n'ai jamais compris par quelle raison l'on avait choisi une position si incommode et si mal saine.

Le 22 nous restames dans le même ordre ; une partie de la Vieille Garde arriva avec la 4e division. Nous fimes une visite aux généraux.

Le 23, l'armée rétrograda une troisième fois sur Luban, elle n'y fit qu'une halte fort courte et vint biv. près du village de Lichtenberg.

Le 24, on continua la retraite, le régiment fit une halte à Gorlitz, ou il reçut le pain pour trois jours et vint biv. près du village de Kolwitz, ou il n'arriva qu'à dix heures du soir par une nuit des plus obscure et une pluye horrible.

Le 25, le mauvais temps continuait, il tomba une grêle si grosse et poussée avec tant de force que plusieurs soldats en furent blessés et que les chevaux refusaient d'avancer. Nous biv. dans le bois de Bischofswerda.

Le 26, la division arriva devant Dresde n'ayant pas la moitié des hommes présens ; la fatigue avait été telle que les soldats tombaient dans les fossés sans pouvoir se relever. Il est aisé de concevoir qu'il fallait une santé et une force extraordinaire pour faire des marches aussi longues et supporter des fatigues comme jamais armée n'avait fait. Il y a, de Lowenberg à Dresde, 25 milles d'Allemagne, environ 50 lieues, que

nous fimes en 4 jours par une pluye continuelle et un chemin détestable. En arrivant sur la montagne devant Dresde, nous aperçumes de l'autre coté de la ville des troupes des canons et nous distinguames parfaitement que l'on se battait ; un instant après une batterie vint s'établir à la gauche de l'Elbè et faisait feu sur quelques troupes qui passaient le long de la droite du fleuve. On nous fit reposer pendant dix heures, après quoi on nous donna l'ordre d'entrer en ville.

L'Empereur était à la sortie du pont, qui regardait défiler les régimens. Nous pensions d'être logé chez l'habitant et nous n'avions pas une idée d'aller nous battre. Mais en approchant de la porte Pirna, nous entendimes distinctement le feu de la mousquetterie ; des obus et des boulets commençaient à tomber sur les maisons. Nous trouvames les vieux Grenadiers de la Garde sur une petite place, et un peu plus loin les flanqueurs, qui occupaient une espèce de demi lune qui couvrait l'entrée de la ville. A coté de cette demi lune était une redoute ou il y avait six pièces de canons qui faisaient un feu continuel ; c'était le seul point dont nous étionsencore maitres hors de la ville. L'ennemi occupait le Gros-Garden, jardin qui n'est pas à une portée de pistolet de la porte, il faisait un feu de file terrible et son artillerie tirait à mitraille sans discontinuer. Ce

fut en débouchant de la porte et sous un feu des plus meurtrier que le régiment se forma en colonne serrée par division et au pas de course; les deux premiers pelotons furent envoyés en tirailleurs, le premier bataillon marcha à l'angle du bois et le second se porta droit à l'ennemi qui fut culbuté sur tous les points et la position emportée en quelques minutes; la nuit ne permit pas de profiter de nos succès et de poursuivre l'ennemi, qui laissa la plaine et le bois couvert de ses morts; je reçu' deux coups de feu et deux coups de mitraille sur la poitrine, mes deux lieutenants-colonels furent blessés.

M. d'Ethan mourut des suites de ses blessures. Le régiment perdit en outre trente-sept hommes tués ou blessés. Il tomba une pluye froide toute la nuit et si abondante que le matin la terre en était couverte et que nous étions dans l'eau jusqu'à la cheville du pied.

Le 27 au matin le mauvais temps continuait, le régiment prit les armes et se tirailla pendant quelque temps avec l'ennemi qui occupait le chateau de Gros Garden. Le général Rottembourg ayant été nommé lieutenant-général, le commandement de sa brigade, composée des premiers et deuxième régiment de tirailleurs, me fut confié. Je fus relevé au Gros Garden par une division d'infanterie de ligne commandée par le gé-

néral Paillard, que j'avais connu à Palencia en Espagne.

La brigade se dirigea vers le village, ou l'ennemi avait une batterie de quinze pièces de canons qui nous tirraient dessus sans discontinuer. Je fis placer les troupes en colonne serrée et changer de direction afin de profiter de quelques accidens du terrain et d'un rideau qui nous cachait aux ennemis. Le générai m'envoya douze pièces de canons que je fis placer à droite et à gauche en avant de la colonne. Je consignai au commandant de l'artillerie de faire diriger dabord ses douze pièces sur une seule pièce de l'ennemi jusqu'à ce que cette pièce fut démontée et d'en indiquer ensuite une autre et ainsi successivement jusqu'à ce qu'il n'en resterait plus. Cette méthode eut tout le succès possible et l'on remarqua que vers deux heures après midi le feu de l'ennemi était presque éteint allors il fit relever cette batterie par une autre de vingt pièces et d'un calibre plus fort qui nous incommoda beaucoup. La pluye avait continué avec tant de violence que vers midi aucun fusil ne faisait plus feu. Le régiment eu 36 hommes blessés ou tués, les blessés l'ayant été par la mitraille presque tous furent amputés et fort peu en guérirent.

Un de mes domestiques fut blessé d'un coup de feu et mon vallet de chambre, qui m'avait ap-

porté un peu de pain et de vin eut le pied emporté par un obus ; il fut amputé et était guerri, mais ayant voulu rentrer en France, il fut pris par des cosaques et je n'ai plus pu savoir ce qu'il était devenu. Le soir, je fus relevé par le corps du Duc de Raguse, je vins rejoindre les corps de la Garde biv. dans l'endroit que la Vielle Garde avait occupé pendant la bataille.

Le 28 aout, le régiment traversa le Gros Garden et vint camper à Zchawitz sur la route de Pirna. Je commençai de souffrir beaucoup de mes blessures qui n'avaient été pansées qu'avec de l'eau et du sel, sans qu'il eut été mis une seule bande ni appareil. J'entrai dans une maison du faubourg de Dresde avec mon chirurgien pour me faire panser ; la maîtresse de la maison fut si frappée lorsqu'elle vit l'état où j'étais qu'elle se trouva mal. En effet il est inconcevable avec quel bonheur j'avais été blessé : deux coups de mitrailles m'avaient atteint au moment ou j'arrivais sur la batterie, un tiré de la droite et l'autre tiré de la gauche, plus de trente balles de mitraille avaient portés dans mon habit et ma chemise qui étaient déchirée et en lambeaux, il ne restait à l'habit que les quatre boutons d'embas, les cinq autres avaient été emportés, la cravatte déchirée, et malgré un si grand nombre de contusions qui m'avaient tellement meurtri la poitrine qu'elle en

était toute noire, malgré deux coups de droite et deux de gauche qui avaient frappé sur la clavicule et déchiré la peau et les chairs de l'un des cotés à l'autre. Je n'eus ni fièvre ni supuration.

Après avoir été pansé, je rejoignis mon régiment le même jour et je continuai de commander la brigade. J'avais beaucoup de difficulté à me servir de mon bras gauche parce qu'un tendons était endomagé.

Je visitai le chateau de Zschawitz, qui appartient à un prince russe : la forme extérieure et les ornements de l'intérieur sont d'un genre particulier, comme je n'en ai jamais vu et cependant fort commodes et fort beaux.

Le 29, nous restames au camp.

Le 30, nous fumes passés en revue par l'Empereur dans une plaine en sortant de Dresde par la route de Berlin. J'étais encore dans le même état qu'après la bataille, mon habit déchiré et couvert de sang, ce qui frappa l'Empereur qui me dit avec bonté : « Vous êtes bien blessé, colonel ? » et qui examina avec attention l'espèce de phénomène que présentait des coups aussi extraordinaires et aussi singuliers. Il me nomma sur le champ chevalier de l'ordre de la Couronne de fer et me donna le titre de baron avec une dotation que je n'ai jamais ni reçue ni réclamée, il m'accorda d'autres faveurs pour le régiment.

Après la revue la division se rendit à Reîchenberg, village sur la route de Berlin, au milieu des bois et dans une position agréable ; nous n'y arrivames qu'à dix heures du soir. Les soldats étaient si fatigués qu'ils tombaient par terre sans pouvoir se relever et, pour comble de meaux, on nous laissa plus d'une heure avant de nous indiquer le lieu ou nous devions biv., de manière qu'à minuit il n'y avait pas encore de feu dans le camp.

Le 31 aout, à 4 heures du matin, au moment ou on commençait de manger la soupe, on battit la grenadiere et nous partimes de suite, rétrogradant par le même chemin que nous avions fait la veille. Nous trouvions un grand nombre de soldats couchés au milieu de la route qui dormaient. Nous traversames la ville jusqu'à la porte de Pirna ou on nous laissat jusqu'à la nuit sans ordre et sans nous laisser faire la soupe.

Le soir on nous fit partir sans autre ordre que de suivre la route ; on nous fit arrèter a Scheilzuilz, village sur la route de Dresde à Pirna, ou nous biv.

Le 1er septembre, nous restames dans le même camp, nous y apprimes la funeste nouvelle de la défaite de Vandame et de la prise de son corps d'armée.

Le 2, le régiment se mit en marche à quatre

heures du matin et n'arriva qu'à onze heures du soir près du village de Lauza ou il biv. en colonne serrée par division.

Le 3, la division se mit en route à la petite pointe du jour, se dirigeant vers Koenisbrick ou elle s'arrêta pour faire la soupe, ensuite elle fut bivouaquer près du village de Brauuer.

Le 4 septembre, les deux premières divisions de jeune garde se réunirent à Cammed, marchèrent ensemble jusqu'à Bautzen ou elles firent une halte de quelques minutes et furent ensuite prendre position à Hochkirch, ou l'avant garde se battit, mais la position de l'ennemi ayant été forcée, il se retira et nous biv. sur le champ de batallle ; les 3e et 4e divisions arrivèrent à la nuit.

Le 5 septembre, l'organisation de la Jeune Garde fut changée, elle fut formée en 4 div. Je continuai à commander la brigade, qui resta une partie de la journée dans la position ou elle avait passé la nuit précédente. Le soir, nous rétrogradames sur Bautzen ou la division biv. sur deux lignes, la première brigade en avant et la 2e à 40 pas et parrallèlement a la première.

Le 6, nous marchames depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du soir à travers les champs et dans la boue jusqu'à mi-jambes. Il resta un grand nombre de soldats en arrière. Le régiment biv. au coin d'un bois, à l'endroit ou les routes

de Bautzen et de Neustadt se réunissent à peu de distance de Weisig.

Le 7, la brigade continua sa marche et arriva à Dresde à 11 heures du matin. Nous restames dans la rue jusqu'à cinq heures et demie du soir, sans pouvoir être logé. On n'avait pas prévu notre arrivée, les uns voulaient nous envoyer au biv.. les autres nous faire loger, et pendant toutes ces discussions, nous étions à la pluye qui tombait à torrens et sans discontinuer un instant, enfin à l'entrée de la nuit, on nous fit loger dans le même faubourg ou nous avions été la première fois.

Le 8, on nous fit passer la revue d'inspection à dix heures du matin en grande tenue, et un instant après je reçu l'ordre de partir de suite. Nous biv. près du village de Leiben. En y arrivant il tomba une pluye si abondante que la terre était couverte d'eau et ressemblait à un lac. Ce fut dans cette position si pénible qu'il fallut passer la nuit.

Le 9, la brigade fit une halte dans la belle vallée qui est au-dessus de Pirna. Pirna n'est considérable que par sa situation et son chateau. La ville est petite, mal batie, les rues étroites et montueuses. Le chateau est bati sur une montagne très escarpée du coté de Dresde, il domine l'Elbe qui passe au pied et la vue découvre toute

la belle plaine qui s'étend jusqu'à Dresde. Ce chateau a servi de forteresse dans les anciennes guerres et il a été remis en état de d'effence. A six heures du soir nous nous remimes en route et nous biv. près de Berggeishube, village adossé aux montagnes et très bien bati, il y a un chateau et quelques jolies maisons. Ce village était bien conservé et n'avait pas éprouvé la moindre perte, mais les affaires qui ont eu lieu dans les environs ont entrainés sa ruine totale, la plupart des maisons ont été d'esccolées pour avoir du bois celles qui sont restées en pied, parce qu'elles servaient d'azile aux blessés n'ont conservé que les murs et le toit.

Le 10, le régiment fournit 100 hommes pour une reconnaissance qui fut envoyée à Hollendorf, sur la route de Peterswald, pour communiquer avec le général Mouton-Duvernet.

Le 11, une autre reconnaissance fut envoyée au général Ornanano pour le même objet.

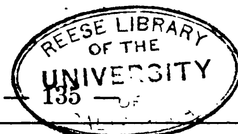
Le 12, une division du 1er corps vint se placer à notre gauche dans le fond de la vallée.

Le 14, au matin, le 1er corps fut attaqué par l'ennemi et obligé de battre en retraite. Notre artillerie occupa la montagne en avant du village, à droite de la route et contribua au succès de cette journée Le 2e régiment de tirailleurs fut envoyé au secours du 1er corps à l'instant ou

l'ennemi s'était emparé de la crête des montagnes ; une compagnie de ce régiment qui avait été placée en embuscade attendit l'ennemi, à bout portant, et lui fit une décharge qui lui tua 5 hommes et en blessa une trentaine. Le régiment fit en outre cinq prisonniers et un vallet de chambre du général Milloradowitch. L'ennemi fut repoussé de toutes les positions dont il s'était emparé. On continua à se tirailler jusqu'à l'entrée de la nuit. Le régiment reçut l'ordre de venir rejoindre la division qui pris position en arrière du défilé de Berggeishube. Le régiment perdit quatre hommes tués ou blessés dans cette journée qui fut particulièrement glorieuse pour lui ; la div. ne se battit pas.

Le 15, la brigade resta dans la même position. la deuxième suivit le mouvement du 1er corps qui reprit sa position de Hollendorf. Les sapeurs commencèrent à construire un bloc-hause sur la route en arrière du défilé de Berggeishube.

Le 16, la division se porta en avant, la brigade prit position sur la hauteur à la gauche du village de Peterswald, situé dans le fond de la vallée et au bord d'une petite riviere ; il est grand, les maisons bien batties et entourées de jolis jardins, elles sont toutes isolées l'une de l'autre mais cependant assez près pour que l'on puisse se par-



ler. Elles ne sont séparées que par ses jardins. Le pays est froid, la récolte tardive et néamoins abondante. La route est belle, mais il y a un grand nombre de défilés qui retardent la marche des colonnes et font de ce pays un endroit très propre à faire une guerre de montagnes.

Le 17, nous restames dans la même position, il tomba beaucoup d'eau et la nuit fut très incommode. A midi, nous avions reçu l'ordre de partir, mais au moment ou nous nous mettions en marche le contre ordre arriva.

Le 18, nous rétrogradames jusque passé le défilé de Hollendorf, ensuite le premier corps s'étant trouvé engagé, nous marchames en avant pour le secourir, pendant la nuit nous marchames jusqu'a Zcheist, village situé dans une vallée agréable les maisons sont belles et annoncent de l'aisance. dans les propriétaires. Nous primes position à l'entrée du village dans des vergers ou nous étions en colonne par demi-bataillon, nous y restames les 19 et 20 par un temps détestable et dans la boue jusqu'a mi-jambes. On ne pouvait pas faire un pas, et comme nous manquions de paille et de bois, presque tous les soldats couchaient dans la boue et ressemblaient à des diables.

Le 21 septembre, nous partimes après midi. La brigade fut logée dans des granges au faubourg de Pirna ou elle était assez mal. Cette fois

la ville me parut plus jolie que lors de notre premier passage ; j'y trouvai des maisons bien baties qui, en général, sont peintes en dehors comme celles de Fraukental, de Berlin et de plusieurs villes de l'Allemagne. Le 1er régiment fut envoyé à l'Ohmen, ou il rencontra l'ennemi.

Le 22, je reçu l'ordre de me rendre à l'Ohmen avec mon régiment ; je le fis placer en avant de la vallée, à la droite de l'Ohmen et faisant face à Vehlen. J'envoyai quelques reconnaissances qui n'apprirent rien de nouveau.

Le 23, on entendit une forte canonnade sans que l'on en connut les résultats.

Le 24 au matin, il tomba beaucoup de pluye ; le soir je reçu l'ordre de venir avec la brigade occuper les hauteurs qui sont à la droite de l'Elbe en face de Pirna. La division biv. en colonne par bataillon à demi distance, sur un rocher très inégal, sans feu ni paille, par un temps détestable.

Le 25, le régiment logea à Pirna.

Le 26, il vint à Sporwitz, petit village sur la route de Pirna à Dresde avec l'artillerie de la division.

Le 27, le régiment fut logé au village de Shireu pour garder le pont de Pituitz; un bataillon fut de service à la tête du pont et l'autre fut escorté les fourageurs. On commença de manquer totale-

ment de fourage, ce qui obligea d'enlever tout celui que l'on trouvait à la droite de l'Elbe. On enlevait aussi le bled, le seigle et les bœufs. Ces fourages achevèrent de ruiner les malheureux habitants qui n'avaient plus aucun moyen d'existence ; ils furent aussi l'occasion d'un pillage horrible ; on vendait presque publiquement les bœufs, les vaches et les grains enlevés à ces infortunés qui n'avaient que ce moyen pour vivre.

Le 28 septembre, le régiment fut relevé par une brigade de la 4e division et se rendit près de Zschakwitz ou il campa. On fit travailler à ce camp avec une incroyable activité. Il fût achevé le 1er octobre. Pendant ce temps on travaillait à fortifier la tête du pont de Pituitz, on avait commencé des ouvrages considérables. J'ignore s'ils ont été achevés.

Le 2 octobre nous reçumes l'ordre de nous rendre à Plaunen pour passer la revue de l'Empereur. La division se réunit en arrière de ce village, mais en y arrivant on nous annonça que S. M. ne viendrait pas et je reçus l'ordre d'aller avec mon régiment à Tharaud ou nous arrivames de bonne heure ; le temps fut des plus mauvais et les chemins exécrables.

La vallée qui conduit de Dresde à Tharaud a un peu plus de deux lieues et demie de long ; elle est dabord fort étroite et bordée des deux côtés de

rochers très escarpés, le milieu est occupé par la route et par la rivière. En s'éloignant de Dresde, la vallée s'élargit et les montagnes se changent en colines charmantes.

Tharaud est fort agréable, la situation en est pitoresque, les maisons sont belles, comodes et bien baties. Il y a des eaux minérales très renommées, l'air y est sain, toutes ces qualités en ont fait le séjour d'été des grands seigneurs de la cour de Saxe, qui y ont presque tous des maisons de campagne.

Après la bataille du 27 août, l'armée autrichienne se trouva renfermée dans cette vallée qu'elle mit quatre jours à traverser. Il n'est pas douteux que si l'Empereur avait été bien instruit, s'il avait connu le pays, c'était fait de l'armée autrichienne qui s'attendait à tout moment à poser les armes et n'avait pas même la pensée de se deffendre. Cent hommes qui auraient occupés la montagne qui est à la sortie de Tharaud vers la Bohême auraient forcé cinquante mille hommes à mettre bas les armes et prit tout le matériel de l'armée, tant la consternation était grande et la position difficile. Une voiture qui s'était brisée sur le pont avait arrêté la colonne, bientot une seconde voiture qui avait tenté de passer s'était renversée et avait causé un tel embarras qu'il y avait impossibilité de pénétrer plus avant

Le 4 octobre le régiment quitta Tharaud pour occuper les deux villages de Hinter et Fodor Gorsdorf. Les maisons en sont jolies et les habitants d'un caractère affable. Je fus logé chez le garde chasse ou j'étais on ne peut pas mieux, malheureusement on ne nous y laissa que deux jours.

Le 6 octobre, nous reçumes l'ordre de partir de suite pour nous rendre à Wilsdruf, ou nous n'arrivames que de nuit par des chemins de traverse très fatiguants.

Le 7, nous partimes avant jour et nous biv. près de Volckisch, petit village sur la route.

Le 8, à Deutch-Lupé ; c'est un grand village divisé en deux parties. J'eus un logement chez le bourguemaitre, j'y fus très bien accueillis.

Le 9, il tomba de l'eau toute la journée qui, quoique courte, fut des plus fatiguante. Nous trouvames 600 Cosaques au village de Leptitz ; ils en furent délogés et eurent trois hommes tués. Nous biv. près de Bohtitz, village adossé à une coline très élevée.

Le 10, nous biv. par bataillon en masse en arrière de Duben, faisant face à la ville, nous n'y entrames pas ; on construisit un pont pour traverser la rivière et nous réunir sur la route de Wittemberg.

Le 11 octobre, il plut toute la journée, nous

eumes un chemin détestable, et nous n'arrivames que de nuit près de Luwast, pauvre village qui fut entièrement ruiné. Toute la nuit il fit un vent des plus violent.

Le 12, on nous fit prendre les armes à deux heures après minuit et rester dans la même position jusqu'à sept heures du matin, mais à peine avait-on renvoyé la troupe pour se reposer un peu que l'ordre de partir sur le champ arriva. La division se mit en marche à sept heures et demie.

Le 13, nous passames à Duben et biv. à 4 lieues plus loin sur la route de Leipzig, près du village de Rothe-Halm ou nous n'arrivames que de nuit. Nous étions biv. en colonne serrée par division, chaque brigade formant une colonne, dans un endroit ou l'on entrait dans la boue jusqu'à mi-jambes. Il tomba de l'eau toute la nuit, ce qui rendit la position la plus insuportable que l'on puisse imaginer.

Le 14, on nous fit partir en toute hate, sans attendre le retour des hommes de corvée, ni même des gardes. La division prit position à une lieue de Leipzig, sur la route de halle. Nous y restames une heure, après quoi nous continuames de marcher en traversant la ville. La nuit était si obscure et les chemins si encombrés que nous mimes quatre heures pour faire une petite lieue;

on peut juger d'après cela du désordre qui régnait déjà dans l'armée. Nous n'arrivames à notre position qu'à dix heures du soir.

Il y eut vers cinq heures du soir une assez forte cannonnade, on fit quelques prisonniers aux ennemis. Il continua de faire une pluye et un vent des plus violent et des plus froid pendant toute la nuit que nous passames près de Sellerhausen.

Le 15, nous restames dans la même position, le régiment reçut un détachement venant des dépôts. On fit l'achat de quelques centaines de paires de souliers.

Depuis le départ du régiment de ses cantonnements, le 6 octobre, les soldats n'avaient pas reçu une once de pain, la seule distribution qui eut été faite pendant cette marche si pénible à cause des mauvais chemins et du mauvais temps, était un peu de ris et de viande ; on conçoit dans quel état l'armée devait se trouver et la différence qui doit exister entre des corps qui ne manquent de rien et ceux qui n'ont que autant de nourriture qu'il en faut pour ne pas mourir de faim ; aux privations de subsistances se joignait encore le manque de souliers. On voyait un grand nombre de soldats pieds nus dans la boue, dans l'eau, les pieds et les jambes déchirés et sanglans ; cette situation arrachait des larmes aux officiers qui n'a-

vaient pas perdus tous les sentiments d'humanité..

On a pu observer que cette marche de Dresde à Leipzig fut une continuité de contre-marches, de changemens de direction qui indiquaient le peu de fixité des plans et l'incertitude des projets du chef. Un jour nous marchions vers Pegau, le lendemain sur Leipzig, le jour suivant vers Wittemberg et puis dans la direction de la Bohême.

Les soldats fatiguaient beaucoup sans avancer et sans résultats connus, l'inquiétude prenait la place de la confiance, les hommes tombaient malades, restaient dans les chemins, et l'armée était de moitié détruite avant d'avoir combattu.

Telle était notre position le 16 octobre au matin. Tout paraissait calme et rien n'annonçait une bataille.

Nous nous mimes en marche à huit heures du matin en suivant la direction de Liebertwolkwitz. En arrivant près de ce village, nous vimes toute l'armée réunie et disposée pour le combat. Un instant après, on entendit bien distinctement trois coups de canon tirés à une égale distance l'un de l'autre ; c'était de la part de l'ennemi le signal du combat qui commença par un feu de canon terrible et comme je ne crois pas en avoir jamais entendu ; toute la terre tremblait.

Le bruit des détonations ne permettait pas d'entendre le feu de la mousqueterie, on était frappé par les balles sans pouvoir distinguer, non pas un coup de fusil mais même un feu de bataillon.

Nous exécutames différentes manœuvres en nous dirigeant vers la gauche de notre ligne ou les alliés avaient une hauteur qui couvrait la droite de la leur.

Cette montagne, deffendue par une artillerie formidable, paraissait être un des points les plus importants de la ligne et dont la possession devait influer singulièrement sur le gain ou la perte de la bataille ; elle fut emportée à la bayonnette dans un instant. Le bois qui couvrait la gauche des ennemis fut en même temps occupée par nos tirailleurs, des cris de joie et de victoire se firent entendre dans notre armée, la ligne ennemie était découverte et déjà quelque désordre s'y faisait apercevoir. Ce fut dans ce moment que l'ordre fut donné de former les colones d'attaques et de marcher aux ennemis. D'après la disposition des choses la victoire n'était pas douteuse et par la position des alliés, leur destruction totale paraissait inévitable. Le corps d'armée saxonne fit un mouvement que l'on crut être le commencement de la charge générale ; il marcha aux ennemis en ordre de bataille avec beaucoup d'ordre et de célérité, mais la joie que ce mouvement

avait occasionné fut de courte durée : bientôt on vit les généraux alliés venir recevoir les Saxons, et l'artillerie qui, quelques minutes avant, était placée à côté de nous, nous fit feu dessus. La défection des Saxons laissait un grand vide dans notre armée qu'il falut remplir en toute hate. On prit pour cela dabord la cavalerie de la garde et la 2e division de jeune garde qui fut placée près de la batterie des pièces de douze ; ensuite il fallut employer à ce service les troupes qui étaient prêtes à marcher aux ennemis et au lieu d'attaquer, nous borner à garder les positions que nous avions occupées dès le commencement de la bataille.

Vers le soir, le corps d'armée commandé par M. le comte de Lauriston, qui s'était battu toute la journée et avait beaucoup souffert, se mit en retraite et bientôt il fut dans une déroute complette. On envoya la brigade que je commandais pour le rallier et arrêter la marche de l'ennemi. Elle se porta en avant au pas de charge, et dans un instant l'ennemi fut obligé de se retirer et d'abandonner sa position.

Ce fut en marchant à l'ennemi que je reçus un coup de feu au coude du bras droit, je restai jusque très avant dans la nuit sans être pansé, la balle s'était logée dans l'os, on eut toutes les peines du monde à la retirer.

La brigade prit position en avant du village et biv. en quarré a une portée de pistolet des vedettes ennemies.

On ne conçoit pas l'espèce d'aveuglement dont l'Empereur était frappé, rien ne pouvait désiller ses yeux, une fatalité extraordinaire le poursuivait sans que les leçons de l'expérience pussent le sauver des moindres fautes. Il avait vu successivement les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembourgeois abandonner son armée, et il n'avait pris aucune précaution pour se garantir de la trahison des Saxons. Il n'est pas douteux que s'il avait laissé les Saxons à Dresde et à Pirna et qu'au lieu d'eux il eut amené à Leipzig les deux corps d'armée français, il pouvait remporter une victoire complette qui aurait pu changer la face des choses, mais en voulant tout conserver il perdit tout. Terrible leçon pour les conquérants qui seraient tentés de l'imiter!

Le 17, la brigade resta dans la même position. Les Prussiens attaquèrent Leipzig et furent repoussés.

La retraite parrut inévitable; cependant on ne prit aucune précaution pour la faire avec le moins de pertes possibles. Il y a en arrière de Leipzig, par la route qui nous restait, un défilé d'environ deux lieues de longueur ou l'on trouve 32 ou 33 ponts; il était aisé de présumer que les équi-

pages s'embarrasseraient dans ce défilé et que ni l'armée ni l'artillerie ne pourraient pas passer. Le prince de Wagram avait proposé de faire des ponts de bois afin de faciliter la marche des voitures et conserver la route pour l'armée. L'Empereur rejetta cette mesure si sage parce qu'il ne voulait pas que personne eut la pensée de battre en retraite.

A onze heures du soir, je reçus l'ordre de mettre du bois sur les feux et d'abandonner le camp. Au moment ou nous nous préparions à partir, le feu prit dans une maison ou étaient mes chevaux et mes équipages, et dans un instant tout fut consumé sans qu'il y eut possibilité de rien sauver. Je perdis chevaux, effets, argent, tout en un mot, et restai blessé sans un sou ni une chemise. Je n'avais sauvé qu'un cheval de bat qui ne se trouvait pas dans l'écurie au moment de l'incendie.

Nous employames presque toute la nuit pour traverser la ville et nous fumes biv. dans une grande prairie à côté de la route de Naumburg. Il commençait à y avoir un grand embarras de voitures dans les rues et sur la route.

Le 18, après avoir pris quelque repos, la division reçut l'ordre de se porter en avant de la ville. Le général de division Barrois marchait à la tête, mais l'encombrement était tel, par la

foule qui se pressait pour sortir, qu'il fut séparé de nous et que nous étions dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer. Dans ce moment, l'ennemi qui était maître de l'hopital et de l'île du Rosenthal, se présenta à l'entrée de la ville. Je me trouvai dans un grand embarras, les balles pleuvaient sur nous de toutes parts, ce qui augmentait encore le désordre, je craignais qu'en ne suivant pas le général de division, je fusse blamé comme ayant manqué à mon devoir, mais il n'y avait pas à délibérer et je pris mon parti sur le champ. Je fis dabord débarrasser la rue et placer deux pièces de canons sur le pont et envoyer les autres dehors afin de pouvoir prendre l'ennemi en flanc et l'empêcher de couper notre retraite. Je fis placer les deux régiments de tirailleurs en colonne serrée à la gauche de la rivière et chasser l'ennemi du Rosenthal par 500 tirailleurs dirigés par M. le colonel d'Arieule.

Dans un moment, l'ennemi fut chassé de l'ile qu'il laissa couverte d'un grand nombre de ses morts. Ses obus mirent le feu à l'hopital, qui fut réduit en cendre, et quatre à cinq cents blessés, de toutes les nations étouffés Je fis prévenir le général et l'Empereur de la position ou je m'étais trouvé. Sa Majesté me fit dire par un de ses aides de camp, de garder cette position et de n'en sortir que par son ordre. Il fallut nous battre toute

la journée pour empêcher l'ennemi d'y rentrer. Le régiment perdit 18 hommes tués et 114 blessés, dont 7 officiers. Les 93 premiers tirailleurs qui avaient été envoyés vers l'hopital furent perdus sans qu'on put savoir s'ils étaient blessés ou prisonniers.

L'embarras, au lieu de diminuer, augmentait. Je prévis dès lors ce qui ne manquerait pas d'arriver, qu'il ne serait plus possible de passer ou bien que l'on ferait sauter les ponts ; pour parer à ces deux inconvéniens, j'envoyai M. Guillemin, mon lieutenant-colonel, avec un adjudant-major, pour établir un pont sur l'Elster dans un endroit qui fut hors de la vue et un peu loin de la route. Ces deux officiers s'acquittèrent de cette commission avec une merveilleuse d'extérité. Le pont fut établi en quelques heures, près d'une maison qui le couvrait. J'y fis placer une compagnie pour le garder ; cette précaution fut notre salut le lendemain, et nous aurions été ou prisonniers ou tués si je ne l'avais pas prise.

Le 19, on continuait à se battre ; les alliés approchaient de plus en plus ; notre artillerie fut mise en batterie en avant des portes de Vittemberg et de Dresde ; on nous tira quelques coups de fusils de dessus les remparts de la ville. Je reçus ordre de quitter le Rosenthal dont la deffence fut confiée au général Fournier ; il se

servit du même pont pour se retirer. Ce qui avait échappé aux désastres de trois batailles et qui avait pu passer l'Elster battit en retraite sur Lutzen; la route était si encombrée que nous avions toutes les peines du monde à passer, ce qui fit que nous n'arrivames à Lutzen que vers onze heures du soir.

Tout était dans un désordre qui ne peut se concevoir, il n'y avait point de généraux pour faire placer les troupes, aucun officier d'Etat major, nous fumes obligés de nous arranger comme on pouvait le faire de nuit et au milieu de tant de débris.

Malgré la fatigue horrible des jours précédens on nous fit partir à deux heures après minuit. Le 20 au matin, la colonne fut divisée par un convoi d'artillerie, une partie des troupes s'égara, ce qui nous fit perdre un grand nombre d'hommes qui ne purent retrouver leurs corps. Nous nous reposames pendant deux heures à Weisenfels pour laisser passer le pont aux équipages, après quoi nous continuames notre route sur Freidburck ou nous n'arrivames qu'à une heure après minuit. Nous biv. sur la montagne près de la ville.

Le 21 octobre, nous arrivames de nuit à Echarberg, nous biv. hors du village et nous en partimes avant le jour.

Le 22, nous biv. près de Gros-Meitz, village considérable et entouré de murs, la division était en colonne serrée par bataillon, faisant face à Erfurt.

Le 23, le corps d'armée fut placé au biv, sur un terrain élevé à quelque distance d'Erfurt, en suivant la route de Veimar. L'armée reçut un peu de biscuit et d'eau de vie, elle n'avait eu aucuns vivres depuis le 15, veille de la première bataille de Leipzig. Le 24, nous traversames la ville et biv. près du fort.

Le 25, la brigade fit l'arrière garde. Quelques Cosaques se présentèrent, mais ils se tinrent à une distance respectueuse. Nous biv. près de Grabslieben.

Le 26, biv. près de Eiseuach.

Le 27, il y avait un si grand nombre d'hommes qui avaient jettés leurs armes abandonnés leurs effets et qui marchaîent sans ordre comme un troupeau, que pour ne pas les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi, nons fumes obligés de nous battre toute la journée nous biv. à Doujes.

Le 28, on tira seulement quelques coups de fusils. Nous fimmes une halte après avoir traversé Wach et nous biv. dans le bois à deux lieues de Fulde.

Le 29 octobre, nous traversames Fulde et biv. près du pont de Flieden.

Le 30, nous avions pris position après avoir traversé Schlichtern. Nous y restames toute la journée ; vers le soir, l'ennemi amena deux pièces de canon et un obusier. Bientôt il fut impossible de garder la position ; les deux généraux qui commandaient l'arrière-garde ce jour-là demandèrent d'être relevés, le Maréchal me chargea de cette dangereuse commission et mit sous mes ordres les débris de six régiments de cavalerie qui formaient au plus un total de 400 hommes avec les 1er et 2e régiment de tirailleurs. Les boulets et la mitraille roulaient sur la route comme des billes sur un tapis de billard. L'arrière garde que je relevais était fort épouvantée, elle courait plutôt qu'elle ne marchait ; mon premier soin fut de rassurer un peu les soldats en plaçant une embuscade à côté de la route, derrière des haies ; l'ennemi, qui ne voyait que ceux qui fuyaient, marchait sans ordre et sans précaution, mais lorsqu'il fut vis à vis de nous, un feu de file, bien nourri en tua quelques uns, en blessa un grand nombre et mit un tel désordre parmi ceux qui poursuivaient avec tant de chaleur qu'ils furent obligés à leur tour de battre en retraite et qu'ils nous laissèrent tranquillement traverser le village. Après quoi nous tirames encore quelques coups de fusils, le reste de la journée fut assez paisible. Nous biv. à deux lieues de Hanneau.

Le 31 octobre, nous reçumes le matin l'ordre de rester dans notre camp, d'y attendre les ordres de l'Empereur. Nous y restames jusque vers trois heures après midi sans rien recevoir et dans une grande inquiétude. Ce fut dans ce moment qu'il arriva un aide de camp qui nous apportait l'ordre de partir, il nous dit que déjà deux autres officiers avaient eu la mission de venir près de nous, mais qu'ils n'avaient pas pu passer. Il nous apprit que l'armée avait abandonné Hanneau, qui était occupé par quinze à vingt mille hommes. Le Maréchal jugea qu'il était impossible de tenter ce passage avec quatre à cinq mille hommes lorsque l'Empereur avait eu peine à l'exécuter avec toute son armée. En conséquence, nous suivimes une route à droite, nous marchames depuis 4 heures du soir du 31 octobre jusqu'à 4 heures du soir du 1er novembre, dans la boue jusqu'à mi cuisses, par une nuit obscure et un temps insupportable, les soldats ne pouvaient plus se tenir en pieds, un grand nombre tombaient et étaient étouffés dans la boue. Le régiment perdit cent hommes dans cette nuit désastreuse ; le petit nombre de ceux qui avaient pu résister à cette fatigue ressemblait à des sauvages, à des ours, et avaient à peine conservé une figure humaine.

A peine arrivés devant Francfort, la cavalerie

légère tomba sur nous avec deux pièces de canon. Un officier et quelques soldats furent tués ce jour.

. Le 1er novembre, nous biv. dans des jardins en face de la route, il ne nous fut pas même permis d'entrer dans la ville.

Le 2 novembre, nous continuames d'opérer notre retraite et nous biv. à Esse.

Le 3, l'avant-garde alliée nous attaqua en avant d'Hocheim, dans la même position ou nous nous étions battus le 6 janvier 1793 ; elle fut repoussée, et nous vinmes pendant la nuit prendre position à Contreim.

La nuit était des plus obscure, les généraux nous avaient quittés sans donner d'ordre sur la position qu'il fallait occuper. Je fis placer la 1re brigade en colonne serrée par division, chaque régiment formant une colonne dans les vignes au-dessous de la route, les autres régiments suivirent cette manœuvre.

Le 4, nous occupames un camp sous les murs de Cassel.

Le 5, nous repassames le Rhin, ensuite le régiment traversa Mayence et fut cantonné à Marienborn.

La campagne de Saxe, depuis le 15 août jusqn'au 15 novembre, fournira de grandes leçons aux généraux. Elle a été presque aussi funeste à

la France que celle de Russie, et il est juste de reconnaitre que la défection des alliés avait changé la balance des forces. On doit avouer aussi que depuis la bataille de Dresde, l'Empereur fit des fautes si multipliées qu'amoins d'un miracle son armée devait être détruite. J'ai déjà remarqué qu'aprés la bataille il aurait pu prendre toute l'armée autrichienne prisonnière de guerre, ce qui probablament aurait amené la paix avec cette puissance et retenu les autres alliés, mais la plus grave de ses fautes fut d'avoir abandonné le général Vandame dans les montagnes de Bohême. Conçoit-on un pareil délire !

Il voulait envoyer en même temps un détachement à Berlin et poursuivre l'armée alliée dans les montagnes, à travers des chemins presque innaccessibles. Si au lieu d'envoyer la Jeune Garde, qui était à Zschakwitz, à Reichenberg, il l'avait faite porter à Bergheishubel et à Hollendorf pour appuyer le mouvement du général Vandame, c'était fait des alliés, et il aurait eu tout le temps d'envoyer ensuite au devant des Prussiens, qui, du reste, se seraient bien gardés de s'éloigner de leur capitale dans un moment où leurs alliés étaient battus. Mais ce qui était raisonnable n'était pas assez pour lui, il lui fallait de l'extraordinaire, il voulait que l'on dise qu'il avait battu les Autrichiens à Dresde, dé-

truit les alliés en Bohême et entré à Berlin en même temps. Ce fut cette ambition démesurée qui perdit tout. Vandame fut battu et fait prisonnier, une terreur panique s'empara de son armée qui posa les armes sans se deffendre. Il faut remarquer que l'artillerie prussienne ne faisait plus feu, que les canonniers étaient assis sur leurs pièces, attendant l'arrivée des Français pour se rendre et que si nos soldats avaient aperçus la moindre réserve, le plus léger secours, cette terreur n'aurait pas existé, la d'effaite de cette armée aurait amené des résultats bien différens.

Après d'aussi grandes fautes, il en fit une non moins impardonnable de laisser deux corps d'armée à Dresde, parce que de deux choses l'une, ou son intention était de donner bataille ou bien de se retirer sur la gauche du Rhin ; dans l'un et l'autre cas c'était une grande faute de laisser deux corps d'armée dans une ville qui ne pouvait se d'effendre deux jours, qui était sans approvisionnemens et au milieu d'un pays entièrement ruiné. On ne peut pas savoir jusqu'à quel point ces deux corps pouvaient contribuer au succès de la bataille de Leipzig ; on a vu souvent que l'arrivée d'une division a fait changer la fortune et décidé du sort d'une bataille. C'était encore ici une suite de ce faux système qui ne vou-

lait rien céder et qui presque toujours finit par tout perdre.

Une autre grande faute, qui est générale dans les armées françaises, c'est le manque d'ordre dans les administrations, aucune précaution n'était prise pour les subsistances, et au milieu du pays le plus fertil de l'Allemagne, nous avons été depuis la veille de la première bataille de Leipzig jusqu'à Mayence, c'est-à-dire dix-sept jours sans recevoir un morceau de pain ; concoit-on une pareille négligence ? N'était-ce pas vouloir sacrifier des hommes, comment auraient-ils pu vivre ? Il arrivait dela que pour ne pas mourir de faim, les soldats quittaient leurs régimens, jettaient leurs armes, se répandaient dans les campagnes et finissaient par tomber au pouvoir de l'ennemi.

Pendant toute cette malheureuse retraite de Leipzig, nous vécumes de pommes de terre, que souvent on était réduits à manger crues, de troncs de choux et d'autres choses aussi peu substanciels et aussi mauvaises.

En arrivant dans les cantonnemens à la gauche du Rhin, les deux tiers du régiment était malade : 18 officiers avaient la fièvre en même temps, c'était une désolation. Le 10, le lieutenant Gouge Mourut ; le 11, M. Réthoré, sous-lieutenant, et le 12, M. le lieutenant-colonel d'Ethau.

Il périssait des soldats en proportion, ce qui causait beaucoup de chagrin à tout le monde.

Le 7 novembre, le régiment avait été cantonné à Guntznheim, près Monbach ; c'est un assez bon village où les habitants, et surtout le curé, nous accueillirent parfaitement bien. Nous y restames jusqu'au 16 novembre, jour de ma naissance. Dans la nuit, je reçus l'ordre de partir à 7 heures du matin.

Le 17 novembre, nous logeames à Becteles-heim, grand et joli village à la gauche de la route de Mayence à Alzey, nous y arrivames de nuit, mais nous y fumes fort bien.

Le 18, le régiment fut cantonné dans quatre villages assez près l'un de l'autre qui se nomment Steinbach, Steindenbül, Dreissen et Munster. Je restais dans une auberge à Steinbach ou j'étais fort bien soigné.

Le 25, nous partimes à six heures du matin et nous fumes coucher à Meissenheim, jolie ville au milieu des montagnes.

Le 26, nous logeames à Bergheim et à Sulgbach; pour arriver à ce dernier village on est obligé de passer la rivière dans un guet fort étroit et très dangereux ou bien d'aller faire le tour par Birn. La pluye, qui avait grossi les rivières nous fit prendre ce dernier parti.

Le 27, nous occupames les villages de Hor-

bruck, Sewerbach, Sorchid et Gonerath, qui sont assez mauvais et hors de la route.

Le 28, nous passames la Moselle à Berncastel, et nous couchames à Cues ; c'est un gros village aux pieds des montagnes, nous eumes un chemin détestable et beaucoup de glaces pour y arriver.

Le 29, la division logea à Wittlich, jolie petite ville ; je fus placé chez le curé qui me traita parfaitement bien. Je remarquai qu'il avait une sœur très bonne et de l'humeur la plus enjouée.

Le 30, la division était réunie à Luzerath, le régiment fut cantonné dans les villages de Feid, d'Hor, Weiter, Beuron, Urschmidt et Kliding, ce sont de très pauvres endroits situés au milieu des montagnes du Unsdruck.

Le 4 décembre, le régiment vint occuper les villages de Aldegunde et Brême, ils sont situés au bord de la Moselle, dans une position agréable, mais les chemins pour y arriver sont détestables.

Le 5, je reçus la permission d'aller passer un mois à Paris. Je partis le même jour, je passai à Lutzerath, à Wittlich et je fus coucher à Trèves, ou j'arrivai de nuit.

Le 6, je pris une voiture particulière pour aller à Luxembourg ou je couchai.

Le 7, je me rendis par la diligence à Metz. J'en partis en poste le 8 et j'arrivai le 9 au matin à Paris.

Le régiment fut placé à Etter, petite ville entourée de murs, à la gauche de la Moselle, le 6 décembre, il y resta jusqu'au 13 qu'il en partit pour se rendre à Bruxelles en suivant la route ci-après :

Le 13 décembre à Beugel.

Le 14 à Wettlich.

Le 15 à Etzerath.

Le 16 à Trêves.

Le 17 à Cremaker.

Le 18 à Luxembourg.

Le 19 à Arlon.

Le 20 à Neufchateau.

Le 21 a Saint-Hubert.

Le 22 à Marches.

Le 23 à Liney.

Le 24 à Namur.

Le 25 à Jemmapes,

Et le 26 à Bruxelles ou il resta jusqu'après mon retour.

La mauvaise qualité de petite vérole qui régnait dans le pays occupé par la division m'avait particulièrement déterminé à me rendre à Paris pour me faire vacciner; en conséquence aussitôt après mon arrivée, je me mis au régime convenable à cette opération. Je fus vacciné le 20 décembre par le sieur Lion, chirurgien à Neuilly, en présence du secrétaire général de la Société de vac-

cine et de plusieurs autres docteurs. Le vaccin fut pris sur un enfant de six mois du sexe féminin et qui était très bien portant. On m'en plaça dans sept endroits, trois dans un bras et quatre à l'autre.

La douleur que cause cette opération est peu sensible pour les trois ou quatre premiers, mais l'irritation qui se communique aux nerfs rend les autres assez douloureux. Je n'éprouvai aucun mal, je suivis un régime fort exact et quoique le docteur assurat que le sixième jour j'avais eu un peu de fièvre, j'affirme que je ne m'en aperçus pas le moins du monde et que ce jour je mangeai comme de coutume.

Le dévelopement du vaccin se fit avec une incroyable célérité, il me vint sept boutons gros comme des noisettes, qui suppurerent assez longtemps et qui, au rapport des docteurs, étaient de la plus belle espèce ; mon rang dans l'armée, mon âge, et surtout la vie active que j'avais mené avaient engagés les docteurs à donner une grande importance à cette opération qui eut tout le succès que l'on pouvait. Soit que ce fut un effet du vaccin ou seulement du régime que j'avais suivi, il est certain que je jouissais d'une santé parfaite et que je n'ai jamais été mieux.

Je partis le 4 janvier pour aller rejoindre mon régiment à Bruxelles. Le temps était détestable

et ma vaccine encore en suppuration ; je passai toute la nuit dans la diligence.

Le 5, nous déjeunames à Roye et soupames à Cambrai.

Le 6, nous traversames Valenciennes dans la nuit, nous dinames à Mons et j'arrivai de bonne heure à Bruxelles, Je me logeai dabord à l'hôtel d'Angleterre en attendant le logement qui avait été désigné pour moi. Nous restames à Bruxelles jusqu'au 11 janvier, que nous reçumes à deux heures après midi l'ordre de partir de suite. On peut se figurer toute la peine qu'il y eut pour réunir des hommes logés chez l'habitant, dans une grande ville comme Bruxelles, et surtout lorsque ces hommes étaient de nouvelles levées arrivées à Bruxelles et qui n'avaient pas plus de huit jours d'instruction. Après bien des peines, on parvint à en réunir le plus grand nombre et nous partimes à 4 heures après midi ; il était presque nuit. Nous n'arrivames à Malines qu'environ vers les neuf heures et demie du soir. Quoique la route soit charmante, elle ne laissa pas d'être fatiguante pour ces jeunes gens qui n'étaient pas encore accoutumés aux marches de nuit. Il nous manquait beaucoup de monde en arrivant. On donna des ordres sévères pour le lendemain ; il aurait fallu pouvoir donner des jambes et du courage à ces paysans habillés en

soldats qui ne cherchaient que l'occasion de s'échaper des rangs,

Malines est une grande et jolie ville qui était autrefois la capitale d'une grande seigneurie qui portait son nom ; elle est située au milieu d'une plaine très fertile et traversée par une quantité de canaux qui en temps de paix donnent beaucoup d'activité à son commerce.

Le 12 janvier, la division devait partir avant le jour ; il fut impossible de réunir les soldats, qui, encore fatigués de la marche de la veille, restèrent dans leurs logements; ce ne fut que vers dix heures qu'il fut possible de se mettre en route. Le régiment fut cantonné à Lierre, petite ville ou il se fait un grand commerce et ou l'on trouve quelques fabriques.

Quoique la marche de deux jours que nous avions faite n'eut été ni longue ni très pénible, les corps n'en éprouvèrent pas moins des pertes assez considérables en hommes et en effets ; c'est une observation que l'on ne peut trop répéter aux officiers : les départs précipités et les marches de nuit ruinent les régiments, et plus particulièrement ceux composés de recrues et de jeunes soldats. Dans la circonstance dont il s'agit, il est bien certain que si au lieu de faire partir la division avec tant de précipitation, on lui avait donné l'ordre de se mettre en marche le

lendemain à la pointe du jour, il est hors de doute qu'aucun soldat n'aurait manqué à l'appel, qu'elle serait arrivée dans un jour à Lierre, moins fatiguée qu'elle ne l'était et surtout n'ayant pas éprouvé ce mouvement de crainte qu'occasionne toujours un départ si pressé et qui annonce un danger qui n'avait pas été prévu. Je ne crois pas exagérer en disant que cette marche fit perdre à la division plus de deux cents hommes, une grande quantité d'effets et qu'elle fut la source de la désertion qui se manifesta depuis dans l'armée.

Malgré les désastres de la campagne de Saxe, malgré le passage du Rhin par les alliés, l'armée était encore persuadée qu'elle battrait l'ennemi. Elle adorait son chef et elle ne doutait pas qu'il ne fît des choses extraordinaires pour repousser les étrangers et les éloigner de la France. Dès l'ouverture de la campagne, les hommes habitués à la guerre remarquèrent de l'indécision dans les mouvements et une certaine précipitation qui obligeait souvent à défaire le lendemain ce qu'on avait fait la veille. On prévit dès lors des malheurs plus grands encore que ceux des campagnes précédentes.

Le 13 janvier, on entendit une forte canonade, on apprit que l'ennemi s'était porté sur la route d'Anvers à Malines. Le général en chef envoya

l'artillerie de la division à Malines, sous la conduite d'un bataillon du régiment.

Le 14, toute la division se mit en marche pour se rendre à Anvers par la petite route, dans l'intention de placer le corps ennemi qui avait dépasser Anvers entre Malines et nous et de le forcer à combattre ; mais, soit qu'il eût prévu ce mouvement, soit pour tout autre motif, il s'était retiré avant notre approche. Le général en chef apprit à moitié chemin que ce mouvement était une feinte pour cacher celui qu'il faisait à notre droite. En conséquence, la division reçut l'ordre de rétrograder sur Lière. La troupe fut dabord mise au bivouac, cependant le froid extrême qu'il faisait détermina le général à la faire passer la nuit, sans feu ni paille, dans une mauvaise caserne qui est près de la porte de Malines.

Le 14, la division se rendit à Malines et y logea.

Le 16, elle arriva à Louvain. Cette ville est grande, belle et célèbre par son Université. La maison de ville est un bâtiment très remarquable par son architecture gothique qui est de la plus grande beauté, la sculpture est d'une légèreté et d'une grâce que n'ont pas les ouvrages de ce temps.

La succursale pour les militaires Invalides ne m'a paru avoir de remarquable que son étendue, qui occupe une grande partie de la ville. Elle est

composée de trois couvents que l'on a réunis au moyen de quelques ouvages analogues à la destination de l'édifice.

Le 21, le premier bataillon du régiment se rendit à Malines. Le lendemain 22, toute la division suivit la même direction et fut cantonnée dans cette ville ; le bataillon qui y était arrivé le premier reçut l'ordre d'occuper les villages de Contich et de Valheim.

Le 24, le régiment se réunit à Lière et fut logé dans la cazerne.

Le 25, toute la division se rendit à Anvers, elle traversa la ville et fut cantonnée à Merxheim, village ruiné et situé à environ une lieue et demi en avant.

Anvers est une assez grande ville bien fortifiée et dont le port a couté des sommes immenses à la France. Il y avait dans ce moment une escadre en état de mettre à la voile et plusieurs vaisseaux en construction. Je remarquai que du côté de Dam l'approche de la ville était assez facille et que l'on pouvait établir des batteries qui auraient inquiété les vaisseaux dans le port.

Pendant la nuit du 26 au 27, je reçus l'ordre de me rendre avec mon régiment à la pointe de Malines, d'où je partis pour Malines ; j'y arrivai de bonne heure, je ne croyais d'y rester que quelques instants et seulement pour nous reposer

lorsque je fus prévenu que je devais y cantonner.

Le 28, la division se mit en marche à 11 heures du soir par un vent des plus violent et très froid, elle n'arriva à Louvain que le 29, à 5 heures du matin, nous y restames toute la journée. J'étais logé chez le maire de la ville, qui me parut un fort honnête et fort brave homme. Dans l'après-midi nous retournames à Malines, il tomba une pluye continuelle qui rendit la route très fatiguante. Nous arrivames de nuit.

La route de Malines à Louvain est tirée au cordeau, elle n'a pas une sinuosité et seulement une hauteur peu élevée auprès de la porte de cette dernière ville

Le 30, nous abandonnames Malines à dix heures du soir pour nous rendre à Bruxelles, ou nous n'arrivames qu'à 4 heures et demi du matin du jour suivant.

Le 31, la division se réunit à midi sur la Grande-Place. Le régiment fut chargé de l'escorte de l'artillerie, qui fut envoyée à Anderlecht.

Le 1er février, les malades qui étaient dans les hôpitaux de Bruxelles furent évacués sur Lille. L'artillerie se rendit à Tubise, petite ville sur la route de Bruxelles à Mons, près du confluent des deux branches qui forment la rivière de Senne. Cette rivière est guéable pour toute l'armée, elle est d'ailleurs fort étroite, mais elle ne

laisse pas de former par ses sinuosités et par les ravins qu'elle a creusé dans plusieurs endroits différentes positions importantes pour une avant-garde.

Le 5, nous marchames vers Bruxelles jusqu'à Halle; en y arrivant je reçus l'ordre d'aller à Enghien; nous n'y arrivames que dans la nuit. Je fus logé chez le Receveur général, qui me reçut très bien.

Le 6, on continua la retraite, le régiment cantonna á Ath, ville du département de Jemmapes, snr la rivière d'Ender. Le lendemain l'avant-garde des ennemis se présenta sur la hauteur qui domine la ville, en arrivant par la route d'Enghien; les troupes prirent les armes, on envoya un bataillon qui s'empara de la hauteur, les ennemis se retirèrent précipitemment.

Le 6 février, il plut toute la journée, le régiment fut cantonné à Leuze, petite ville où il se fait un grand commerce de coton, de cuirs et de divers objets qu'elle fabrique.

Le 9 février, toute la division fut cantonnée à Tournay, grande ville sur l'Escaut qui passe au milieu et que l'on traverse sur plusieurs ponts qui se tournent pour donner passage aux bateaux. Cette manière me paraît bien préférable aux ponts-levis, pour l'intérieur des villes et pour tous les endroits qui ne sont pas places de

guerre. Elle aurait même pour ces dernières l'avantage que le boulet ne pourrait jamais les faire tourner au lieu qu'il fait quelques fois tomber les ponts-levis. Il reste encore quelques fortifications qu'il serait aisé de rendre bien meilleur en y faisant des ouvrages extérieurs, mais la citadelle est tout à fait ruinée, excepté les murs qui sont encore sur pied.

On voit près de cette ville l'endroit ou se donna la bataille de Fontenai, gagnée par Louis XV ; les redoutes élevées par les deux armées existent encore, mais la manière dont la guerre se fait aujourd'hui a rendu cette position moins importante qu'elle ne l'était alors.

Je fus logé chez M. de Bras. C'est une maison agréable où il y a quatre demoiselles dont la plus petite a 5 pieds 4 pouces ; l'aînée est mariée. Il me parut qu'une de ces demoiselles portait à l'Empereur une haine si forte qu'elle éprouvait des convulsions chaque fois qu'elle entendait prononcer son nom. Je restai dans cette maison jusqu'au 17 du même mois. Les demoiselles étaient très aimables, mais d'une vertu si sévère qu'elle allait jusqu'à la rudesse dès que l'on disait un mot qui pouvait recevoir la moindre interprétation libre.

Le 17, la division fut logée à Lille, grande et belle ville, chef lieu du département du Nord,

sur la rivière de Deule, qui passe au milieu, et dont les eaux servent à inonder les environs et à remplir les fossés des fortifications. La citadelle est une des plus fortes de l'Europe, elle a été fortifiée par Vauban. Cette ville soutint un siège célèbre contre les Prussiens en 1793, ils furent obligés d'en lever le siège après avoir perdu la moitié de leur armée par les maladies. Il y a un canal qui vient de Douay et qui sert pour le commerce. Les rues de Lille sont en général propres, larges et droites, la place d'armes est spacieuse, la salle de spectacle est assez belle. Je fus logé chez M. Dubosquiel, rue de Thionville, n° 27.

Le 26 février, nous partimes à quatre heures et demie du soir, suivant la route de Menin, ou nous arrivames à neuf heures du soir. Le pont sur la Lys était détourné de manière qu'il nous fut impossible d'entrer. Malgré le froid assez vif qu'il faisait, un soldat se jetta tout habillé dans la rivière qu'il traversa á la nage et parvint à tourner le pont. Pendant ce temps, une centaine de cosaques qui faisaient la garnison de la ville, montèrent à cheval et se sauvèrent.

Menin est situé à la droite de la Lys, la ville est petite, cependant elle a quelques manufactures et fait un commerce considérable.

Le 26, nous attaquames Courtrai, que l'ennemi abandonna après quelques coups de fusils et de

canons. Cette ville est grande, elle a quelques belles rues et beaucoup de fabriques. La Lys passe autour de la ville, ce qui la deffend d'un côté.

Le 2, l'ennemi nous attaqua sur les routes de Bruges, de Gand, d'Audenarde et de Tournay. Il fut repoussé sur tous les points.

Le 3, il forma une nouvelle attaque à la porte de Bruges, qui n'eut point de succès.

Le 4, le 1er bataillon du régiment fut envoyé à Haerlebeke.

Le 5, il y eut une affaire assez chaude près d'Audenarde ; le régiment perdit 5 hommes tués et 24 blessés. Il fut exposé pendant plus de deux heures au feu d'une batterie qui tirait à mitraille, mais par un hasard heureux, une haie fort épaisse nous cachait aux ennemis, qui dirigeaient leurs coups sur les corps placés en arrière de nous et qui souffrirent beaucoup. Le soir nous biv. à Heim, grand village sur la route de Gand ; nous en partimes dans la nuit et fumes cantonnés à Sweweghem sous les ordres du comte d'Audenarde, colonel des lanciers et général de brigade.

Le 7 mars, l'armée commandée par le duc de Saxe-Weimar attaqua le village de Sweweghem où nous étions placés. Son avant garde fut repoussée et obligée de rejoindre le corps d'armée. Le général d'Audenarde fit une grande faute de faire poursuivre l'ennemi au dela de la portée de nos

canons ; ce fut la source de nos pertes dans cette journée. Il envoya successivement tout le régiment en tirailleurs sans garder la moindre réserve, et voyant que l'ennemi avançait toujours, il fit retirer les deux pièces qui étaient en batterie près du moulin à vent et se retira avec son régiment sur la route de Courtray. Je me trouvai dans une grande extrémité, n'ayant pas dix hommes auprès de moi. J'envoyai un de mes lieutenants-colonels de l'autre côté du village pour arrêter les fuyards et réunir son bataillon ; il y réussit parfaitement, et aussitôt qu'il fut formé en colonne, je le fis porter en avant. Je le fis précéder par cinquante tirailleurs de bonne volonté et bien instruits. Ce mouvement arrêta la poursuite de l'ennemi, mais alors il chercha à cerner le village en faisant avancer des troupes à travers les vignes et les ravins qui le bordent des deux côtés. Je fis ralier le second bataillon de la même manière que le premier ; la nuit approchait et je ne pouvais me maintenir dans le village. Je fis exécuter la retraite en ordre en exécutant le feu de chaussée qui tua beaucoup de monde aux ennemis. J'avais fait placer quelques hommes bien instruits dans le cimetière avec ordre de l'abandonner avant l'arrivée des premières troupes. L'officier que j'avais chargé de cette mission l'exécuta avec une sagacité admirable, il laissa quelques tirail-

leurs dans une rue parallèle au cimetière de manière que comme il faisait déjà assez obscur, les Prussiens étant entrés les premiers dans les ouvrages du cimetière, les Saxons, qui arrivaient par une autre rue, les prirent pour des Français et firent une décharge qui leur tua et leur blessa une vingtaine d'hommes. En sortant du village, la compagnie du capitaine Roud était placée sur la route, tournant le dos aux maisons, les Saxons la prirent pour être des leurs ; ils avancèrent sans précautions, et lorsqu'ils furent à quinze pas, le capitaine fit faire demi-tour et un feu de peloton si bien dirigé que les Saxons se sauvèrent en poussant des cris affreux. Dès lors ils ne se présentèrent plus près de nous et nous biv. tranquillement près d'un village situé entre Sweweghem et Courtrai. Le régiment perdit 18 hommes tués et 72 blessés. Un officier fut amputé et quelques-uns blessés légèrement.

Le lendemain 8, nous passames à Courtrai et nous cantonnames à Roncq, grand village sur la route de Lille à Menin ; nous y restames le 9.

Le 10, toute la division fit un mouvement dès la pointe du jour ; elle s'arrêta assez longtemps à Turcoin, bourg considérable, ensuite nous fumes placés à Roubaix, autre bourg peu éloigné du premier ou il y a un grand nombre de fabriques et de filatures de coton. On y fait des nankins,

des percales, des mousselines et d'autres étoffes de même nature. Je fus logé chez M. et Mlle Butteau, dans la rue de Guerre ou j'étais fort bien. Ils ne sont mariés ni l'un ni l'autre et vivent dans une parfaite intelligence.

Le 18, le régiment occupa les villages de Peronne et de Bouvines. Ce fut près de ce dernier que Philippe-Auguste remporta la victoire qui porte ce nom ; les armées étaient séparées par la petite rivière de Marque. On voit encore les débris des fortifications que les armées avaient élevées.

Le 21 mars, l'ennemi fit une reconnaissance sur toute la ligne et fut repoussé.

Le même soir, le régiment logea au faubourg des malades à Lille. Ce faubourg avait été brulé par les Prussiens en 1793 ; il est presque entièrement rétabli.

Le 25 mars, la division ayant pris du pain pour trois jours, se mit en marche à deux heures après minuit ; elle attaqua d'abord Menin, que l'ennemi abandonna, elle le poursuivit jusqu'à Courtray, ou elle entra après une légère résistance, et le même jour le régiment coucha à Wargheim, grand village à environ une lieue sur la droite de la grande route de Gand.

Le 26, la division poursuivit sa marche et arriva à Gand, les ennemis en furent chassés, on se battit

dans les rues et à la sortie des faubourgs.

Le 27, une partie de la division marcha sur Anvers, la garnison fit une sortie, elle fit sa jonction avec nous et força les alliés à se retirer.

Le 28, le régiment fit une reconnaissance sur la route de Bruxelles et échangea quelques coups de fusils avec les ennemis. Le général en chef fit sortir d'Anvers la division du général Roguet qui se joignit à nous.

Le 29, quelques patrouilles ennemies s'avancèrent jusqu'à l'entrée du faubourg de Bruxelles, elles furent repoussées et perdirent quelques hommes.

Le 30 mars, l'armée se mit en marche, se dirigeant sur Courtray, le régiment fut détaché à Sweweghem avec la moitié du régiment de lanciers qui fut mis sous mes ordres. Je me trouvais donc à deux lieues de l'armée française, en présence de l'armée alliée, forte de 10,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 10 pièces de canons n'ayant que 560 hommes d'infanterie et 100 lanciers. Je fis réparer les abatis, obstruer les chemins et fortifier les postes par tous les moyens que je pus imaginer.

Pendant la nuit, je fus prévenu que l'avant-garde de ce corps s'était avancée à une lieue de Sweweghem, qu'elle était composée de trois régiments d'infanterie, deux de cavalerie et quatre

pièces de canons, dont un obusier, que le reste de l'armée n'était qu'à une lieue de l'avant-garde. D'après cet avis, qui avait été donné au maire, je fis prendre les armes à 3 heures du matin.

Le 31 mars, nous restames dans cette position jusqu'au jour sans rien apprendre de nouveau. Je commençais à croire que l'avis qui nous avait été donné était faux, je fis faire une découverte par la cavalerie, elle me rendit compte qu'elle n'avait rien apperçu et que les postes ennemis étaient dans la même position. En conséquence, je renvoyai les hommes dans leurs logements en prenant toutefois la précaution d'assigner à chaque compagnie le poste qu'elle devait occuper en cas d'une attaque inopinée. A peine étais-je rentré dans mon logement que les vedettes avancées me firent prévenir que l'ennemi marchait et qu'il était déjà très près de nos postes avancés. Dans le même instant, j'entendis quelques coups de fusils, je fis battre la grenadière, et dans moins de cinq minutes les troupes étaient à leurs postes. Les gardes avancées se replièrent à mesure qu'elles ne pouvaient plus deffendre les postes.

Bientôt l'attaque du village commença, l'ennemi fit un feu de mitraille qui brisait les maisons, il envoya une vingtaine d'obus qui causèrent plus de bruit que de mal. Ce fut dans ce moment qu'un jeune officier, qui voyait le feu pour la première

fois, abandonna le poste où je l'avais placé. Je lui ordonnai d'aller le reprendre, il me répondit :

— Mais mon colonel nous nous ferons tuer!

— Hebien, lui dis-je, vous vous ferez tuer.

Il partit sans rien ajouter et regagna sa position dont il chassa l'ennemi.

Aussitot que l'attaque avait commencé, j'avais envoyé un officier intelligent pour en prévenir le général de division Banois et lui rendre compte des dispositions que j'avais prises, mon intention était d'engager l'ennemi à pénétrer par la vallée de la Lys et le placer ainsi entre l'armée et nous, la résistance que je faisais à Sweweghem était nécessaire pour donner aux troupes le temps de prendre les armes et de sortir de Courtray. Je fus prévenu que l'ennemi se portait par la route de Courtray afin de nous couper la communication, j'en fis prévenir les troupes restées à Haerlebeck, je réunis tous mes hommes, je les formai en colonne et je me retîrai en bon ordre, laissant une quantité suffisante de tirailleurs pour empêcher l'ennemi de nous poursuivre. Les lanciers firent une charge si heureuse qu'ils forcèrent ceux qui avaient coupés notre communication a quitter la route, a se jeter dans les bois et à se retirer sur leurs corps. Je continuai à me retirer, déffendant toutes les positions jusqu'au moment ou je vis les troupes sortir de Courtray, alors je ne laissai

sur la route qu'un seul peloton auquel je donnai l'ordre de continuer la retraite et d'attirer l'ennemi le plus avant qu'il pourrait. L'avant Garde saxonne qui nous crut battus avançait sans prendre aucune précaution. Je profitai d'un bois qui se trouve dans un endroit où la route fait un coude. je traversai ce Bois à la tête de mon régiment et sans bruit, pendant ce temps l'avant garde ennemie avait continué de suivre la route et lorsque je débouchai a la sortie du Bois deux régiments l'avaient dépassée le 3e arrivait, c'était des prussiens, je lui fit faire un feu de deux rangs qui tua seize tambours, les sapeurs et une partie du premier peloton, ce Régiment fut si frappé d'épouvante qu'il se sauva à toutes jambes abandonnant deux pièces d'artillerie des Caissons et les équipages du Duc de Saxe Weimar, Général en chef de cette armée qui furent pris par un peloton de mon régiment, les soldats me réservèrent une lunette d'approche les Cartes Géographiques et douze Bouteilles de vin de Bordeaux, les Tambours se partagèrent l'argent qui consistait en quelques sacs de mille francs.

Les deux Régiments saxons qui se trouvaient derrière nous se voyant cernés posèrent les armes quelques uns seulement s'échappèrent à travers les vignes environs mille hommes furent prisonniers de Guerre.

Je poursuivis la Bayonnette dans les Reins cette armée qui se sauvait dans le plus grand désordre, les troupes d'Haerlebeke arrivèrent à Sweweghem dans le même temps que les alliés le traversait, il firent un feu de file si-apropos qu'il tua un très grand nombre d'ennemis. Les Cuirassiers saxons qui étaient en réserve à la sortie du village de Sweweghem sauvèrent les débris de ce corps d'armée qui laissa en notre pouvoir outre les objets dont j'ai déja parlé, environ 400 blessés. Le soir nous biv. à Avelghem. Cette journée causa une telle épouvante à l'armée alliée que la plus grande partie jetait leurs sacs pour se sauver avec plus de facilité et que plusieurs se retirèrent jusque sur le Rhin.

Le 1er avril notre division se rendit à Lille en suivant la route de Lannois. Il fit une pluie et un chemin horrible toute la journée.

Le 4 avril, nous partîmes pour conduire un convoi de poudre et de munitions à Maubœuge, nous couchâmes à Saint-Amant petite ville sur la Scarpe qui se jette dans l'Escaut un peu au dessous de la ville. On ne savait encore rien de ce qui s'était passé à Paris.

Le 5 nous arrivames à Valenciennes, le convoi fut remis à la conduite de la Division Souham. L'intention du Général en chef était de marcher sur Mons et de s'emparer de tous les points de

communications, de chasser les alliés de tous les pays Bas, ce qui aurait été facille d'après la terreur qui régnait dans l'armée du duc de Weimar. Les nouvelles qu'il reçut en arrivant à Valenciennes changèrent sa résolution. Je reçus le Moniteur, le Journal de Paris, tous deux annonçaient que Louis Stanislas Xavier de France avait été proclamé Roi et que le Sénat avait prononcé la déchéance de Napoléon Bonaparte. Cette nouvelle fit une grande sensation cependant elle ne fut pas égale pour tout le monde quelques personnes montraient une rage que l'on ne peut exprimer, les personnes sages se bornèrent à ne rien dire et à attendre le résultat des événements. Le respect que j'avais manifesté pour les Bourbons, même dans nos plus grand succès, m'attira des reproches de la part d'un colonel de mes amis, qui me dit avec humeur : « Vous voila content vous aurez encore vos Capets ! » nous eumes une altercation assez vive que je proposai de finir comme ces sortes d'affaires se terminent ordinairement entre officiers du même grade, mon adversaire fut plus sage que moi et tout s'arrangea de bonne grace et sans bruit. Ce même jour nous traversames la petite forteresse de Bouchain située dans un lieu marécageux et nous logeames à Masny village à la droite de la route environ à deux lieues de Douay.

On voit sur les bords de l'Escaut, entre Valenciennes et Bouchain, le lieu ou se donna la bataille de Denain gagnée par le Maréchal de Villars contre le Prince Eugène. On y a élevé une pyramide en pierre et l'on a gravé sur une des faces de la base, ces deux vers de l'art de la guerre de Frédéric le Grand Roi de Prusse :

« Regardez dans Denain l'audacieux Villars
« Disputant le tonnere à l'aigle des Césars

Le 6 avril nous marchames avec toute la célérité possible nous arrivames de bonne heure à Lille après une marche de plus de douze lieues. Monsieur le Préfet avait du Gouvernement Provisoire l'ordre de se rendre à Paris pour remplir les fonctions de Ministre de la Police, il était parti dans la nuit. Il y avait une grande fermentation dans la ville qui manifestait ouvertement son dévouement à la cause des Bourbons. On apprit que Monsieur était avec l'armée alliée.

Il se passa quelques jours sans que rien fut décidé la désertion commença à se manifester.

Le Général en chef réunit tous les officiers supérieurs chez lui pour demander quel était leur avis et savoir ce que l'on pouvait espérer des régiments. Je répondis avec fermeté que je répondais du mien et que j'étais sur de son obéissance. Dans le conseil qui se tint le lendemain j'opinai que puisque le Sénat avait proclamé Louis XVIII

nous devions le reconnaitre, lui envoyer une députation pour l'assurer de notre fidélité et faire arborer les fleurs de Lys. Le Général en chef était de cet avis, mais tous les autres s'y opposèrent, on résolu de différer encore. Cependant le lendemain le Général ayant reçu une dépêche télégraphique portant que Napoléon avait abdiqué le Roi fut reconnu par les autorités. Il ne fut d'abord rien décidé pour les cocardes seulement on résolu de remplacer les aigles par des Fleurs de Lys. Avant de commencer ce changement qui demandait de la sagesse et de la prudence, il se répandit dans la ville et surtout parmi les troupes, un écrit que l'empereur était à la tête de l'armée et qu'il marchait pour se réunir à nous, on n'entendait plus que des cris de vive l'empereur les canonniers furent les premiers à se révolter bientôt toutes les troupes se réunirent à eux il falut lever les ponts et fermer les portes alors ils prirent des haches et brisèrent la porte de France. Environ 5 à 6 cents sortirent en tumulte, un officier de mon régiment nommé Richard fut blessé par eux, mais à peine hors des faubourgs ils jettèrent leurs fusils dans les fossés et se retirèrent chacun chez eux. Le tumulte continua dans la ville pendant trois jours, la place était remplie de soldats, on craignait qu'ils se portassent à quelques extrémités. J'avais

réunis tous les officiers de mon régiment chez moi, je leur expliquai de quelle manière la famille des Bourbons avait gouvernés nos ancêtres et tout ce que les Princes et les Rois avaient faits pour la gloire de la France, ensuite je m'adressai à chacun en particulier en leur demandant s'ils voulaient servir le Roi, j'offris à tous ceux qui voudraient quitter le service de leur faire obtenir leurs retraites et de les aider de tout mon pouvoir a être placés d'une manière avantageuse ; mon discour qui était tout militaire fit une si grande sensation sur ces MM. que tous me demandèrent de leur faire venir des boutons avec les fleurs de lys et qu'au bout de peu de jours tous ceux à aigles avaient disparus. Je fis d'abord retirrer les retrousis des habits sans dire par quoi ils seraient remplacés. J'avais fait faire un emporte pièce pour en couper d'autres ayant la forme d'une fleur de lys et tels qu'on les porte aujourd'hui, d'abord je ne permis qu'aux sous-officiers d'en porter, ensuite les caporaux me demandèrent de leur accorder la même faveur, ce que je fis après m'être un peu fait presser afin de donner la même envie aux soldats ce qui ne manqua pas d'arriver de façon qu'en moins de quinze jours le changement fut opéré sans avoir occasionné la moindre querelle. Je fis la même chose pour les schaquots et les boutons et dix jours

avant l'arrivée du Roi à Calais on aurait pu croire que mon régiment avait toujours servi dans l'armée royale tant il était bien disposé.

La musique de mon régiment avait toujours exécuté les airs de Vive Henri Quatre et de Charmante Gabrielle sans que les habitants y eussent fait beaucoup d'attention mais alors ces airs. qu'aucun autre corps n'avait excitèrent un tel enthousiasme que nous avions peine à passer dans les rues et que tout le monde se pressait autour de nous lorsque je passais l'inspection. Bientôt la renommée qui exagère tout, le bien comme le mal, publia que depuis longtemps j'étais dévoué aux Bourbons, d'autres assuraient que ma conversion était l'ouvrage de Mme Dubosquiel mon hotesse, ces deux versions n'étaient vraies ni l'une ni l'autre, j'avais servi la France de bonne foi et de tout mon cœur, mais du moment ou le Sénat les eut rappellé au trône de leurs ancêtres je leur fus dévoué au point qu'ils auraient pu compter sur moi comme sur ceux qui les avaient accompagnés dans leur disgrace, je n'avais eu avec mon hotesse que des relations d'amitié ou pour mieux dire de simple honnêteté.

Les régiments se retrouvèrent réduis à peu de monde et presque désorganisé par la désertion qui continuait, le mien qui était le plus faible avant les événemens se trouva le plus fort au

moment de l'arrivée du Roi à Calais. Sa Majesté débarqua le dimanche 24 avril elle fut reçue par le Général en chef Comte Maison qui lui présenta l'adresse qui avait été faite au nom de l'armée par tous les officiers généraux et supérieurs de l'Etat-Major et des Corps. Il lui présenta aussi les colonels qui s'étaient distingués lors des derniers événements. Le Roi répondit, je les nomme Maréchaux de Camps. Je me trouvai de ce nombre, mais dans ces premiers momens il y avait une telle confusion dans les affaires que le brevet ne me fut expédié que fort longtemps après et que je continuai a commander mon régiment.

Il m'arriva à cette époque quelque chose qui vient à l'appuy de ce que certaines gens avancent sur la vérité des présentiments. Voici le fait. J'avais été désigné pour entrer dans la Garde du Roi quelques mois avant sa dissolution. Je m'étais fait adresser une garniture de boutons, voulant arriver à Paris tout habillé, au lieu de m'envoyer ceux que j'avais demandé on m'adressat des boutons des Gardes française qui avaient une fleur de lys au milieu. Ces boutons ne m'ayant pas servis restèrent avec mes effets depuis 1792 jusqu'en 1814. Lorsque je partis de Paris pour rejoindre mon régiment à Bruxelles j'emportai ces boutons sans aucune idée fixe et je me trouvai les avoir au moment où le Roi fut reconnu à

Lille, je les fit attacher le même jour sur mon habit ce qui surpris tout le monde personne ne pouvant sefigurer que je les eusses gardés si longtemps et surtout que je les eusses portés à l'armée, sans avoir la moindre pensée qu'ils pourrait me servir.

Cependant on continuait à entretenir la fermentation dans les esprits par les nouvelles allarmantes que l'on ne cessait de débiter, une de celles qui causa le plus de désordre fut le bruit qui se répandit que l'armée allait être licenciée et tous les officiers renvoyés chez eux, l'ordre qui fut donné de vérifier et d'arrêter la comptabilité des corps ne contribua pas peu à faire accréditer une fausseté aussi ridicule, on ne pouvait pas rassurer les anciens militaires qui se croyaient perdus. Ce fut dans une circonstance aussi grave que je reçus l'ordre de me rendre avec le premier bataillon de mon régiment au Quesnoy et de laisser le second à Lille. Je fus instruit en même temps que les régiments de jeune garde devaient être incorporés avec d'autres corps et former les nouveaux régiments de la ligne. Jamais on ne vit une désolation pareille, les soldats pleuraient, s'embrassaient en se disant adieu, tous les hommes du second bataillon voulaient partir avec le premier, ils demandaient avec instance de ne pas être séparés.

Le départ fut différé d'un jour à cause du grand nombre d'affaires que le conseil d'administration avait a régler. Enfin le 7 juin le 1er bataillon se mit en marche. Il était composé de :

1 major colonel	2 adjudans s.-off.
1 chef de baton	1 sergent-armurier
1 capit. adj-major	1 chef de musiq.
1 chirurgien-major	21 musiciens
1 officier payeur	4 sergts-majors
3 capitaines	14 sergents
4 lieutenants	4 fourriers
1 sous-lieutenant	25 caporaux
	165 tirailleurs
	12 tambours
13 officiers	249 s.-off. et sold.

en tout 282 hommes

Il fut couché à Orchies.

Le 8 juin à Valenciennes et le 9 il arriva au Quesnoy.

Nous fumes d'abord si mal accueillis au Quesnoy que j'eus toutes les peines du monde à me loger, personne ne voulait me recevoir. Je me vis réduit a rester plus de deux heures sous un hangard ou j'avais fait déposer mes effets, dans la maison de Mme Veuve de l'Epine dont le mari était commissaire des guerre avant la révolution

et chez laquelle j'avais un billet de logement délivré par la Mairie. La cause de cette mauvaise réception venait de l'opinion que l'on avait que les corps de l'ex-garde impériale n'aimaient pas le Roi et les Bourbons, mais du moment ou l'on vit que mon régiment était très royaliste, nous fumes recherchés et invités partout. On peut même regarder comme une chose extraordinaire qu'après une réception aussi froide tous les officiers restèrent dans les logements où ils avaient placés, sans que les propriétaires voulussent recevoir le prix du loyer ni permettre à ces MM. de se loger dans des hôtels garnis ainsi que cela se pratique. Cependant le désordre qui régnait partout dans l'administration nous réduisait à un état des plus déplorables. On ne payait plus la solde et on ne nous donnait aucun moyen d'existence. La bonne volonté des habitants nous tint lieu de tout, on fournissait de la viande aux soldats à crédi et l'on donnait à manger aux officiers chez un bon restaurateur qui prenait les promesses des officiers comme de l'argent comptant.

Il arriva vers la fin du mois de juin et dans les premiers jours de juillet un grand nombre d'officiers destinés à concourir à la formation du régiment de Condé Infanterie, ou 8e de ligne. Je reçus l'avis que le bataillon était destiné à faire

partie de ce corps. Il me fut facile de m'assurer du mauvais esprit qui animait une partie de ces messieurs. C'était des plaintes continuelles, un mécontentement presque général. Il fut bien aisé de conjecturer dès lors ce qui devait succéder et combien il était à craindre que quelques ambitieux ne profitassent des circonstances pour se faire un parti dans l'état et exposer encore la France aux malheurs d'une guerre civile. Je dois dire qu'au milieu du désordre et de l'insubordination qui régnaient partout, au milieu de la misère que les circonstances rendait plus insuportable, je n'eus qu'à me louer de la bonne conduite de mes officiers et de mes soldats. Ce fut dans une position aussi pénible que tous les officiers s'étant réunis chez moi me prièrent de permettre qu'ils rédigeassent une adresse au Roi pour exprimer leur soumission aux ordres de Sa Majesté et leur fidélité à sa personne sacrée et à son auguste famille. Je consentis avec joie à une demande aussi raisonnable et avant de nous séparer l'adresse suivante fut rédigée, signée par tous les officiers et adressée à S. E. le Ministre de la Guerre Monseigneur le Lieutenant Général Comte Dupont.

Elle fut insérée dans le Moniteur du 28 juillet 1814.

Elle est conçue en ces termes :

SIRE

« Les officiers du 2e régiment de Tirailleurs dé-
« posent aux pieds de V. M. l'hommage de leur
« profond respect, de leur fidélité et de leur dé-
« vouement.

« La France périssait, V. M. l'a sauvée. Votre
« sagesse l'a replacée au rang des grandes puis-
« sances.

« La paix a succédé aux désastres d'une guerre
« éternelle.

« Pénétrés de reconnaissance pour tant de
« bienfaits, nous vous supplions, Sire, d'accepter
« nos humbles remerciements avec la même sa-
« tisfaction que nous avons a vous les offrir.

« Daignez, Sire, nous accorder l'honneur de
« renouveller entre les mains de V. M. le serment
« de déffendre jusqu'à la mort le Trône de St Louis
« et l'auguste maison des Bourbons.»

Vive le Roi.

Au Quesnoy le 7 juillet 1814.

Monsieur le Lieutenant-Général Rottembourg, inspecteur d'infanterie, fut chargé de l'organisation du 8e régiment (Condé), il eut pour adjoint M. le sous inspecteur aux revues Julien. La plu-

part des officiers du régiment de tirailleurs étaient connus du général qui les fit entrer presque tous dans le nouveau cadre.

J'employai tous mes moyens pour rendre ce dernier service à mes anciens compagnons d'armes et je fus assez heureux pour faire placer ceux qui le désirèrent.

Je n'avais été compris que comme colonel surnuméraire dans le travail d'organisation du régiment de Condé parce que quoi que l'on m'eut assuré que j'étais nommé Maréchal de Camp, je n'avais pas reçu ma nomination. L'organisation étant terminée je partis du Quesnoy et je me rendis à Paris, Je trouvai ma nomination qui avait été adressée à Lille, renvoyée à Paris, réexpédiée au Quesnoy et enfin une seconde fois renvoyée au Ministre.

J'éprouvai un grand vide pendant les premiers jours de mon arrivée à Paris, depuis le commencement de la guerre je n'avais pas quitté un seul instant mon régiment, j'avais presque toujours été chargé de l'instruction des recrues, souvent de celle des officiers. J'avais servi de la manière la plus active et je me trouvais tout à coup sans emploi et sans aucun service obligé. J'avais beaucoup de peine à m'accoutumer à cette inaction ce qui me détermina à me retirer près de mon vieil ami Herman à Neuilly ou je restai jusqu'au neuf

de février 1815 jour où j'épousai Mademoiselle de Beuzelin et où je vius habiter sa maison des Ternes.

Je vivais très heureux dans cette agréable retraite, nous avions un appartement dans la rue de Richelieu à Paris et je commençais a oublier la guerre et les camps lorsque le retour de Napoléon et le départ du Roi raluma tous les brandons de la discorde et prépara tous les esprits à une nouvelle guerre. Je ne fus d'abord pas destiné à y participer et malgré mon dévouement pour le Roi et son auguste famille, malgré la peine que j'aurais eu à m'armer contre un souverain qui avait été mon bienfaiteur, j'avoue que je fus sensiblement affligé lorsque je vis l'armée entrer en campagne et que je n'en faisais pas partie. J'avais fait toutes les campagnes et j'éprouvais une peine très réelle que mes camarades en fissent une à laquelle je ne participais pas. Tout en déplorant l'aveuglement funeste qui les avait portés à abandonner le meilleur des rois pour servir celui qui ne pouvait plus être compté au nombre des souverains légitimes et qui ne serait plus pour la postérité qu'un usurpateur. J'aurais voulu combattre dans leurs rangs et donner encore mon sang pour éloigner de mon pays le fléau de la guerre et les maux que je prévoyais qu'il devait entrainer à sa suite. Je restais fort tranquille près

de ma femme lorsque je reçus l'ordre d'aller prendre le commandement d'un des quartiers de Paris, sous les ordres de Monsieur le Comte de Baumont, Pair de France.

Malgré que l'empereur eut abdiqué une seconde fois et que le Gouvernement provisoire fut déja établi je ne voulus accepter le commandement qui m'avait été offert qu'après avoir consulté MM. les Maréchaux de France, Macdonald et Oudinot que je savais avoir été nommés par le Roi pour gouverner en son absence, ils me conseillèrent l'un et l'autre de me rendre au poste qui m'avait été désignée et de travailler à procurer le retour de S. M. par les moyens qui seraient mis en mon pouvoir. Les événements se succédèrent avec tant de rapidité que le Maréchal Davoust, Prince d'Eckmul, qui commandandait les troupes sous Paris fut obligé de capituler.

Pendant que l'on traitait de la capitulation de Paris, quelques fidèles serviteurs du Roi tentèrent d'exciter un mouvement en sa faveur et de le faire entrer dans la capitale sans le secours des armées alliées. Ce fut dans le moment ou ce mouvement s'éxécutait que je fus arrêté par une compagnie de chasseurs de la deuxième Légion de Garde Nationale. Je fus maltraité à coup de crosse de fusils, on m'arracha ma cocarde blanche, la croix de S[t] Louis et tout ce qui avait le moindre

rapport à la royauté. Je fus conduit à pied entre deux hayes de soldats et de gendarmes jusqu'à l'état-major de la place. Je courus plusieurs fois le danger d'être massacré, j'étais suivi par la populace des faubourgs qui criait de me fusilier ou bien de m'accrocher à la lanterne. Mon aide de camp M. Thory eut le même sort que moi.

Comme on me fit passer dans la rue des Capucines, devant l'hotel de M. de la Marre où je logeais avec ma femme elle fut instruite de mon arrestation et vint de suite me voir et solliciter mon élargissement qui fut accordé par le général Hulin, alors commandant de Paris, sous les ordres duquel j'avais servi dans la Garde.

Le 8 juillet le Roi rentra dans Paris, je fus faire ma cour à S. M. à St Toin, j'y fus conduit dans la voiture de l'Amiral Sir Sidney Schemid qui logeait à la maison.

Le jour de l'entrée du Roi je fus du nombre des officiers généraux qui l'escortèrent à cheval depuis St Denis jusqu'aux Tuileries, après quoi je rentrai chez moi et j'y restai jusqu'au vingt-quatre novembre suivant que je fus nommé commandant du département du Rhône.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE I

CAMPAGNE DE RUSSIE (1812). . . . 1

CAMPAGNE DE SAXE (1813) 97

Imprimerie Ed. Dubois, rue des Grands-Augustins

